



# REVUE DE PRESSE

## CIE INTA LOULOU – YUVAL ROZMAN

*The Jewish Hour* création 2020

*Ahouvi* création 2023

### **Production, diffusion**

AlterMachine | Camille Hakim Hashemi 06 15 56 33 17 [camille@altermachine.fr](mailto:camille@altermachine.fr)

### **Administration**

AlterMachine | Erica Marinozzi 06 41 52 25 66 [erica@altermachine.fr](mailto:erica@altermachine.fr)

### **Relations presse**

AlterMachine | Elisabeth Le Coënt 06 10 77 20 25 [elisabeth@altermachine.fr](mailto:elisabeth@altermachine.fr)



**AHOUVI**

# POINT RADIO

## **France Inter - Le 7/10 - *La revue de presse* de Claude Askolitch**

RDP sur *Ahouvi* par Claude Askolitch

Diffusion en direct mardi 14 novembre 2023 de 8h46 à 8h52

<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/la-revue-de-presse/la-revue-de-presse-du-mardi-14-novembre-2023-3163407>

## **France Inter - Le 7/10 - *Nouvelles têtes* présenté par Mathilde Serrell**

ITW de Yuval Rozman

Diffusion en direct mercredi 15 novembre 2023 de 9h45 à 10h02

<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/nouvelles-tetes/nouvelles-tetes-du-mercredi-15-novembre-2023-6165439>

## **France Culture - *Les Midis de Culture* présenté par Géraldine Mosna-Savoie**

Table ronde critique sur *Ahouvi* par Anna Sigalevitch et Victor Inisan

Diffusion en direct jeudi 9 novembre 2023 de 12h18 à 12h30

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-midis-de-culture/debat-critique-bergman-revisite-par-ivo-van-hove-on-dirait-que-persona-aime-4226730>

## **France Culture – *Tous en scène* présenté par Aurélie Charon**

ITW de Yuval Rozman

Diffusion samedi 25 novembre 2023 de 20h00 à 20h59

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/tous-en-scene/le-proche-orient-sur-scene-avec-yuval-rozman-ido-shaked-et-lauren-houda-hussein-9548694>

## **RFI – *En sol majeur* présenté par Yasmine Chouaki**

ITW de Yuval Rozman

Diffusion lundi 18 novembre 2023 de 16h00 à 16h48

<https://www.rfi.fr/fr/podcasts/en-sol-majeur/20231118-yuval-rozman-un-coeur-isra%C3%A9lien>

## **RFI - *De Vive(s) Voix* présenté par Pascal Paradou**

ITW de Yuval Rozman

Diffusion mercredi 20 novembre 2023 de 16h05 à 16h34

<https://www.rfi.fr/fr/podcasts/en-sol-majeur/20231118-yuval-rozman-un-coeur-isra%C3%A9lien>

# «Entre l'ange et les méchants, je défends la complexité»

**THÉÂTRE** Israélien, Yuval Rozman vit à Paris depuis quelques années.

Ses spectacles traitent sans tabou du conflit israélo-palestinien. Ses seules armes : les mots, une pointe d'humour un brin provocateur, loin de tout manichéisme.

**L'**émotion est palpable. Dans son regard qui parfois s'embrume, le metteur en scène israélien Yuval Rozman a accepté de se confier sur la situation actuelle. Rien de simple, ni d'évident. En particulier lorsqu'on aborde ce qui se passe actuellement en Israël et à Gaza en ayant pour cap la complexité, l'empathie, l'humanisme.

**Trois semaines après ces terribles événements du 7 octobre, comment vous sentez-vous ?**

Comme beaucoup d'Israéliens, mes amis, ma famille, il y a eu le temps du choc, le temps des larmes, le temps du deuil. C'est un temps de guerre, un temps spécial... Depuis l'attaque monstrueuse du Hamas, j'ai le cœur écrasé comme jamais devant ces horreurs perpétrées. J'avais vécu l'assassinat de Rabin, les Twin Towers, le Bataclan... mais là, il s'agit d'amis, de gens de ma génération qui ont été touchés et qui voulaient juste danser au lever du soleil. Toutes ces images me font mal au cœur, mal au ventre. Mon travail tourne autour du conflit israélo-palestinien, de la critique du gouvernement israélien. J'ai toujours dit que l'occupation était un crime de guerre. Là, je me retrouve dans un endroit différent. Je parle de la cohabitation de ces différentes émotions. D'un côté, bien sûr, condamner le Hamas, le terrorisme et toutes ses horreurs dirigées non pas contre le peuple israélien, mais contre les juifs et, en même temps, dire, prononcer qu'il y a une responsabilité du gouvernement israélien, qu'il y a toujours une occupation, des crimes de guerre israéliens.

**Une telle position est-elle audible ?**

Les gens ont du mal à avoir une pensée plus nuancée, plus complexe, alors que ces deux émotions peuvent cohabiter. C'est le moteur de mon travail : travailler la complexité. En France, le débat est explosif. Dans les médias, le débat est manichéen : il y aurait le bien et le mal, les bourreaux et les victimes, tout ce jeu entre l'ange et les méchants... Ce débat est terrible, et moi, je défends la complexité. Et, là, on s'éloigne

de l'humain. C'est la haine des juifs, la haine des Arabes, des musulmans, des Noirs... Ce sont les extrémistes qui contrôlent l'espace public. Et nous, le camp des modérés, nous n'avons plus de place dans ce débat.

**Vous étiez à Anvers, la semaine dernière, où vous deviez jouer *The Jewish Hour*. Que s'est-il passé ?**

La sécurité autour du théâtre a été renforcée. On ne savait pas si le spectacle allait être annulé ou pas. J'avais déjà reçu des menaces de mort à Lyon, où le spectacle se jouait à la Croix-Rousse.

À Anvers, les acteurs ont eu peur, il venait d'y avoir l'attentat à Bruxelles et ils n'ont pas voulu jouer. J'ai compris leur décision. Mais je ne pouvais pas baisser les bras. J'ai écrit un texte en vingt-quatre heures pour dire comment je me sentais par rapport à la situation actuelle, par rapport à Israël, à Gaza, à ma famille, à cette sensation d'être un traître, un ennemi du peuple israélien. J'ai fait une sorte de performance où je raconte mon histoire, mon service militaire, la prison, ma collaboration avec les artistes palestiniens. C'était très émouvant. Le public était là et, ensuite, nous avons débattu. Même si le théâtre d'Anvers avait reçu des mails d'annulation, certains au motif que je suis un metteur en scène juif. Même pas israélien, juif. Je crains que la situation n'empire en Europe, en France, car il y a toujours cet amalgame entre juif et israélien. C'est la première fois que je dis à ma mère, à ma famille, de venir en France parce que j'ai peur. Ma sœur vit à Tel-Aviv, elle n'a pas de pièce sécurisée.

**C'est incroyable de vivre où il y a une pièce sécurisée...**

Oui, mais c'est une pièce sécurisée qui a sauvé la vie de mes deux cousines. Elles étaient avec toute leur famille à Kfar Aza, l'un des kibboutz attaqués par le Hamas. Elles ont eu la vie sauve grâce à cette chambre sécurisée. Elles y sont restées vingt-huit heures, enfermées dans cette pièce. Les terroristes étaient dans le salon et elle a gardé la main sur la bouche de son bébé tout le temps de leur présence. Ce sont des histoires que me racontaient mes grands-parents, celles de bébés étranglés pour qu'on ne les entende pas, des histoires de la Shoah...



**YUVAL ROZMAN**  
Metteur en scène

**Certains de vos amis étaient à cette rave party à Rëim, le 7 octobre...**

Oui. Parmi les victimes figure Yahav Viner, un de mes amis du conservatoire. On l'a cru kidnappé, puis on a appris sa mort. Les jours qui ont suivi le 7 octobre, pas mal d'amis palestiniens m'ont envoyé des messages incroyables qui me faisaient pleurer. Ce sont des amis super-engagés, qui condamnent aussi ces atrocités, cet engrenage. Ce qui se passe à Gaza, ça fait peur, on ne peut même pas imaginer ce qui va arriver dans les semaines, dans les mois qui viennent.

Des générations de combattants ont grandi à Gaza. Mais je ne comprends pas cette volonté de revanche. Pourquoi ne pas s'occuper uniquement de ramener vivants les 229 otages ? Entrer à Gaza est une erreur. C'est un jeu morbide. Comme s'il s'agissait d'un match de foot où chaque camp veut marquer des buts. La responsabilité de Netanyahu est terrible.

**Vous avez effectué votre service militaire mais vous n'êtes pas allé jusqu'au bout. Pourquoi ?**

Je côtoyais des amis qui, pour échapper au service militaire, déclaraient qu'ils étaient religieux. Moi, j'étais homosexuel. J'avais beaucoup de charge mentale par rapport à l'homosexualité, mais j'ai voulu faire l'armée comme n'importe quel citoyen israélien. J'ai été envoyé dans le sud de Gaza, entre 2002 et 2004, lors de la deuxième Intifada. Je ne me sentais pas bien du tout, j'avais des pensées suicidaires. Au bout de deux ans, j'arrive au check-point de Kerem Shalom, et j'ai une crise d'angoisse. J'ai repris le bus et suis parti à Beer-Sheva. Pendant une semaine, j'ai été considéré comme un soldat disparu. Puis je suis revenu et, considéré comme déserteur, j'ai fait trois semaines de détention. Ça m'a permis de lire *l'Idiot*, de Dostoïevski, et ça a changé ma vie !

**Quelles ont été les conséquences ?**

Cet événement a entaché ma citoyenneté israélienne. Je ne peux pas travailler dans l'administration, dans la politique, à l'aéroport... Je ne suis pas considéré comme réserviste, même si j'ai porté un M16 pendant vingt-quatre mois. C'est horrible, mais on est tous nourris par ça. L'armée israélienne



« Ahouvi (Mon amour, en hébreu) parle de l'amour et de cette violence cachée. » FREDERIC OUVIN

est le noyau d'Israël. J'ai fui Israël, Israël m'a rendu fou, malgré l'admiration que je porte à ce pays. Mais quand j'ai fui Israël, je n'ai pas fui les territoires occupés ou telle loi de Netanyahu, j'ai fui le noyau israélien.

#### Qu'entendez-vous par noyau ?

Ce noyau s'est élargi et représente le corps israélien. C'est la société israélienne, qui ne veut pas se regarder dans un miroir et qui ne parle pas de territoires occupés, des conditions de vie des Palestiniens. Ahouvi (Mon amour, en hébreu), le troisième volet de la quadrilogie, parle de l'amour et de cette violence cachée. Dans *Turned Boring Machine - TBM* ou *The Jewish Hour*, la violence était sur le plateau. Dans Ahouvi, je recherche des couleurs pastel, des couchers de soleil. Et malgré cette douceur, la violence s'invite, comme un cancer qui vous ronge de l'intérieur. C'est comme ça que je vois la société israélienne. Elle est malade. Si on ne fait pas attention, cette maladie rentre partout et peut éclater dans le couple comme elle peut éclater entre deux peuples, deux nations, deux pays ou deux voisins comme Israël et la Palestine.

#### Comment définiriez-vous cette violence ?

Ce n'est pas une violence qui laisse des traces. C'est une violence du quotidien qui passe par l'humiliation, qui vous plonge dans une situation où on n'a pas les mots pour se défendre. Israël est à un point de bascule. On a tous pensé qu'on allait vers un autre possible avec ces manifestations, massives, chaque samedi, pendant des mois, partout en Israël. Cette mobilisation dessinait un espoir. Les gens ont commencé à prononcer le mot « occupation ». Tout était lié à la réforme judiciaire, mais le noyau israélien a commencé à bouger un peu, et Israël la libérale a repris la place publique alors que, depuis les accords d'Oslo, le pays avait basculé peu à peu vers la droite et l'extrême droite. Là, je crains que ce mouvement ne recommence.

#### Pasé l'effroi, certaines voix dénoncent cette escalade guerrière, notamment avec la question des otages...

La réplique d'Israël a commencé très, très à droite, avec, comme seule réponse au 7 octobre, attaquer Gaza. On voit

que, pour les otages, la situation est bloquée. Entrer dans Gaza, c'est les condamner. Il y a eu deux vieilles dames libérées ces jours derniers. L'une d'elles, 85 ans, n'a pas respecté les consignes de silence vis-à-vis de la presse. Elle a accordé un entretien où elle a dénoncé les atrocités du Hamas, mais elle a aussi raconté qu'elle avait été bien traitée, et ça, le public israélien a du mal à entendre cette complexité. Elle a suscité beaucoup de haine. Je n'aime pas porter des drapeaux de manière générale, ni celui arc-en-ciel, ni aucun autre. Beaucoup d'Israéliens jouent à un jeu morbide sur les réseaux qui consiste à compter les cadavres. Ça revient à nourrir le monstre.

#### Avez-vous peur ? Peur d'appels au boycott de votre spectacle ? Peur pour vous-même ?

J'ai attendu trois semaines pour parler parce que j'ai peur. Ce n'est pas facile de parler, même avec vous, en tant qu'Israélien. J'ai peur des menaces, d'être mal compris. J'ai peur des amalgames, d'être attaqué même si j'ai l'habitude de l'être, soit par des associations propalestiniennes, soit par des juifs extrémistes. Le débat est si explosif et violent. Manichéen. Les choses peuvent cohabiter et exister ensemble. Il ne s'agit pas d'être propalestinien ou pro-israélien. Free Palestine, oui, tout le monde est d'accord. Mais de quelle liberté parle-t-on ? Les Palestiniens sont kidnappés par le Hamas. Le peuple israélien est kidnappé par Netanyahu. La culture israélienne est nourrie par la peur, alimentée par la politique de Netanyahu qui, depuis seize ans, sème les graines de la peur. Mais si je peux contribuer un tout petit peu à la complexité... c'est tout ce dont j'ai envie.

#### Vous parlez de la culture de la peur, de la culture de la mort de la société israélienne...

Oui et de la culture de la mémoire. La société israélienne s'est construite sur le souvenir des cadavres de la Shoah, des soldats israéliens, des corps déchiquetés par les attaques terroristes. On est tous nourris par ces vérités-là, tout comme on est préparés à contourner le débat sur l'occupation des territoires. Que signifie occuper un autre peuple ?

Qui sont nos voisins qui vivent dans des conditions impossibles ? Une façon de détourner l'opinion publique de l'occupation. Même si je pense que le débat ne doit pas être là.

#### Il doit être où, alors ?

Le débat doit être entre les Israéliens et les Palestiniens qui veulent collaborer et peuvent parler ensemble. Et c'est très difficile. Entre artistes, un peu plus.

#### Peut-on parler de paix ?

On n'ose même pas prononcer ce mot aujourd'hui. Je sors de trois longues semaines de larmes et de deuil. Il faut absolument y croire, se dire qu'on est comme un escargot, sans coquille, et qu'on avance lentement mais qu'on va y arriver. Il faut absolument garder l'espoir. J'ai fui parce que je ne pouvais plus respirer en Israël. C'est ici, en France, que ça peut se passer, que la France peut jouer un rôle, comme elle l'a fait par le passé, pour réinstaurer le dialogue. Pas les États-Unis. Depuis les accords d'Oslo, la France a abandonné ce terrain. Croire que cet axe existe. Sans parler de paix, mais un axe de dialogue et d'empathie.

#### De quoi parlera le quatrième volet de votre quadrilogie ?

J'aurais aimé monter un Tchekhov ou une tragédie grecque, mais c'est plus urgent de parler de ce qui se passe, de convaincre que la terre brûle, que le ciel est en feu. Dans le quatrième volet, *Au nom du ciel*, j'ai cherché la beauté. Les protagonistes sont des oiseaux dans le ciel de Cisjordanie. J'ai travaillé avec des ornithologues israéliens et palestiniens. Les oiseaux ne comprennent pas pourquoi les gens continuent de s'entre-tuer. Alors ils veulent sauver les humains, une espèce en voie de disparition. Les oiseaux ne connaissent pas les murs, les check-points n'ont aucun impact sur leur liberté. Je cherche toujours l'empathie. Sans empathie, on s'en fout. Et n'oubliez pas que nous sommes des humains. Il faut remettre l'homme au centre, regarder la souffrance partout. Et s'il faut choisir un camp, choisir le camp de l'humain. ■

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR MARIE-JOSÉ SIRACH

Ahouvi se jouera au Théâtre du Rond-Point, Paris 8<sup>e</sup>, du 7 au 25 novembre. *The Jewish Hour* a reçu le prix Impatience en 2020.



Militant de la paix en exil en France pour pouvoir continuer à travailler, le metteur en scène israélien présente sa pièce «Ahouvi» («Mon amour») au théâtre du Rond-Point. Il reste sonné et déchiré par les massacres du 7 octobre, la riposte israélienne et la montée de l'antisémitisme. «Libé» l'a rencontré.

Recueilli par  
**ANNE DIATKINE**

Une Israélienne partie vivre à Paris, un mâle alpha français qui chante comme dans un vieux show télévisé, un chien somptueux, le tout sur un plateau blanc qui ressemble à un ring. Les spectateurs, constamment éclairés, sont disposés des quatre côtés de la scène. Tamar et Virgile

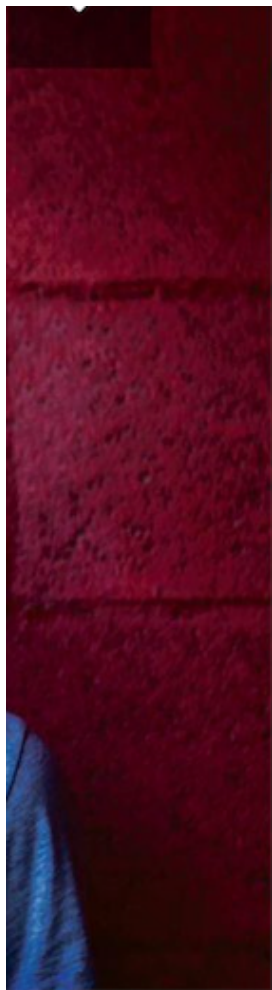
se sont rencontrés par le biais d'une appli, Tamar voulait juste «faire l'amour et prendre les événements de manière plus légère», ils sont tombés amoureux, personne n'est à l'abri. La pièce les attrape cinq ans plus tard quand leur amour a fondu et les voici qui nous prennent à témoin de la dissolution de leur couple. Elle, Tamar, jouée par Stéphanie Aflalo, merveilleuse actrice, est plus dense et sympathique que lui peut-être parce qu'elle est perçue

de l'intérieur par Yuval Rozman, 39 ans, yeux clairs intenses qui s'embrument à plusieurs reprises pendant l'entretien. Il signe ici le troisième volet de sa quadrilogie qui questionne l'identité israélienne et la judéité. Mais *Ahouvi* – «mon amour» en hébreu – jusqu'au 25 novembre au Rond-Point, est le volet qui traite le moins de la question israélo-palestinienne. Tamar, alter ego féminin du metteur en scène, est lente et oublieuse, elle s'exprime avec ses mains, rit beaucoup notamment lorsque son chien, toujours présent au plateau, exprime une affection débordante à un spectateur au premier rang. Impatient et violent, Virgile ne cesse de présenter ses excuses, ce qui ne l'empêche en rien de réitérer. Il y a des scènes formidablement réussies dans *Ahouvi*, bien que «le spectacle s'étire un peu comme un vieux chewing-gum qui a perdu son goût», nous glisse Yuval Rozman. Face à une telle hyperbole, il nous reste à donner l'exemple d'une scène parfaite : celle de la distribution d'un cadeau décevant qui se révèle une vraie surprise dans un monologue plein de suspens. On rencontre Yuval Rozman au lendemain de sa première parisienne. Il exprime son malaise d'être ici à Paris à repré-

sender une comédie sur la tragédie du quotidien, alors que sa place pourrait être «là-bas» auprès de sa famille et ses amis israéliens et palestiniens. «A Tel-Aviv, il y a tous les jours des manifestations immenses pour que le gouvernement n'oublie pas les otages mais le mot "paix" est devenu un mot indécible, presque obscène», constate-t-il.

**Dans quelles circonstances êtes-vous arrivé en France il y a onze ans ?**

Je travaillais avec des acteurs et scénographes palestiniens, on avait monté une compagnie mixte. Avec l'arrivée de Netanyahu au pouvoir, et sa ministre de la Culture Miri Regev, il me devenait de plus en plus difficile de poursuivre mes projets. La censure la plus sommaire resurgissait. Par exemple, et c'était nouveau, la nudité était interdite sur les plateaux. J'étais proche de l'acteur palestinien Mohammad Bakri avec qui j'ai monté *Cabaret Voltaire* qui mettait en cause Netanyahu, l'occupation des Territoires palestiniens et l'instrumentalisation de la Shoah à des fins politiques. Comme je refusais de jouer dans les colonies, les subventions m'ont été coupées. Mes acteurs palestiniens ne parvenaient plus à traverser les check-points en Cisjorda-



eux du Hamas. C'est la première fois de ma vie que j'efface des amis sur les réseaux sociaux pour ne plus recevoir leurs réactions. Vous dites que le mot paix est devenu imprononçable. Était-il prononçable avant le 7 octobre ?

Je le crois. Pendant quarante-trois semaines, environ 500 000 personnes étaient dans la rue tous les samedis pour protester contre la réforme judiciaire voulue par Nétanyahou. Des Israéliens, des Arabes israéliens, des gens de gauche, mais aussi de droite, des religieux... Il y avait un espoir. L'espoir que ce fou de Nétanyahou rentre chez lui. Après le 7 octobre, il y a eu un minuscule moment où l'on pouvait encore imaginer que les bombardements massifs et indiscriminés sur Gaza ne se poursuivraient pas. Puis que l'armée de terre n'allait tout de même pas pénétrer dans Gaza... Dès que les communications le permettent, j'appelle mes amis palestiniens dont certains ont perdu l'intégralité de leur famille. On pleure ensemble. Je suis de tout cœur avec eux.

**Comment ne pas être pris d'un sentiment d'inanité en continuant de fabriquer des objets artistiques pendant la guerre ?**

Ne sont-ils pas essentiels au contraire dans ce moment où la complexité a tellement de mal à s'énoncer ? Ce sont les récits singuliers qui provoquent l'empathie et permettent de sortir d'un antagonisme dévastateur. Ils sont un antidote aux slogans politiques qui détruisent le débat politique. Aujourd'hui, la place est prise par les extrémistes. Bien sûr que certains artistes sont manichéens. Mais les œuvres, les films, les livres qui m'inspirent refusent la dichotomie où il y aurait les bourreaux et les victimes, les gens bien et les monstres. Aujourd'hui, si on condamne les frappes sur Gaza, on est immédiatement accusé de ne pas bannir les crimes du 7 octobre. Mais si on souligne les atrocités du 7 octobre, c'est qu'on est aveugle aux cadavres qui s'entassent de tous côtés sur la bande de Gaza. On ne sort pas de cette alternative stérile.

**Dans votre dernier spectacle, on est face aux déchirements conjugaux d'une Israélienne et d'un Français... Pourquoi un Français ?**

Le premier volet de ma quadrilogie, *TBM-Tunnel Boring Machine*, met en scène une rencontre amoureuse entre un Palestinien et un Israélien, à l'endroit même où j'ai effectué durant deux ans mon service militaire avant de désertir, entachant ainsi à jamais mon identité d'Israélien. TBM est le nom des énormes machines qui servent à creuser les tunnels sous Gaza, travaux qui ont débuté en 2004 après la première Intifada. On appelait ces tunnels «les corridors de la mort». J'ai beaucoup d'amis qui y ont perdu la vie durant leur service militaire. Mais ils étaient aussi le lieu d'intenses rencontres sexuelles entre hommes. La pièce se déroule en une nuit et elle interroge le conflit israélo-palestinien à travers une histoire intime, elle imagine ce qu'il adviendrait si l'on pouvait vivre ensemble, car évidemment, l'impossibilité de se déplacer rend le couple impossible. A l'époque, j'avais une relation amoureuse avec un Palestinien, on se voyait où l'on pouvait...

**Éprouvez-vous la montée de l'antisémitisme dans votre vie quotidienne ?**

Pour la première fois, j'ai peur. Depuis deux semaines, quand j'envoie des messages en hébreu, je cache mon portable. Quand je parle avec ma mère, je baisse la voix. Je suis troublé par mon propre comportement. Suis-je intoxiqué, trop sensible à ce que rapportent les médias ? A Lyon où l'on jouait *The Jewish Hour*, le deuxième volet de ma quadrilogie, j'ai reçu des menaces de mort. Il y a eu une enquête. L'intimidation diffusée sur Instagram et Facebook ne provenait pas d'une association propalestinienne comme ça a pu m'arriver, mais d'un juif extrémiste. On a poursuivi la tournée sous protection. En Belgique, à Arvers, il y a quelques jours, l'équipe a refusé de jouer cette pièce caustique sur la société israélienne. Mes interprètes redoutaient un attentat en dépit des policiers belges en civils dans la salle. Le théâtre avait reçu des demandes d'annulation de la part de spectateurs qui refusaient la programmation d'une pièce signée par un juif en cette période. J'ai bien noté qu'ils disaient juif, et non Israélien. On a donc déprogrammé *The Jewish Hour*, mais surtout parce qu'il nous semblait inadéquat aujourd'hui de la représenter. Ça aurait été comme inviter un clown à un enterrement. A la place, j'ai écrit un texte que j'ai lu sur scène.

**Qu'est-ce qui vous frappe dans le traitement médiatique français du massacre du 7 octobre ?**

«Pour la première fois, j'ai peur. Quand j'envoie des messages en hébreu, je cache mon portable. Quand je parle avec ma mère, je baisse la voix. Je suis troublé par mon propre comportement.»



Stéphanie Afilalo et Gaël Sall dans *Ahouvi*. PHOTO FREDERIC JOVINO

nels sous Gaza, travaux qui ont débuté en 2004 après la première Intifada. On appelait ces tunnels «les corridors de la mort». J'ai beaucoup d'amis qui y ont perdu la vie durant leur service militaire. Mais ils étaient aussi le lieu d'intenses rencontres sexuelles entre hommes. La pièce se déroule en une nuit et elle interroge le conflit israélo-palestinien à travers une histoire intime, elle imagine ce qu'il adviendrait si l'on pouvait vivre ensemble, car évidemment, l'impossibilité de se déplacer rend le couple impossible. A l'époque, j'avais une relation amoureuse avec un Palestinien, on se voyait où l'on pouvait...

**Éprouvez-vous la montée de l'antisémitisme dans votre vie quotidienne ?**

Pour la première fois, j'ai peur. Depuis deux semaines, quand j'envoie des messages en hébreu, je cache mon portable. Quand je parle avec ma mère, je baisse la voix. Je suis troublé par mon propre comportement. Suis-je intoxiqué, trop sensible à ce que rapportent les médias ? A Lyon où l'on jouait *The Jewish Hour*, le deuxième volet de ma quadrilogie, j'ai reçu des menaces de mort. Il y a eu une enquête. L'intimidation diffusée sur Instagram et Facebook ne provenait pas d'une association propalestinienne comme ça a pu m'arriver, mais d'un juif extrémiste. On a poursuivi la tournée sous protection. En Belgique, à Arvers, il y a quelques jours, l'équipe a refusé de jouer cette pièce caustique sur la société israélienne. Mes interprètes redoutaient un attentat en dépit des policiers belges en civils dans la salle. Le théâtre avait reçu des demandes d'annulation de la part de spectateurs qui refusaient la programmation d'une pièce signée par un juif en cette période. J'ai bien noté qu'ils disaient juif, et non Israélien. On a donc déprogrammé *The Jewish Hour*, mais surtout parce qu'il nous semblait inadéquat aujourd'hui de la représenter. Ça aurait été comme inviter un clown à un enterrement. A la place, j'ai écrit un texte que j'ai lu sur scène.

**Qu'est-ce qui vous frappe dans le traitement médiatique français du massacre du 7 octobre ?**

En France, on a très peu parlé des Arabes israéliens tués par le Hamas le 7 octobre, tout comme des Philippins, des Vietnamiens, des Thaïlandais, des Bédouins kidnappés et liquidés dans les champs juste à côté de la rave party. Mais aussi des Polonais venus en Israël pour faire des travaux de terrassement auparavant effectués par des Gazaouis quand ils pouvaient encore passer les check-points. Les tueurs fanatisés ont tué tous ceux qui étaient sur leur passage.

**Dans *Ahouvi*, votre héroïne dit qu'elle veut faire l'amour et éprouver de la légèreté face aux événements. Comment cette phrase résonne pour vous aujourd'hui ?**

Les morts nous entourent, les cadavres s'entassent. En Israël, tout le monde connaît quelqu'un qui a perdu la vie à la rave party, ou dans les kibboutz ou pris en otage. Mais à Tel-Aviv, les fêtes ont repris comme un geste politique. Plusieurs artistes et des DJ organisent ces événements festifs et payants, dont les gains sont redistribués aux familles endeuillées dans le besoin. Le corps a besoin de s'exprimer, de danser, peut-être encore plus en temps de guerre.

**Quelle issue selon vous ?**

Je ne crois pas en la possibilité de deux Etats avec une frontière supposée étanche. Ce serait une paix provisoire. Je continue d'espérer en un seul Etat qui donne un même passeport et les mêmes droits à tous ses citoyens – juifs, chrétiens, musulmans. C'est une utopie ancienne partagée par un petit groupe considéré en Israël comme la gauche extrême. Mais j'y tiens... Pour le dernier volet de la «quadrilogie de ma terre», je travaille avec des ornithologues palestiniens et israéliens. J'essaie de chercher l'espoir, la beauté, la douceur à travers une bande d'oiseaux de différentes espèces. On sera confronté au point de vue des oiseaux qui traversent la beauté folle des paysages de Cisjordanie et se demandent pourquoi les humains ne peuvent en faire autant. ➤

*AHOUVI* de YUVAL ROZMAN au théâtre du Rond-Point (75008), jusqu'au 25 novembre.

nie. En 2013, Marseille est devenue la capitale de la culture et j'ai saisi cette occasion. Tout d'un coup, en France, je me sentais moins seul artistiquement et politiquement. Il était possible d'échanger sur le conflit israélo-palestinien sans qu'on vous somme de choisir un camp, sans être traité de traître à son pays. C'est moins vrai aujourd'hui. J'ai un conflit intérieur avec la notion de traître vis-à-vis d'Israël, à laquelle je suis si vite assigné. J'aime Israël, j'ai du désir pour ce pays. J'ai tout à fait conscience que s'il n'y avait pas le Dôme de fer, il serait en partie détruit.

**Vos cousines, vos neveux et nièces ont été assaillis dans le kibboutz de Kfar Aza, près de la frontière. Certains de vos amis sont morts le 7 octobre à la rave party... Comment vous sentez-vous ?**

En état de choc. Tout mon travail tourne autour de la critique d'Israël, mais c'est extrêmement important de condamner le Hamas en tant qu'organisation terroriste. J'ai reçu immédiatement plein de messages de mes amis palestiniens. C'est en France, paradoxalement, que certains de mes amis de gauche ou intellectuels se sont découverts incapables de condamner explicitement les actes monstru-

Telerama + Sortir

Mercredi 15 novembre 2023

*Sélection critique par*  
**Kilian Orain**

### **Ahouvi**

Mise en scène de Yuval Rozman.  
Durée: 1h50. Jusqu'au 25 nov.,  
19h30 (du mar. au ven.), Théâtre  
du Rond-Point, salle Jean-Tardieu,  
2 bis, av. Franklin-Roosevelt, 8<sup>e</sup>,  
01 44 95 98 21. (14-33€).

**\*\*\*** Une simple histoire  
d'amour et de rupture  
et beaucoup plus que cela...  
Après s'être intéressé avec un  
humour assassin à sa judéité  
et aux rapports israélo-  
palestiniens, l'auteur  
et metteur en scène israélien  
Yuval Rozman, 39 ans,  
se penche sur le couple  
(*ahouvi* signifie «mon amour»  
en hébreu). Celui de Virgile,  
né dans le sud de la France,  
et Tamar, actrice de  
Jérusalem, revit en flash-back  
sous nos yeux avec ses luttes  
et barrières. Comme avec la  
Palestine. Incapacité à se faire  
confiance, à baisser la garde.  
Même devant ce chien  
qui les adore et les regarde.  
La banalité mortifère de la vie  
à deux est ici incarnée avec  
une vérité bouleversante  
et drôle à la fois par Stéphanie  
Aflalo, Gaël Sall, Roxanne  
Roux. Autour de l'immense  
plateau carré blanc où est  
posé un insolite pédalo,  
le public assiste, impuissant  
et fasciné, aux combats  
de boxe de l'amour  
impossible. – **F.P.**

**Telerama + Sortir**  
Mercredi 22 novembre 2023

## Derniers jours

---

### **Ahouvi**

**1111** Mise en scène de Yuval Rozman. Durée : 1h50.  
Jusqu'au 25 nov., 19h30 (du mer. au ven.),  
18h30 (sam.), Théâtre du Rond-Point, Salle  
Jean-Tardieu, 2 bis, av. Franklin-Roosevelt, 89,  
01 44 95 98 21. (14-33€).

**Lemonde.fr**

Vendredi 10 novembre 2023

## Au Théâtre du Rond-Point, à Paris, un amour toxique se désagrège sous nos yeux

Avec « Ahouvi », l'auteur et metteur en scène israélien Yuval Rozman ausculte la dérive d'une relation de couple gangrenée par la violence d'un homme.

Par Joëlle Gayot

Publié le 10 novembre 2023 à 18h30, modifié hier à 00h08 - 🕒 Lecture 2 min.



Stéphanie Aflalo et Gaël Sall dans « Ahouvi », de Yuval Rozman, au Phénix scène nationale Valenciennes (Nord), le 27 février 2023. FRÉDÉRIC IOVINO

A première vue, l'histoire racontée par l'auteur et metteur en scène Yuval Rozman au Théâtre du Rond-Point, à Paris, est celle d'un amour toxique qui dégénère sous les yeux du public. Tamar, qui a quitté sa ville natale de Jérusalem pour la France, rencontre Virgile, originaire de Marseille. Elle est actrice, il est photographe. Ils tombent amoureux. Vivent ensemble. Adoptent un chien (qui devient peu ou prou l'enfant qu'ils n'auront pas). Ils se coulent dans le quotidien, fréquentent assidûment Roxanne, une ex-petite amie de Virgile. Ils sont jeunes, ils sont beaux. Mais rien ne va.

Au théâtre, l'intimité est un leurre. L'espace, un tapis de danse blanc conçu en quadrifrontal, n'offre aux acteurs aucune solution de repli. Le couple – lui (Gaël Sall), corps d'athlète, pieds nus et pantalon ample, elle (Stéphanie Aflalo), fine silhouette en tenue printanière – se trouve au centre des regards et d'un malaise qui va croissant. Le texte de Yuval Rozman, artiste israélien vivant en France depuis neuf ans (il a déserté le service militaire obligatoire dans son pays), est le troisième volet de ce qu'il nomme « *Quadrilogie de [s]a terre* ». Le premier abordait le conflit israélo-palestinien sous l'angle politique, le deuxième sous l'angle de la religion, le quatrième (et dernier) traitera de ses aspects économiques. Celui présenté au Rond-Point se consacre à l'amour. *Ahouvi*, en hébreu, signifie « mon amour ».

Intéressante traduction qui, soulignant le possessif, convoque la perversité de rapports de domination. C'est à cette dérive qu'assiste le public, témoin et voyeur de la détérioration d'un lien gangrené par la violence sourde de l'homme et l'insupportable (incompréhensible) soumission de la femme. Les dés sont jetés d'emblée : « *Est-ce que je vis avec un psychopathe ?* », s'interroge l'héroïne. Avant de revisiter le drame depuis le début : la rencontre, la passion, la vie commune, le chien, le quotidien, la copine Roxanne (Roxanne Roux), les impatiences de Virgile, ses mots qui blessent et culpabilisent, son poing qui se lève, ses excuses. Puis, de nouveau, la même mécanique : il l'agresse, elle encaisse. Et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'enfin elle parte pour de bon, après qu'il lui a dit aimer le chien comme il ne l'a jamais aimée elle (ni personne).

## **Spirale infernale**

A première vue, *Ahouvi* est une histoire de couple comme il en existe trop. Elle se tricote à pas pesants au fil d'une pièce qui ne théorise pas, mais agrège des microévénements. Des gourdes d'eau oubliées, des surtitres mal calés sur l'écran de télévision, des chaussures qui empestent dans la Twingo : la tragédie avec un grand T se fabrique avec de l'anecdote et du cliché, ce dont cette fiction est l'exact relais. Les comédiens, à la lisière d'un non-jeu, pas toujours probant, surfent sur les tremblements des silences qui fragilisent leurs mots. Ils ne profèrent jamais en ligne droite des phrases sûres de leur fait. Ils sont bredouillants ou éruptifs. Un parti pris qui veut aiguïser les minutes d'une représentation renvoyée en boomerang vers le spectateur.

Très vite, les sentiments ricochent de ce plateau surexposé jusqu'au public éclairé sur son siège et qui se retrouve, lui aussi, englué dans cette spirale infernale. Yuval Rozman a tracé le profil plus que contrariant d'une victime féminine incapable de s'émanciper (il rate d'ailleurs totalement l'écriture du monologue où elle règle enfin son compte à son bourreau), mais il faut saluer son tour de force. L'auteur nous piège, sans échappatoire possible, dans la nasse de son drame. Il termine sa représentation par une séquence que personne ne voit arriver et dont la toute dernière image laisse songeur, pour ne pas dire très agacé.

Ce sera alors le moment de se souvenir que l'artiste, parce qu'il est israélien, se projette sans doute bien plus dans le personnage de Tamar que dans la peau de Virgile. Ce qui bascule *Ahouvi* vers un statut narratif qui est loin d'être hors sol : cette histoire est aussi celle d'un juif qui aime la France, mais qui n'est pas convaincu que l'inverse soit vrai.



¶ *Ahouvi*. Texte et mise en scène : Yuval Rozman. Avec Stéphanie Aflalo, Roxanne Roux, Gaël Sall, et les chiens (en alternance) Yova et Epops.  
Théâtre du Rond-Point, 2 bis, avenue Franklin-Delano-Roosevelt, Paris 8<sup>e</sup>.  
Jusqu'au 25 novembre.

**Joëlle Gayot**

## Bergman doublement bluffant, Diderot survolté... Une semaine au théâtre

Un magnifique double spectacle signé Ivo Van Hove au Théâtre de la ville, mais aussi une adaptation de la Taviata ratée, un neveu de Rameau trop excité... Découvrez nos critiques de la semaine.

(...)

Cette semaine, deux Bergman pour le prix d'un au Théâtre de la Ville Sarah Bernhardt, un couple franco-israélien s'enlace et se délace au Rond-Point, des marionnettistes géorgiens sont privés de parole à la Scala Paris et au Ranelagh un Neveu de Rameau devient cinglé.

(...)

### « Ahouvi » : 5 acteurs dont 1 chien et 1 pédalo



« Ahouvi », de Yuval Rozman (FRÉDÉRIC IOVINO)

Aux yeux de l'État d'Israël, Yuval Rozman, qui signe le texte et la mise en scène d'« Ahouvi » (« Mon amour » en hébreu), est un déserteur. Il a interrompu son service militaire alors qu'il n'avait plus que huit mois à tirer. « *Début d'une recherche, d'un voyage, d'un questionnement autour de mon rôle comme occupant, comme un juif israélien conscient de sa responsabilité* », déclare-t-il. Il y aura bientôt onze ans qu'il s'est installé en France. « Ahouvi », troisième volet d'une quadrilogie, raconte l'amour puis le désamour du couple formé par Tamar et Virgile, une jeune actrice Israélienne - qui a déserté elle aussi - et un jeune photographe français. En fait, leurs identités ne jouent pas un rôle essentiel dans la pièce.

Yuval Rozman raconte une histoire banale, les liens amoureux qui se nouent et dénouent entre un homme et une femme. Mais cette histoire banale, il l'écrit et la met en scène avec un humour parodique très culotté, qui frise parfois le mauvais goût sans vraiment y verser. Il se révèle surtout prodigieux directeur d'acteurs. Ses comédiens, Stéphanie Aflalo, Gaël Sall et Roxanne Roux, atteignent tous une justesse impressionnante. Y compris le chien Yova. (A moins qu'on ait vu l'autre soir le chien Eops : ils jouent en alternance.) Rien sur le plateau, sinon un pédalo en plastique jaune et rose, bon acteur lui aussi puisqu'il arrive à représenter à la fois un lit et une Twingo. On a les yeux qui s'embuent, tantôt des larmes de rire, tantôt des larmes de chagrin. Yuval Rozman, un homme de théâtre de grand talent et de grand avenir.

**Ahouvi**, de Yuval Rozman. Théâtre du Rond-Point, Paris VIII e, 01-44-95-98-21, à 19h30 du mardi au vendredi, à 18h30 le samedi, à 15h30 le dimanche. Relâche samedi 11 et dimanche 12 novembre. Jusqu'au 25 novembre. > Plus d'infos

Lesinrocks.com

Lundi 6 novembre 2023

“Ahouvi”, “La Nuit  
c’est comme ça”,  
“Les Gratitude”...  
Les spectacles à  
voir cette semaine

par Igor Hansen-Love  
Publié le 6 novembre 2023 à 15h16  
Mis à jour le 6 novembre 2023 à 15h29



↑  
© Frédéric Iovino

**Au menu de notre sélection de la semaine, des spectacles signés par Yuval Rozman, Marie Payen, Fabien Gorgeart...**

## *Ahouvi*, par Yuval Rozman

Après le mordant *The Jewish Hour*, Yuval Rozman, l’un de nos artistes israéliens préférés, est de retour sur les planches du Rond-Point. Ahouvi, qui signifie “amour” en hébreu, raconte la relation qui se tisse entre l’Israélienne Tamar, et le Français Virgile. Puis son délitement dans la douleur. On y verra un pédalo, comme le symbole des liens précaires qui unissent deux êtres. On y verra un chien (très doué), comme la cause agissante de leur histoire vouée à l’échec. C’est beau, un peu drôle, surtout très triste, et forcément un peu politique.

Parce que l’actualité est ce qu’elle est. Parce que Yuval Rozman traite toujours du conflit israélo-palestinien, constitutif de son être, de son rapport aux arts, et de sa raison d’être en France. À l’heure de l’embrasement et de la simplification des discours, sa voix n’a jamais été aussi importante.

*Ahouvi*, par Yuval Rozman. Du 7 au 25 novembre 2023, au Théâtre du Rond-Point, Paris.



## *La Nuit c'est comme ça*, par Marie Payen

Quand l'artiste Marie Payen a découvert le livre de Pablo Servigne et Raphaël Stevens *Comment tout peut s'effondrer* (éditions Seuil), celle-ci est devenue un brin "éco-anxieuse". Le terme est dans l'air du temps, parce que le sujet l'est également. Comme le titre de leur ouvrage l'indique, les deux auteurs décortiquent les ressorts d'un possible effondrement civilisationnel et proposent un tour d'horizon interdisciplinaire de la question.

Pour agir, Marie Payen est partie à son tour à la rencontre d'éco-villageois-es, de zadistes, de post-humanistes afin de proposer un tour d'horizon de celles et ceux qui imaginent le *vrai* monde d'après. Dans ces voix singulières, elle tire une polyphonie expérimentale mise en musique qui redonne envie de penser nos sociétés.

*La Nuit c'est comme ça*, par Marie Payen. Du 9 au 17 novembre, au Théâtre Gérard Philippe, Saint-Denis.

## *Les Gratitude*s, par Fabien Gorgeart

Il s'agit de l'adaptation (libre) d'un roman (éponyme) de Delphine de Vigan ; une histoire de vieillesse et de mémoire qui flanche, une histoire de dernière tâche à accomplir avant la mort, pour partir en paix. Après *Stallone*, après *Rien ne s'oppose à la nuit* (un autre roman de Delphine de Vigan), le cinéaste Fabien Gorgeart (*Diane a les épaules*, *La Vraie famille*) pourrait bien signer un beau portrait de femme qu'il envisage par le biais de la comédie musicale.

*Les Gratitudes*, par Fabien Gorgeart. Du 8 au 25 novembre 2023. Au Centquatre, Paris. Dans le cadre du Festival d'Automne.

## *Les Ailes du désir*, par la coopérative (collectif de production lyrique)

C'est l'un des événements lyriques de cette saison : le metteur en scène Grégory Voillemet s'empare du chef-d'œuvre de Wim Wenders pour signer un opéra associant chanteur·rices et marionnettes. Il s'agit d'une commande passée au compositeur Othman Louati et à la librettiste Gwendoline Soublin.

Lesquel·les recréeront les cieux berlinois avant la chute du mur et réécriront l'histoire d'amour entre un ange et une jeune acrobate. Un projet qui s'annonce grandiose.

*Les Ailes du désir*, par la coopérative (collectif de production lyrique). En tournée à partir du 9 novembre, jusqu'en mai (Dunkerque, Quimper, Dijon, Compiègne...)

Réserver · Yuval Rozman

# Yuval Rozman, artiste pluriel par nécessité

6 novembre 2023



Au Rond-Point, l'artiste israélien Yuval Rozman présente *Ahouvi*, sa nouvelle pièce sur un amour infini, absolu, qui finit forcément mal. De Paris où il vit et crée depuis plusieurs années, il donne libre cours à sa créativité loin de tout manichéisme, de toute censure.

© Antonin Amy Menichetti

Loin des bruits et de la fureur de la guerre, au cœur de Paris, à l'étage du Café Beaubourg, **Yuval Rozman** a posé, à portée de main, son carnet de notes, un Moleskine noir, sur le siège à côté de lui son manteau, son écharpe. Le regard bleu lagon dans le vague, il semble ailleurs, perdu dans de sombres pensées. Un voile passe sur ses yeux. Mais très vite, un sourire lumineux, blanc éclatant, éclaire son visage. Sirotant son café crème, il évoque son adolescence à quelques encablures de Tel Aviv. Son père a été religieux pendant une période de sa vie, sa mère artiste peintre. C'est d'elle qu'il tient son goût de l'anticonformisme, son côté bohème. « *La première fois, où j'ai pénétré dans un théâtre, je devais avoir 12 ans. Une amie de mes parents travaillait au Théâtre Habima, le théâtre national d'Israël. Elle était en galère. Il manquait un enfant dans la distribution du spectacle à venir, un Cyrano de Bergerac monté par un metteur en scène hongrois, qui s'est suicidé depuis, et avec certainement l'un des plus grands comédiens israéliens de l'époque. Elle m'a proposé de faire partie de l'aventure. Je ne savais pas à quoi m'attendre. Je n'avais jamais vu de pièce jusqu'alors. J'avais trois phrases à dire, mais j'ai tout de suite été séduit par l'ambiance de troupe, par toute la machinerie, etc. C'était vraiment très excitant.* »

### *Le théâtre, du lycée au service militaire*

Le virus est pris. L'année suivante, au lycée, l'acteur en herbe prend l'option théâtre au lycée. Il ne fait plus que ça. « *J'ai eu la chance d'avoir des profs incroyables, politiquement très engagés. Cela a été et reste les trois plus belles années de ma vie. C'est grâce à eux que j'ai commencé à écrire, à mettre en scène et à jouer. Ils m'ont mis le pied à l'étrier, m'ont ouvert les yeux sur ce que je voulais vraiment faire. Je n'avais pas envie d'être seulement interprète, ce qui m'intéressait et ce dont j'avais besoin, c'était de raconter des histoires. C'est toujours le cas. C'est ce qui me motive et reste essentiel pour moi dans mon approche de la scène et de l'art dramatique.* »



*La mégère apprivoisée* de William Shakespeare, mise en scène de Mélanie Lauray © Brigitte enguerand

Les années passent, heureuses, passionnées. Sa voie, il l'a clairement trouvée. Il est temps pour lui de faire son service militaire, un passage obligé pour tous les Israéliens. « *J'étais un peu naïf. Je n'avais pas envie de mettre en parenthèse le théâtre durant cette période, j'ai donc essayé de faire du théâtre amateur avec des Israéliens mais aussi des Palestiniens. Ça été un échec. Puis, j'ai déserté l'armée au bout de deux ans. J'ai vu un psychiatre qui m'a trouvé totalement dépressif, ce qui m'a permis de partir après avoir fait trois mois de prison. C'est la règle, on ne peut y échapper.* »

### *Israël et Palestine, au cœur de ses préoccupations*



*TBM, Tunnel Boring Machine* de Yuval Rozman © Hervé Bellamy

Revenu à la vie civile et après avoir étudié au Conservatoire national de Tel-Aviv, **Yuval Rozman** monte une petite troupe avec quelques amis. Loin du théâtre conventionné qu'il déteste, il crée ses premières pièces dans des lieux underground du sud Tel Aviv, mais aussi à Jaffa, garages, boîtes de nuit, etc. Rien ne l'arrête. Il est jeune, passionné. Il mélange l'hébreu et l'arabe, fait résonner les deux langues dans ses spectacles. « *De ma mère, j'ai hérité de cette passion pour l'art, de cette liberté qui donne des ailes et de l'audace. Quand j'étais enfant, elle voulait me garder auprès d'elle dans son atelier. Et puis mon enfance, mon adolescence ont été marquées de grands événements, des tragédies, comme l'assassinat le 4 novembre 1995, **Yitzhak Rabin**, qui a été un vrai tremblement de terre pour nous d'autant plus que c'est un Israélien qui a commis le crime, la guerre du Golfe. Tout cela m'a façonné en tant qu'homme mais aussi en tant qu'artiste.* »

Revenu à la vie civile et après avoir étudié au Conservatoire national de Tel-Aviv, **Yuval Rozman** monte une petite troupe avec quelques amis. Loin du théâtre conventionné qu'il déteste, il crée ses premières pièces dans des lieux underground du sud Tel Aviv, mais aussi à Jaffa, garages, boîtes de nuit, etc. Rien ne l'arrête. Il est jeune, passionné. Il mélange l'hébreu et l'arabe, fait résonner les deux langues dans ses spectacles. « *De ma mère, j'ai hérité de cette passion pour l'art, de*

Pour le jeune artiste, que le père emmenait avec lui aux manifestations pour la paix, impossible de rester aveugle à ce qui se passe. « *Cela m'habite, nourrit mon travail. La terre brûlée que sont Israël et la Palestine est au cœur de mon écriture. C'est vital pour moi. Je ne dis pas que je n'aurais pas envie de monter un jour, un **Shakespeare**, un **Tchekhov**, L'Idiot de **Dostoïevski**, ou d'adapter Une femme fuyant l'annonce de **David Grossman** – projet qui me tient à cœur – , mais l'urgence créatrice pour moi est ailleurs, dans ce qui se joue, se vit sur ma terre natale. Il m'est impossible de fermer les yeux, même si parfois c'est inévitable. Il y a des choses dont je ne veux pas ou du moins ne souhaite pas prendre conscience. C'est comme dans une relation amoureuse. Quand on aime quelqu'un à la folie, on occulte les défauts. L'amour rend aveugle. On met des œillères pour ne pas voir la violence, le mépris, les humiliations au quotidien. Il en va de même avec mon pays. »*

Après avoir monté sa compagnie en 2010 en Israël, **Yuval Ruzman** poursuit son exploration des liens entre Israéliens et Palestiniens. C'est le cœur même de tout son travail. Souvent à la périphérie du théâtre officiel, il se produit toujours en marge. 2011 marque un tournant dans sa vie d'artiste. C'est l'année, où il crée *Cabaret Voltaire*, avec Mohammad Bakri, très grand acteur palestinien connu pour son rôle dans la série *Homeland*.



*The Jewish Hour* de Yuval Rozman © Jeremie Bernaert

Auréolée de nombreux prix, dont celui du festival de Tel-Aviv, la pièce, qui dénonçait la vision politique de **Benyamin Betanyahou**, alors en pleine ascension, ainsi que l'occupation des territoires palestiniens, n'est pas au goût du gouvernement. La ministre de la Culture de l'époque, **Miri Regev**, lui baisse aussitôt les subventions.

« *Créer en Israël devenait de plus compliqué. Il n'y a pas – comme en France – véritablement de théâtre privé. Soit on est conventionné et on accepte la censure d'État, soit on est très riche et on peut se produire dans d'autres lieux. Je n'avais pas envie de me museler et je n'ai pas d'argent. Je me suis senti très seul, artistiquement parlant. J'en ai profité pour voyager. J'ai atterri à Paris. Et là un ami, m'a amené voir une pièce d'**Yves-Noël Genod** au Théâtre du Rond-Point, avec **Valérie Dreville**. »* Totalement bouleversé, il attend la sortie du performeur et metteur en scène, discute avec lui et profite de ce moment suspendu pour lui donner un DVD de son spectacle. Quelques mois plus tard, les deux hommes échangent quelques mails. C'est le début d'une nouvelle aventure. Yves-Noël Genod lui propose de le rejoindre sur un projet dans le sud. Grâce à cete rencontre, il fait la connaissance de **Gurshad Shaheman**, **Marlène Saldana**, **Jonathan Drillet** et **Jonathan Capdevielle**, puis de **Laetitia Dosch** des artistes avec qui il entretient encore et toujours des liens très forts.

C'est à Marseille que sa route se poursuit. Grâce à **Pierre-Yves Genod**, il rencontre **Caroline Marcillac**, qui à l'époque épaula **Hubert Colas** dans la programmation du Festival ActOral. Séduite par le jeune homme, son appétence et son engagement, elle lui propose en 2013, à l'occasion de Marseille, capitale européenne de la culture, de présenter une mise en espace. « *J'avais*

monté Jecroisenunseuldieu de **Stefano Massini**, puis l'année d'après, comme je suis resté dans les parages de Montévidéo, Sight in the Sense de **Tim Etchells** avec **Laetitia Dosch**. Dans la foulée, j'ai commencé à apprendre le français, puis à écrire en français, mais Israël était toujours en moi, comme une maladie qui ne veut quitter mon corps. J'ai senti que j'avais encore besoin d'en parler. Je crois aussi qu'il y avait, et il y a un peu toujours, comme une culpabilité, d'avoir laissé ma famille, mes amis, d'être comme un traître qui vit la belle vie en France. »

### **L'effondrement des utopies, une obsession**



Ahouvi de Yuval Rozman © Frédéric Iovino

Très rapidement, **Yuval Rozman** est repéré en tant que comédien. Il joue au TNB et au théâtre de la ville en 2015 dans **La Mégère apprivoisée** de **Shakespeare**, mise en scène par Mélanie Leray, puis dans deux créations d'**Hubert Colas**, **Face au mur** de **Martin Crimp** et **Une Mouette et autre cas d'espèces** d'après la célèbre pièce de **Tchekhov**. Mais ce qu'il souhaite par-dessus tout c'est monter ses propres projets, raconter les histoires qui foisonnent dans sa tête. « À cette période,

*je sentais la nécessité d'écrire. J'étais loin de mon pays, des miens. Et surtout, je me rendais compte qu'ici, je serais plus libre de m'exprimer qu'en Israël. Là-bas, il y a la censure d'État. Je ne pourrais pas y travailler. Aucune de mes pièces, à part, peut-être la dernière Ahouvi, ne pourrait être jouée.*

*Dans TBM comme dans **The Jewish Hour**, je touche aux symboles de l'État, d'une part en entremêlant dans une danse pop les drapeaux israélien et palestinien, et d'autre part en faisant clignoter l'étoile de David. Grâce à **Yves-Noël Genod**, à **Hubert Colas** et au soutien indéfectible de **Romarc Daurier**, le directeur du Phénix, scène nationale de Valenciennes, j'ai pu grandir, créer, m'affirmer et m'épanouir. »*

S'intéressant aux conflits israélo-palestiniens pour dénoncer les dérives politiques, pour tenter de comprendre l'autre, il poursuit sa quête de vérité, son introspection, son désir d'un autre théâtre légèrement décalé. « Ce qui me fascine dans l'écriture, c'est la fiction. Bien sûr qu'il y a de moi dans les pièces que je monte, mais pas uniquement. Je me considère un peu comme un voleur d'histoires. Je pille des tranches de vie, à moi comme à d'autres. Je tisse des récits à partir d'une anecdote, d'un événement, d'une situation que mes grands-parents, mes parents, mes amis ou moi-même, ont vécu. C'est un point de départ après je laisse mon imagination suivre son cours. Par exemple, tout ce qui se passe dans **Ahouvi**, cette histoire d'amour toxique, ce n'est pas du tout autobiographique. L'idée, c'est de créer de la fiction à partir d'un élément et de le tordre. »

## *Le monde n'est pas manichéen*

Explorant les rapports humains, observant le monde qui l'entoure, **Yuval Rozman** note depuis son adolescence des mots, des idées, des situations sur son carnet noir. Il en a des centaines, chacun renfermant des milliers d'histoires, des anecdotes, des bouts de récits, de futurs spectacles.

*« Régulièrement, je relis ce que j'ai écrit. Je fais les tris. Parfois, je me dis que cela n'a pas de sens, n'a pas d'intérêt. Et puis, une idée émerge, le début d'une saynète. J'en extrait l'essentiel, écrit sur un post-it, puis à*

*la manière d'un scénariste, je tisse des récits. Ce n'est jamais simple car je refuse l'idée d'un monde manichéen. Tout n'est ni blanc, ni noir. Il n'y a pas d'un côté les bourreaux, de l'autre les victimes. C'est plus complexe que cela. Et c'est ça qui m'intéresse, les contradictions qui nous habitent tous. »*



Ahouvi de Yuval Rozman © Frédéric Iovino

Bien que sa dernière création tourne pas mal cette saison, elle sera dès le 7 novembre et ceux pour 3 semaines à l'affiche du Rond-Point, l'artiste a toujours un ou deux projets sous le coude. Actuellement, je travaille sur deux projets, l'un, un thriller autour des oiseaux qui peuplent la bande de Gaza et qui ne s'entendent pas, l'autre, autour de l'utopie qu'est l'île du Levant, un paradis naturiste au large d'Hyères. J'y suis allé plusieurs fois quand j'étais en résidence à la Villa Noailles avec Adrien Pelletier, un artiste plasticien qui fait des portraits des vacanciers, des habitués. Ce qui m'intéresse, c'est comment cette sorte d'Éden est en train de s'effondrer, notamment avec la montée de l'extrême-droite, le repli sur soi. La liberté qui y règne fait peur aux gens autour. Je suis fasciné, toutes mes pièces parlent de cela, par l'effondrement des rêves, celui de mes grands-parents qui voyaient en Israël, une terre promise, celui des deux amoureux d'Ahouvi, qui ont une croyance indéfectible en leur couple. C'est une obsession. »

Le désir de retourner en Israël, un jour pour pouvoir y présenter une de ses pièces, est très fort. Mais cela reste de l'ordre de la chimère. « Mon art est trop subversif. Il ne rentre pas dans les cases. Il attaque avec beaucoup de dérision, de détachement certaines valeurs, certains symboles. J'aime le kitsch, le mauvais goût, l'humour direct presque potache. Je ne cherche pas que mes spectacles soient réalistes, bien au contraire. J'aime les pas de côté, les jeux singuliers, quand les comédiens s'amuse à jouer faux, sentir la vibration entre la salle et la scène. J'adore ça. **Stéphanie Alfalo** et **Laetitia Dosch** me fascinent, leur personnalité, leur manière d'être sur scène, toujours en décalage, m'inspirent et donnent une autre dimension à mes récits. Avec mes interprètes, nous travaillons ensemble, main dans la main. Cette communion est très importante, elle est comme un cocon de protection, où tout est possible, même approcher le feu, le danger. »

*Olivier Frégaville-Gratian d'Amore*

# Yuval Rozman : « Israël est en train de tomber dans le piège du Hamas »

Metteur en scène installé à Paris, l'Israélien Yuval Rozman raconte à Mediapart son « horreur » face aux massacres à Gaza, et dénonce la soif de « vengeance » des dirigeants de son pays. Il dit aussi sa « peur » du retour de l'antisémitisme en France.

Mathieu Magnaudeix

7 novembre 2023 à 15h00

**L**e réalisateur et metteur en scène Yuval Rozman, 39 ans, vit et travaille à Paris. Tout son œuvre tourne autour du conflit israélo-palestinien et de l'exploration de la société israélienne. Il a fui l'armée alors qu'il effectuait son service militaire à Gaza, puis il a quitté Israël et s'est installé en France. Dans *Ahouvi*, sa nouvelle pièce jouée à partir du mardi 7 novembre au théâtre du Rond-Point, il met en scène un couple qui finit par se déchirer. Comme une métaphore de la tragédie en cours. Entretien.

**Mediapart : L'armée israélienne pilonne Gaza chaque jour, chaque jour des civil-es gazaoui-es sont tué-es. Que ressentez-vous ?**

**Yuval Rozman :** Une horreur et une tristesse infinie. C'est inimaginable, les corps qui s'entassent, les morts que les Gazaouis ne peuvent enterrer. À quoi cela sert-il ? Il faut un cessez-le-feu. Il faut tout arrêter. Le gouvernement israélien doit ramener les familles et les enfants otages. Et ramener les soldats. J'ai espéré, j'ai dit toutes mes prières non religieuses pour que l'armée israélienne n'entre pas à Gaza. Mais je ne suis pas étonné par ce que fait le gouvernement. Cet aveuglement, c'est un thème que je creuse beaucoup dans mes pièces. La religion est en train de rendre Israël aveugle.



Yuval Rozman. © Photo Antonin Amy Menichetti

La soif de vengeance dont les dirigeants et une partie de la population ont besoin ne permet aucun sacrifice. Or il faudra que les dirigeants soient capables de sacrifices politiques pour arrêter cet engrenage. Faire disparaître le Hamas, cela prendra du temps. Je suis très pessimiste, je ne l'ai jamais autant été. Israël est en train de tomber dans le piège de sa puissance économique, militaire, avec le soutien des États-Unis. Et dans le piège tendu par le Hamas, qui lui s'en fout des Palestiniens. On est en train de nourrir un monstre.

### **La question des otages est le premier sujet de préoccupation en Israël, et beaucoup de juifs ici en France estiment qu'elle est trop occultée.**

Oui, c'est la question centrale en Israël. Il n'est question que des 241 personnes kidnappées dans les médias. Il y a des manifestations importantes devant la maison de Nétanyahou et le siège du gouvernement. Les familles des otages, et même certains de mes amis, ont installé des tentes dans la rue pour que ce soit la première préoccupation du gouvernement. Si nous voulons retrouver certains otages sains et saufs, c'est une question de jours. Le gouvernement veut à tout prix une victoire. Mais il ne pourra pas l'obtenir en bombardant Gaza, car en visant le Hamas, l'armée israélienne tue aussi des civils.

### **Qu'avez-vous ressenti le 7 octobre, le jour des attaques du Hamas ?**

Mon cœur a été ravagé et déchiré. Au départ, il y a le temps des larmes, du deuil, celui de mes amis israéliens, l'inquiétude pour ma famille. Les messages aussi de la part d'amis palestiniens qui condamnent ces actes. La question ensuite, c'est comment sortir de cet état de choc et de deuil. Comment rester intègre ou loyal à moi-même, comment exprimer ma voix sur les émotions qui peuvent coexister ? Bien sûr qu'on ne peut que condamner les actes monstrueux, terroristes, inhumains, barbares, brutaux, commis par le Hamas le 7 octobre.

Il faut aussi parler de la responsabilité de l'occupation, des crimes de guerre du gouvernement israélien, du fait que le gouvernement israélien n'a été élu que par 20 % de la population israélienne, de ce pays qui inflige aux Palestiniens des conditions de vie inacceptables. Comment peut-on être aussi aveugle ? Mais pour moi, dire cela, je l'avoue, en ce moment, c'est aussi très difficile. Parce qu'il y a une voix intérieure qui me reproche une trahison. Comment ne pas trahir ma famille, mes amis, les amis disparus, les amis morts, les amis qui ont fait la fête comme moi, qui ont juste voulu danser jusqu'au lever de soleil, s'embrasser, s'aimer, et qui ont été massacrés ?

### **Certains de vos amis ont été tués...**

Au festival Tribe of Nova *[un festival techno organisé à 5 kilomètres de la bande de Gaza attaqué par le Hamas, où 260 personnes ont été tuées et d'autres prises en otage – ndlr]*, il y avait beaucoup de gens de ma génération, des amis du milieu de la techno à Tel-Aviv, des amis du Conservatoire. Un de mes amis de l'école y était. Pendant une semaine on a pensé qu'il avait été kidnappé. Au bout d'une semaine, on a compris qu'il était mort.

Ce week-end-là, ma cousine était en week-end avec quatre cousins à Kfar Aza, un des kibboutz près de la frontière qui a été attaqué. Deux de mes cousins sont repartis faire la fête à Tel-Aviv le vendredi soir, mais deux de mes cousines sont restées. Ils étaient avec sept enfants. Le samedi matin, ils se sont enfermés dans un abri sécurisé. Ma cousine était avec son bébé. Elle a entendu les terroristes dans le salon. Elle a couvert la bouche de son bébé pour qu'ils n'entendent pas ses cris, sa respiration. Ça a duré 27 heures. L'armée israélienne est arrivée dans le kibboutz le dimanche après-midi. Heureusement, ils ont survécu.

### **De quoi est faite cette peur de trahir dont vous parlez ?**

C'est la peur de trahir, de salir. J'ai un conflit intérieur par rapport à Israël, à mon pays. J'aime ce pays : c'est tous mes amis, ma famille, je pense qu'Israël a le droit d'exister. Et bien sûr, c'était la solution pour mes grands-parents, après la Shoah. Ils ont perdu leurs frères, leurs sœurs, leurs enfants dans les chambres à gaz. Ils ont pensé que c'était une utopie. Ils ont essayé de construire cette utopie, et l'utopie s'est écroulée.

Il y a cet amour que je ressens, il y a aussi la honte, le désespoir, un dégoût profond parce que cet État occupe un autre peuple. Je suis le fils de réfugiés juifs européens, de Hongrie, de République tchèque, de Pologne, qui ont fait leur *aliyah* parce que ces pays ont pris leur maison. Aujourd'hui, la Hongrie ou la Pologne pourrait me donner un passeport. Au contraire, Israël ne donne pas de passeport aux Palestiniens devenus des réfugiés lors de la Nakba *[la « catastrophe », selon les Palestiniens, lorsque 750 000 d'entre eux ont été chassés de leurs terres à la création de l'État d'Israël, en 1948 – ndlr]*.

### **Vous avez fui l'armée en Israël...**

J'ai fait mon service militaire pendant deux ans. J'étais dans la bande de Gaza, à Rafah, près de la frontière avec l'Égypte. Je savais déjà que j'étais gay mais ma famille l'ignorait. Pas mal d'amis autour de moi avaient échappé au service, moi je me suis dit que je devais aller à l'armée, ne pas me chercher d'excuses. Je voulais appartenir à la société israélienne. Si tu ne fais pas l'armée, c'est comme une tache sur toi. À Gaza, j'ai énormément souffert.

## Pourquoi ?

C'était la deuxième Intifada, entre 2002 et 2005. C'est à ce moment-là que le Hamas a commencé à construire le réseau des tunnels souterrains. Nous, on les appelait « *les tunnels des morts* ». L'armée israélienne a commencé à chercher et à détruire ces tunnels d'où des terroristes pouvaient attaquer les kibboutz. J'ai perdu un de mes amis soldat israélien dans ces tunnels.

J'étais à un petit poste militaire sur la route Philadelphi [*un corridor entre Gaza et l'Égypte, alors contrôlé par Israël – ndlr*]. J'ai eu des pensées suicidaires. Il y avait des situations où je me pissais dessus. Je me suis senti étouffé. Un jour, je suis arrivé à un checkpoint à l'entrée de Gaza, j'ai fait une nouvelle crise de panique. Et je suis parti. Pendant une semaine, j'ai été un *missing soldier*, un fugitif. Ils m'ont cherché. Après une semaine, je suis revenu. Ils m'ont mis en prison.



« The Jewish Hour », de Yuval Rozman, a pour cadre une radio amateur en Israël. © Jeremie Bernaert

**Comment comprenez-vous les réactions de la société israélienne depuis le 7 octobre, qui, pour une grande partie, réclame une réponse militaire à Gaza contre le Hamas tout en mettant en cause le gouvernement qui ne l'a pas protégée ?**

Ces derniers mois, j'avais de l'espoir. Il y a eu plus de quarante semaines de mobilisation contre le gouvernement d'extrême droite et ses réformes. Il y avait presque 500 000 personnes tous les samedis soir, parfois deux fois par semaine, à

Jérusalem, Haïfa, Tel-Aviv : les religieux, la gauche, la droite, unis contre ce gouvernement fasciste et dictatorial de Nétanyahou. Et une partie, pas tous, mais une partie de ces manifestants exprimaient aussi la contestation de l'occupation.

Depuis le 7 octobre, je crains bien sûr un retour en arrière. Il y a une envie de revanche, que je peux comprendre, mais dans ce moment précis justement, il faut insister sur la morale. Ce n'est pas un luxe à mettre de côté. Je crains que la société israélienne en guerre ne bascule encore plus vers l'extrême droite. Très peu de gens osent parler d'occupation désormais.

**En France, on a pu reprocher à des politiques, notamment La France insoumise, de ne pas assez condamner les actes du Hamas. Avez-vous ressenti cela aussi ?**

J'ai constaté certaines ambiguïtés à gauche par rapport à ces actes. Ne pas dire que c'est du terrorisme. Ne pas dire que les Palestiniens sont pris en otage par le Hamas. Concevoir un massacre dans une rave party comme un acte de résistance. Si on ne le dénonce pas, on peut rentrer dans l'antisémitisme. En tout cas, on rentre dans un jeu dégueulasse qui consiste à marquer des points comme au foot. C'est humiliant pour nous et pour les Palestiniens. On joue à compter les morts.

Ce jeu-là ne fait que nourrir le jeu funeste des extrémistes qui tiennent à contrôler la situation. Car les dirigeants israéliens comme les dirigeants palestiniens sont pourris, le Hamas a d'ailleurs été financé par Nétanyahou depuis quinze ans. Ces extrémistes contrôlent les citoyens, mais ils contrôlent aussi la discussion. Et ça, ce n'est pas possible. Tous les Palestiniens ne sont pas le Hamas. Ils sont pris en otage par le Hamas. Et chaque Israélien n'est pas l'ambassadeur du gouvernement.

**Pourquoi le refus de nommer clairement ouvre-t-il la porte à un antisémitisme possible ?**

En France, plus qu'ailleurs sans doute, j'observe un amalgame, une confusion entre Israéliens et juifs, et cela m'inquiète chaque jour davantage. Pour la première fois depuis que je suis en France, j'ai peur. J'ai vu à Paris un juif orthodoxe marcher dans la rue et j'ai eu peur pour lui : moi qui ne suis pas religieux, ça ne m'était jamais arrivé d'éprouver cela.

Il y a en permanence huit soldats devant l'école juive près de chez moi. Je cache mon portable quand j'envoie des messages en hébreu sur WhatsApp. Quand je parle dans la rue au téléphone avec ma mère, je baisse la voix. Je crains que ce conflit ne devienne un conflit de religions, comme d'ailleurs les extrémistes israéliens et les extrémistes du Hamas le souhaitent.

Est-ce que les gens peuvent saisir un discours complexe qui consiste à dénoncer les actes du Hamas tout en dénonçant les crimes de guerre d'Israël, la colonisation, l'occupation ? Je ne suis pas certain. Lorsque je vivais en Israël, j'allais aux manifestations contre l'occupation en Cisjordanie. En France, lorsque je suis arrivé ici, je suis allé voir des manifestations propalestiniennes, j'ai vu des gens brûler le drapeau israélien, j'ai vu des slogans qui m'ont choqué. Je n'y suis plus allé. Depuis, je me dis : comment être israélien de gauche en France ?

**Les 20 et 21 octobre, vous étiez censé jouer votre pièce, « The Jewish Hour », au théâtre De Singel à Anvers (Belgique). Et puis les choses ne se sont pas passées comme prévu.**

Le théâtre avait maintenu la représentation. Les conditions étaient réunies pour pouvoir jouer en toute sécurité. Ayant grandi en Israël, j'ai vécu avec la peur des attentats kamikazes, des explosions dans les bus. Mais une partie de l'équipe avait peur de jouer. Nous nous sommes réunis. Une des actrices a dit que jouer cette pièce qui est une comédie, une comédie grinçante mais une comédie qui critique la société israélienne, la colonisation, c'était comme inviter un clown à des funérailles.

J'étais totalement d'accord. Nous avons trouvé une autre solution. En 24 heures, j'ai écrit un texte que j'ai dit sur scène avec un des acteurs. On l'a appelé *The Jewish Hour – Director's Cut*. Dans ce texte, je parle de la situation et je raconte mon histoire. Et puis nous avons organisé un débat avec le public. Au début, j'ai pleuré, je tremblais. Il y avait beaucoup de douceur. À la fin, on a chanté avec le public une chanson d'Elvis Presley, *If I can dream*.

**Que dit le texte en anglais que vous avez écrit ?**

Je parle des atrocités, des violences que je condamne des deux côtés. Je parle du fait que les émotions contradictoires peuvent coexister. J'essaie aussi de parler de l'espoir. Ce texte est dédié aux victimes des deux côtés, « *from the river to the sea* ». La recette a été versée à une organisation israélo-palestienne qui soutient les familles ayant perdu des proches dans le conflit.

**Vous avez 39 ans. Pourquoi avez-vous quitté Israël, il y a onze ans, pour vous installer et faire du théâtre à Paris ?**

Israël m'a rendu malade. J'ai fui pour respirer. Pour être moins seul dans mes convictions politiques et ma manière de voir l'art. Dans les théâtres publics en Israël, je ne pourrais pas faire ce que je fais, par exemple faire clignoter le drapeau d'Israël sur un néon comme dans une boîte de nuit : c'est une atteinte aux symboles de l'État. Je ne pourrais pas non plus refuser de jouer dans les colonies israéliennes dans les territoires occupés.

J'ai fui ce que j'appelle « *le noyau existentiel d'Israël* ». Une fermeture d'esprit. Une politique de peur et de victimisation construite depuis quinze ans par les gouvernements Nétanyahou. L'instrumentalisation de la Shoah pour justifier le racisme contre les Palestiniens.

« Ma grand-mère a commencé à faire des blagues après Auschwitz. Pas pendant. »

Cela dit, les choses sont parfois compliquées en Europe aussi : quand on a joué *The Jewish Hour* à Lyon, en mai dernier, on a eu des menaces de mort sur les réseaux sociaux de la part d'un juif extrémiste. J'ai aussi reçu des lettres de menaces à mon domicile. À Anvers, des spectateurs ont annulé leurs billets à la dernière minute car ils ne comprenaient pas que le théâtre programme la pièce d'un juif.



« Ahouvi », de Yuval Rozman. © Frédéric Iovino

**« The Jewish Hour » est une pièce survoltée et grinçante sur une radio amateur qui diffuse depuis Netanya, en Israël, à destination des juifs et juives francophones. L'humour est omniprésent dans votre travail.**

C'est tellement important. Cela me vient de ma grand-mère, rescapée d'Auschwitz et qui a perdu toute sa famille. Elle était cynique, méchante, très drôle aussi. Elle riait de la Shoah, des nazis. Elle était toujours en conflit avec mon père, qui est très religieux. Il voulait faire la prière les soirs de Shabbat, elle voulait raconter ses blagues.

Je ne peux pas parler du conflit israélo-palestinien sans ce mauvais goût, sans l'humour, le deuxième degré, l'autodérision. Sans cette vibration qui naît d'une gêne de la situation, et du jeu des interprètes. Pourtant, depuis le 7 octobre, mes repères sont brouillés. Je ne suis que dans l'émotion, le premier degré, le deuil. Je n'arrive plus à mettre cette distance. Il faudra du temps. Ma grand-mère a commencé à faire des blagues après Auschwitz. Pas pendant.

**Mardi 7 novembre débute au théâtre du Rond-Point, à Paris, votre nouvelle pièce. De quoi parle-t-elle ?**

C'est le troisième volet d'une quadrilogie, *La Quadrilogie de ma terre*. Chaque volet attaque le conflit israélo-palestinien sous un angle différent. Le premier, *Tunnel Boring Machine*, traitait l'aspect politique du conflit à travers l'homosexualité et les tunnels de Gaza, qui sont aussi des lieux de rencontres sexuelles pour les gays. *The Jewish Hour* est sur la religion. Cette pièce, *Ahouvi*, parle de l'amour. « Ahouvi » veut dire « mon amour » en hébreu. C'est une pièce sur cette envie de maîtriser, de contrôler l'autre. Une Israélienne débarque à Paris, son compagnon est français. La pièce raconte la difficulté de vivre ensemble, de vivre avec un étranger, la barrière de la langue. Le conflit y est omniprésent.

Au contraire des pièces précédentes, la violence n'est pas frontale. C'est une violence cachée, discrète, sourde, qui rentre dans le corps comme un cancer, comme l'occupation rentre dans le corps de la société israélienne. Comme la violence qui s'exerce au quotidien en Israël contre les Palestiniens.

Une sorte de relation abusive, tordue, comme une montagne russe permanente mais à laquelle aucun des deux n'a envie de rien changer. La pièce explore comment cette violence peut sortir au sein d'un couple, comme elle peut surgir entre deux nations, deux peuples voisins et amoureux. Il y a un lien tellement fort entre les Israéliens et les Palestiniens. On est pareils, on est des frères. Je ne crois pas à une solution à deux États. Mon utopie, c'est un seul État pour tout le monde, avec les mêmes droits, les mêmes passeports. On ne peut pas séparer Israël et la Palestine. C'est la même terre.

*Ahouvi*, de Yuval Rozman. Au théâtre du Rond-Point (Paris) du 7 au 25 novembre 2023.

**Mathieu Magnaudeix**

## Yuval Rozman : “J’ai besoin de voir la lumière, l’amour”

par Fabienne Arvers  
Publié le 9 novembre 2023 à 17h42  
Mis à jour le 9 novembre 2023 à 20h54



Yuval Rozman © Antonin Amy Menichetti ↑

**Le rendez-vous pour l’interview avec Yuval Rozman avait été fixé au 11 octobre, quelques semaines en amont de la première d’“Ahouvi” au théâtre du Rond-Point à Paris. Pour donner du temps au temps... Et revenir en détail sur ce projet débuté depuis qu’il est arrivé en France voici dix ans, La Trilogie de ma terre, où il décortique les impasses et le tunnel sans fin du conflit israélo-palestinien et son rapport avec ce pays, Israël, qu’il a quitté voici dix ans après avoir déserté l’armée. Ne supportant plus la politique du gouvernement, il choisit alors l’exil.**

Mais voilà, trois jours plus tôt, le Hamas attaquait Israël. Et parler n’avait pour lui plus rien d’évident. On s’est interrogé sur l’opportunité de publier immédiatement l’entretien. À chaud. Mais la sidération du massacre du 7 octobre était trop proche. Yuval Rozman a préféré que sa parole reste ce qu’elle est : celle d’un artiste qui parle de son travail, lequel en dit assez sur ses positions politiques, ses choix esthétiques et son désir mêlé d’humour et d’amour pour ranimer la flamme vacillante d’une humanité mise à mal par la haine et la virulence d’un antisémitisme qui ne connaît pas de frontières. Ni de limites.

À propos d'*Ahouvi*, tu racontes dans ta note d'intention qu'avant de commencer ton service militaire comme soldat israélien à Gaza, tu as écrit ta première pièce, *Sous le ciel bleu et des nuages blancs*. De quoi parlait-elle ?

Yuval Rozman – Je pense que j'étais très naïf avant de faire mon service militaire et la pièce parlait de mes copains, de ce monde un peu punk du monde de la nuit de Tel-Aviv. Bien sûr, c'était nourri par la peur de mourir à Gaza.... On jouait dans des boîtes de nuit à Tel-Aviv, c'était un spectacle où on entendait la langue arabe, où les personnages étaient des enfants juifs et palestiniens. L'humour et l'autodérision étaient mis en avant, c'est un axe de pensée qui m'accompagne depuis le lycée.

Cette pièce parlait-elle déjà du conflit israélo-palestinien ?

Bien sûr, et je jouais dans le spectacle avec des amis acteurs palestiniens. On chantait aussi, je me souviens d'une version de *Ne me quitte pas* en arabe. Mais à cette époque, il y a vingt ans, il y avait de l'espoir et beaucoup d'amour, ce qui aujourd'hui paraît s'éloigner. Après, je suis parti faire mon service militaire. C'était entre 2002 et 2004, lors de la deuxième intifada. J'ai déserté vingt-quatre mois plus tard, je ne pouvais plus tenir ; j'étais en désaccord total avec le gouvernement israélien.

De quoi parlait le spectacle *Cabaret Voltaire* que tu as créé après ta désertion du service militaire ?

La perte d'amis à Gaza a motivé l'écriture de la pièce. C'était un hommage au Cabaret Voltaire de Berlin entre les deux guerres mondiales et je continuais le travail avec mon ami Mohammad Bakri, un grand acteur palestinien. J'ai écrit ce spectacle pour lui. C'était une pièce politique, très critique et de façon très frontale envers le gouvernement israélien. Mohammad Bakri est aussi le réalisateur du film documentaire *Jénine Jénine* en 2002. C'est vraiment un personnage public et on a fait des interviews dans tout le pays, ce qui n'était plus tenable pour le ministre de la Culture, qui a coupé toutes les subventions de ma compagnie. C'était très violent, la censure à l'état pur. Alors, il y a eu cette ouverture, cet espoir de pouvoir créer en France et exercer librement mon métier et j'ai quitté Israël il y a dix ans.

Tu as eu des nouvelles de Mohammad Bakri depuis le 7 octobre ?

Non, je ne sais pas où il est aujourd'hui, je pense qu'il est à New York, sa carrière a décollé avec la série *Homeland*, où il jouait un des rôles principaux dans la dernière saison. C'est étrange, mais j'ai été super ému de recevoir des messages de soutien de la part de plusieurs amis palestiniens. Tout est hyper-complexe et compliqué dans cette situation. J'ai de la famille qui était dans le kibboutz de Kfar Aza, proche de la frontière de Gaza. En fait, mes quatre cousins et cousines du nord d'Israël ont passé un week-end là-bas où il y a eu un massacre total. Mes deux cousins étaient repartis vendredi soir faire la fête à Tel-Aviv et mes cousines sont restées avec leurs maris et leurs enfants. Ils sont restés enfermés dans la chambre sécurisée de la maison où ils logeaient pendant vingt-huit heures. Ils entendaient les terroristes dans leur salon qui n'ont pas réussi à forcer la porte. Dans d'autres maisons, ils sont venus avec des visseuses pour ouvrir les chambres sécurisées que toutes les maisons ne possèdent pas, du reste. Ils ont aussi tiré à travers les portes et ils ont tué une partie de la population et kidnappé une autre. Mes cousines et leurs enfants sont repartis dans le Nord d'Israël où ils sont entourés de psychologues. On a pu se parler depuis, mais j'ai aussi d'autres amis qu'on n'a toujours pas retrouvés. Soit les corps n'ont pas encore été identifiés, soit ils font partie des 150 personnes kidnappées à Gaza. Tous les jeunes qui étaient dans la rave party, c'est ma génération. C'est horrible, ça a touché presque toutes les maisons, on atteint 4000 blessés, 1200 morts.

Et ta famille à Tel-Aviv ?

Pour la première fois de ma vie, je leur ai dit : "*Vous ne voulez pas venir ici ?*" J'ai tellement peur pour eux. Moi, quand j'ai fui Israël, je n'ai pas dit que je fuyais Benjamin Netanyahu, telle ou telle loi israélienne, les territoires occupés... C'est le noyau existentiel même d'Israël dont j'ai voulu m'arracher. Cet été, quand je suis allé écrire ma nouvelle pièce en Cisjordanie, où je logeais chez des colons et des Palestiniens, j'ai eu peur pour la première fois depuis mon service militaire. Je me disais que je jouais vraiment trop avec le feu.

Lors de ton arrivée en France, quelles ont été les rencontres déterminantes pour ton parcours et pour te lancer dans l'écriture de cette trilogie où l'on retrouve les interprètes Stéphanie Aflalo et Gaël Sall ?

Stéphanie, c'est fou, on s'est rencontrés au tout début de mon arrivée à Paris. On était dans un restau italien et elle a parlé pendant longtemps de la fressure qu'on trouve dans certains fromages. Or, Stéphanie est vegan et elle interrogeait le serveur. Deux semaines plus tard, je l'ai vue dans une étape de travail, trente minutes à peine, de Florian Pautasso, et j'étais fasciné par le personnage. Je l'ai appelée une semaine plus tard et je lui ai dit que j'écrivais une pièce avec uniquement des rôles masculins, mais que je voulais changer la pièce pour qu'elle joue dedans les rôles d'un garçon palestinien, d'une maman palestinienne, d'un écureuil... Elle m'a dit : *"T'es fou, mais d'accord !"* C'était *TBM*, le premier volet de la trilogie.

J'ai rencontré Gaël Sall grâce à Laetitia Dosch, qui est une grande amie et une grande artiste. J'ai travaillé sur ses spectacles et elle m'a aussi beaucoup nourri pour *Ahouvi*. Elle m'a également fait rencontrer Judith Zagury pour travailler sur la présence animale du chien dans *Ahouvi*. J'ai travaillé aussi avec Yves-Noël Genod il y a quelques années. Laetitia bossait avec lui quand je suis arrivé en France et il m'a dit : *"Gaël Sall, il est pour toi, il va tout comprendre, il est très émouvant, toujours dans l'autodérision, très drôle, généreux."* Et l'humour, c'est une question centrale dans mon travail. Même avec Laetitia. Comme on touche aux sujets les plus tragiques, j'ai besoin de la légèreté. J'ai besoin de voir la lumière, de l'amour. De me moquer de moi et de ne pas prendre ça trop au sérieux. On est trois jours après une énorme tragédie, mais il faut qu'on arrive de nouveau à se marrer, à détricoter les drames de nos vies, la tragédie. C'est ma grand-mère qui a dit ça après la Shoah, après avoir perdu quatorze frères et sœurs, ses parents : on est encore vivants et c'est grâce à l'amour qu'on pourra survivre. C'est le noyau de mon travail, voir toujours le diamant dans l'autre, même s'il y a énormément de poussière mentale qu'il faut nettoyer pour accéder à la lumière de l'autre. Celui qu'on aime ou qu'on a décidé d'aimer. On en revient à la question des Palestiniens, des terroristes. Voir toujours l'amour chez l'autre et ne pas hésiter à danser sur nos blessures et nos terres sanglantes, essayer de danser encore. Ne pas juste faire la prière et pleurer, mais danser aussi avec les morts, même si c'est hyper-difficile. On essaye de guérir à travers l'art qui est censé nous faire réfléchir et ressentir des émotions.

Comment s'est passé le travail avec Laetitia Dosch ?

Je l'ai rencontrée à la Ménagerie de Verre grâce à Patrick Laffont de Lojo et on a fait beaucoup de projets ensemble, où j'étais coauteur, cometteur en scène. Patrick a réalisé un projet avec Laetitia à partir de la pièce *Grand et Petit* de

Botho Strauss et il savait que je cherchais à travailler avec des interprètes en donnant place à l'humour. C'est comme ça que ça a commencé, avec cette folie des détails qu'elle a. On est tombés amoureux, amicalement et artistiquement, et depuis ce chemin continue. Après *Un Album*, on a fait *HATE*, *Radio Arbres*. Elle était aussi dans un projet que j'ai fait à Vanves, où elle faisait un rap sur la Palestine. C'était incroyable, elle jouait une femme bourgeoise du XVI<sup>e</sup> arrondissement qui essaye d'expliquer le conflit israélo-palestinien.

Patrick Laffont a collaboré pendant des années avec Hubert Colas, comme vidéaste et créateur lumières, notamment dans *Face au mur* et *Nécessaire et urgent*, spectacles dans lesquels je jouais. Avec Hubert, c'est à la fois l'artiste, l'ami et sa façon de m'accompagner comme auteur à Montévidéo qui me sont essentiels. Pour moi, c'est l'endroit de l'écriture, je suis terrifié qu'il puisse être expulsé de ce lieu. *Ahouvi*, je l'ai entièrement écrite là-bas. C'est là aussi que j'ai commencé à écrire, *TMB*, *Les Oiseaux*. Le lien avec Caroline Marcilhac est aussi important, c'est elle qui m'a fait rencontrer Hubert quand ils ont codirigé ensemble le festival Actoral. C'était la première fois que je faisais un projet en France pour Marseille capitale européenne de la culture en 2013. Et puis, il y a Romarc Daurier qui dirige le Phénix de Valenciennes, là aussi une rencontre incroyable. C'est dingue comment il m'a soutenu quand je n'étais rien, avec cette fidélité et cette sensibilité incroyables.

As-tu quitté Israël, il y a dix ans, en te disant que tu reviendrais un jour si la politique de ton pays change ou tu en doutes tellement que tu as choisi l'exil ?

Israël me manque énormément. C'est dans mon corps, dans mon cœur. Heureusement qu'il y a la France et l'Europe qui m'ont accueilli, mais c'est un exil. Ce n'est pas chez moi. Il y avait quelque chose de libérateur qui s'est produit au niveau de l'écriture avec la langue française qui n'est pas ma langue. Mais bien sûr que si la politique change, je pourrais envisager de rentrer en Israël. Malheureusement, ce rêve s'éloigne de plus en plus. Ce pays était une utopie pour mes grands-parents, et ce monde s'est écroulé depuis. C'est la même chose en France et dont je parle dans *Ahouvi* : rester ou partir ? La France était aussi une utopie pour moi et un rêve qui s'est effondré. Voyant ce qui s'est passé avec Éric Zemmour aux dernières élections, j'ai peur de ne pas pouvoir rester ici parce que je n'ai pas de passeport français. Mon chien a le passeport français, mais pas moi.

Tu as une carte de séjour ?

J'ai un passeport hongrois parce que ma mère est née à Budapest et ils sont partis après guerre, après la Shoah, et comme il y a d'autres rescapés d'Auschwitz dans la famille, je pouvais demander un passeport européen, malgré le désaccord de ma grand-mère. Arrivé ici, je me suis dit que je ne pouvais pas vivre avec une carte de séjour à renouveler tous les six mois parce que je suis artiste.

Pourquoi ce désaccord de ta grand-mère ?

Parce qu'après la Shoah, elle ne veut plus entendre parler de l'Europe, de la Hongrie. Une partie de la famille est partie aux États-Unis et l'autre en Israël. Pourtant, elle a souffert en Israël, elle était étrangère, c'était une femme européenne, elle ne parlait pas hébreu. C'était un cauchemar pour elle, néanmoins, c'était un refuge. J'espère retrouver de son esprit dans les jours à venir. Je lui ai dédié la deuxième pièce de la trilogie, *The Jewish Hour*, parce que c'est à elle qu'on doit dans la famille d'utiliser l'humour comme un mécanisme de défense.

À l'âge de 13 ans, mon père a décidé de devenir religieux et le soir de shabbat, il voulait faire la prière, on était tous avec des kippas, à suivre le rituel du kiddoush. Ma grand-mère travaillait dans un magasin de maillots de bain de Tel-Aviv et elle passait sa journée du vendredi à préparer une liste de blagues pour les raconter le soir. C'était la bagarre permanente entre elle et mon père. Je pense que c'est d'elle aussi que vient mon amour pour le mauvais goût, dans le bon sens du terme ! De travailler autour de cette notion. C'était une femme très courageuse, très belle. Pour moi, c'était une princesse européenne au milieu de la merde.

D'où ce passage à la fin d'*Ahouvi* avec le couple de personnes âgées, qui traverse le plateau et on voit qu'elle a fait dans sa culotte sur sa jambe de pantalon et ses chaussures. Cette image, ce sont mes grands-parents et cette histoire m'est réellement arrivée avec eux. J'étais souvent le week-end chez eux et on allait à pied de leur maison au centre commercial tous les vendredis avant Shabbat. Mon grand-père, c'était pas son truc de marcher avec nous, il était toujours 30 mètres devant en nous reprochant notre lenteur. Mais voilà, un jour, on arrive au centre commercial et elle a fait dans sa culotte. Et lui, qui était dur d'habitude, il l'a tenue par la main, la tête haute, et il a marché lentement avec elle jusqu'à la maison, à son rythme. Un truc de dignité, de respect. J'étais derrière et c'était pour moi une preuve d'amour. J'ai voulu finir *Ahouvi* sur

cette scène : même dans la merde, on est ensemble. Et finir sur un couple qui tient.

Comment as-tu conçu le projet de cette trilogie entamée avec *TBM*, poursuivie avec *The Jewish Hour* et *Ahouvi* ?

Au départ, je voulais écrire une trilogie sur la politique, la religion et l'économie en Israël. *TBM Tunnel Boring Machine* est basée sur le personnage de Nadav, un ami avec qui j'étais en poste dans le Sud de Gaza, proche de la frontière avec l'Égypte. À l'époque, c'était le début de ce phénomène de tunnels construits par le Hamas qui servent pour le terrorisme, mais aussi la contrebande. Nadav est le premier à avoir été tué dans le tunnel à Gaza et dans cette pièce, j'ai voulu y retourner en y apportant de l'humour et de la lumière. C'est cela que je recherche toujours dans mon travail. Revenir à ces événements monstrueux et chercher l'humain dans l'inhumain. Dans ces tunnels avaient lieu aussi des rencontres homosexuelles et j'ai inventé cette histoire d'amour entre un soldat israélien et un palestinien. Cette contradiction m'a beaucoup intéressé.

Le point de départ de *The Jewish Hour*, c'était une tentative de répondre à la question : qu'est-ce qu'être juif pour moi, face aux Français et aux Européens ? Alors que pour Israël, je suis citoyen du monde, artiste, gay, ici, je ne voulais pas que les gens me mettent dans des cases. Je me méfie toujours qu'on regarde mes pièces d'une façon simpliste parce que la complexité fait peur. C'est aussi une pièce en réaction à la montée de l'antisémitisme en France que j'ai pu observer après quelques années. En Israël, les gens me posent toujours la même première question : alors ils sont comment les Français, antisémites ? Et moi, au début, je répondais toujours : *"Non, j'en entends parler dans la presse, mais je travaille dans la culture, je ne porte pas la kippa, donc je ne le vois pas."* Un soir, j'étais invité à un dîner à Paris, et j'ai dû partir au milieu du repas à cause des remarques sur les Juifs. Au début, je rigolais, comme un con, et au bout d'un moment, j'ai dit non, je sors. C'étaient des gens pro-Palestiniens qui, par amalgame, sont antisémites. Pourquoi dire le mot Juif en France est-il forcément lié à Israël ? Et à l'argent. Au contrôle des médias. Lorsque j'ai habité dans le XI<sup>e</sup> arrondissement, Mireille Knoll a été assassinée dans son appartement. C'était une femme rescapée d'Auschwitz. Elle habitait deux bâtiments derrière chez moi. Il y a eu cette marche blanche entre place de la République et place de la Nation, et je me trouvais là par hasard parce qu'on jouait *TBM Tunnel Boring Machine* à Paris. Et là, je vois Mélenchon, Marine Le Pen, François Ruffin, des banderoles pro-israéliennes, pro-sionistes et pro-

palestiniennes. Pour un crime antisémite à Paris contre une femme française et rescapée d'Auschwitz, je trouve qu'Israël est très présent. C'est devenu le sujet de *The Jewish Hour*. Comment en parler sans tomber dans le premier degré que je n'aime pas pratiquer ? Alors, j'ai trouvé une façon de me moquer de la matinale de France Inter, du monde de la radio à travers ce personnage de journaliste à la Léa Salamé, avec aussi beaucoup d'admiration et d'amour. C'est grâce à la radio que j'ai appris la langue française.

Après tu étais censé passer au volet économique et c'est *Ahouvi*, "mon amour" en hébreu, qui a vu le jour et qui relate la séparation d'un couple.

En fait, je suis allé en Cisjordanie et j'ai commencé une résidence d'écriture pendant laquelle je voulais habiter chez les gens dans des colonies. Je l'ai traversée du nord au sud pendant deux mois : Jénine, Jéricho, Jérusalem, Hébron et la mer Morte. Depuis ma naissance, la haine des Israéliens qui vivent à l'intérieur d'Israël envers les colons des territoires occupés est encore plus forte qu'envers les Palestiniens. Je les ai toujours considérés comme mes ennemis. Ce sont eux qui ont empêché la réalisation des accords d'Oslo.

Comment as-tu fait pour surmonter ce sentiment et vivre chez eux ?

J'étais un peu connu par les colons parce que j'ai joué après mon service militaire le rôle principal dans une série à la télévision en Israël, *Itamar et moi* d'Oren Yaniv. Après, avec mes interviews, j'étais considéré comme un artiste de gauche de merde.... Je suis donc parti en Cisjordanie avec mon chien et il est tellement mignon et fofou que je savais qu'il fonctionnerait comme un brise-glace avec les colons et leurs enfants. Le chien a été très présent dans ce voyage qui s'est déroulé pendant le Covid, ce qui m'a obligé à passer deux semaines tout seul en quarantaine, sans voir un être humain, juste avec mon chien. J'ai loué une yourte dans une colonie parce que je voulais commencer à travailler et il y avait plein d'animaux autour de moi et mon chien était obsédé par un oiseau local qui s'appelle le bulbul, un petit oiseau chanteur. L'oiseau a essayé de m'attaquer et a passé toute sa journée entre le bougainvillier, les oliviers, le gibier et ma table pour créer un triangle territorial ! L'histoire du territoire était présente dès mon arrivée. Quand je suis rentré en France, j'ai commencé à écrire et le chien a pris tout d'un coup toute la place. J'étais à Montévidéo à Marseille et pendant trois semaines, j'ai vomi ce texte, *Ahouvi*. Ce qui ne m'était jamais arrivé avant, en général je suis hyper-lent pour écrire. C'est comme ça qu'est née cette histoire d'amour qui parle aussi de la peur de rester

ou de partir de France et qui pose la question de la victime. J'hésitais parce qu'on avait commencé à monter la production et je déviais carrément du projet initial.

De quelle façon ?

*Ahouvi* modifie cette trilogie qui commençait sous la terre avec *TBM* et se poursuivait sur la terre d'Israël avec *The Jewish Hour*. Dans *Ahouvi*, on parle de la France avec Tamar, ce personnage d'Israélienne qui part en France chercher l'amour, la tendresse, la douceur. J'ai essayé de chercher de la douceur et de parler non pas de la violence qu'on voit, mais de celle cachée, discrète, sourde, qu'on vit tous. C'est la chorégraphie du quotidien au travail, avec les enfants, nos conjoint·es, des petites humiliations, du harcèlement, du mépris, de l'humiliation qui nous laisse sans voix. Quand faut-il dire stop ? C'est très difficile dans la relation amoureuse en montagnes russes de Tamar et Virgile, une histoire d'amour explosive dans laquelle ce personnage de femme post #metoo a du mal à trouver sa voix et dire non clairement. Je voulais que ce couple fonctionne et qu'on rentre dans l'amour qu'ils ressentent de façon à ne pas voir Tamar comme une victime. C'était un défi de rentrer dans l'histoire de ce couple tout en parlant de la victime avec, en sous-couche, le conflit entre Israël et Palestine.

Je vais maintenant m'atteler au quatrième volet qui s'appellera *Au nom du ciel* : on sera dans le ciel de la Cisjordanie, où différentes espèces d'oiseaux seront les personnages principaux. Ils regardent ce qui se passe en bas, entre Jérusalem-Est et Ouest, et se posent la question : pourquoi les humains de Cisjordanie s'entretuent-ils ? Ils essaient de sauver l'espèce humaine, mais ils voient bien qu'on est dans la merde. Je veux renverser les regards : l'humain regardé par l'animal. Ce qui va me permettre de parler du conflit, mais toujours avec humour. Et un peu de comédie musicale aussi, parce que les oiseaux chantent ! Et essayer, même si c'est très difficile de le dire aujourd'hui, de trouver de la beauté dans cet endroit, de la douceur, et de croire en l'amour.

C'est quand même une année incroyable en Israël, après toutes ces manifestations contre la réforme judiciaire qui se sont succédées pendant des mois, cette attaque totalement imprévue du 7 octobre. Comment le vis-tu ?

Je ne sais pas si c'est imprévu. C'est vrai qu'il est incroyable que pendant 42 semaines, il y ait eu ces manifestations tous les samedis. C'était tellement fort que je suis allé plusieurs fois en Israël cette année. Manifester tous les samedis,

rassembler 500 000 personnes à Tel-Aviv, Jérusalem, Haïfa... ça a redonné l'espoir que ce rêve existe encore et de pouvoir virer ce gouvernement détesté en rassemblant, et c'était une première, des gens de gauche, de droite, des religieux, des Arabes de Jaffa, des Palestiniens, tous ceux qui croient encore à la démocratie. Bien sûr, il y avait des divisions à l'intérieur des manifestations et, moi, j'étais plutôt dans la partie contre l'occupation. Quand la loi est passée fin août, début septembre, j'étais à Jérusalem et avec mes amis on était tous mobilisés. Mais lors de ces manifestations, il y avait aussi des histoires de drague, d'attirance et de sexe. Elles étaient aussi liées à la vie et à l'amour. Mais avec ce qui s'est passé samedi 7 octobre, c'est très difficile pour moi de réagir ou en tout cas, ce n'est pas encore le moment. Le deuil et des larmes prennent toute la place quand je pense aux victimes, des deux côtés bien sûr, mais l'atrocité de ce qu'ont subi les Israéliens le 7 au matin, c'est un massacre, du lynchage. Oui, la surprise est énorme et rien ne peut justifier ces actes monstrueux et inhumains. Mais quand même, je pense qu'il y a quelque chose dans la politique israélienne qui nourrit la haine depuis longtemps, alimente la colère et la sensation d'être enfermé dans une prison depuis quinze ans qu'on appelle Gaza.

Il y a nombre de commentaires choquants dans les réseaux sociaux, ignorant ou légitimant la monstruosité du Hamas pour soutenir envers et contre tout la résistance palestinienne. Que peut-on dire à ceux qui n'ont pas aussi mal pour les victimes israéliennes que palestiniennes ?

Trois jours après les faits, chercher les coupables côté Israël, ce n'est pas le bon moment. Il faut libérer de la place pour l'empathie à l'égard des victimes, des deux côtés, israélien et palestinien. Je trouve odieux le débat qui se passe en France. Que savent vraiment les gens ? Quand je regarde les réseaux sociaux, leur ignorance de la situation sur un plan historique, politique et géopolitique est terrible. On assiste à une réaction émotionnelle où les polémiques, notamment avec la France Insoumise, permettent de régler ses comptes avec d'autres partis politiques à travers l'angle d'Israël ou de la Palestine. Aujourd'hui, il y a des parents qui cherchent leurs enfants qui sont kidnappés, on voit des images atroces de bébés qui sont décapités... L'heure n'est pas à chercher les coupables. Il faut laisser passer le temps du deuil et des larmes. Je me sens encore trop fragile pour donner un avis. C'est trop proche.

Comment est née ta conscience politique ?

Je pense que ça vient de mes parents. J'étais toujours avec mon père dans les manifestations pour la paix entre Israël et Palestine, pour les accords d'Oslo, j'étais aussi avec mon père lors de la manifestation où Yitzhak Rabin a été assassiné en 1995. J'ai toujours eu envie de dialoguer avec les Palestiniens et de trouver un biais à travers l'empathie et l'humour. Quand j'étais soldat israélien, j'ai même essayé de faire du théâtre à Gaza avec les Palestiniens. Échec total. *TBM* est basé aussi sur une histoire d'amour que j'ai eue avec un Palestinien. Aujourd'hui, j'ai du mal à revenir dans cette parole que j'avais il y a quinze ans et qui était plus naïve. Il y a aujourd'hui une blessure qui est profonde. D'ailleurs, le spectacle *Ahouvi* en parle aussi : il faut absolument croire que l'amour et l'empathie vont gagner. Des parents qui ont perdu des enfants des deux côtés peuvent dialoguer. Ça se passe aujourd'hui en Israël avec l'ONG Parents Circle (The) – Families Forum, qui réunit des familles endeuillées palestiniennes et israéliennes. Ils communiquent ensemble, manifestent ensemble. C'est important de savoir que ça existe.

Je suis évidemment contre l'attaque d'Israël à Gaza en réponse à celle du Hamas en Israël. On doit tous chercher les disparus et les kidnappés maintenant. Tous ces jeunes, femmes et enfants, personnes âgées, il faut insister pour que le Hamas les libère, quelle que soit leur nationalité.

*Ahouvi*, texte et mise en scène Yuval Rozman. Avec Stéphanie Aflalo, Roxane Roux, Gaël Sall et Yova (le chien). Jusqu'au 25 novembre au théâtre du Rond-Point, Paris.

Lesinrocks.com

Mardi 28 février 2023

## “Jeff Koons”, “Go Go Othello”, “Un pas de chat sauvage”... Les spectacles à voir cette semaine

par [fabiennearvers](#)  
Publié le 28 février 2023 à 14h34  
Mis à jour le 28 février 2023 à 14h34



↑  
\*Ahuvi\* de Yuval Rozman © Alice Le Cofret

**Hubert Colas, Ntando Cele, Yuval Rozman, Lisaboa Houbrechts, Blandine Savetier... Voici notre sélection de spectacles à voir cette semaine.**

### Festival Cabaret de curiosités à Valenciennes

Une thématique militante pour cette nouvelle édition du Cabaret de Curiosités au Phénix de Valenciennes : les temps modestes. En cinq jours et seize créations, il sera donc question de cette volonté nouvelle des artistes à mettre en avant les liens, leur fragilité et de les représenter au théâtre pour “mieux savoir à quoi l’on tient“. En ouverture, on retrouve avec bonheur Yuval Rozman qui crée *Ahovi*, une histoire d’amour sur fond de conflit israélo-palestinien et Lisaboa Houbrechts avec *Pépé chat ou Comment Dieu a disparu*, une histoire familiale vue à travers le regard d’une jeune fille de douze ans.

**Festival Cabaret de curiosités au Phénix de Valenciennes, du 28 février au 4 mars.**

## Quand l'amour fait mal, un éclairage éloquent au festival Cabaret de Curiosités de Valenciennes

par **fabiennearvers**  
Publié le 2 mars 2023 à 15h26  
Mis à jour le 2 mars 2023 à 15h27



Lisaboa Houbrechts ↑

**D'“Ahouvi” de l'Israélien Yuval Rozman à “Pépé Chat ; ou comment Dieu a disparu” de la Flamande Lisaboa Houbrechts, les liens modestes mis en avant par le festival s'avèrent aussi les plus indestructibles.**

C'est peu dire qu'on attendait avec impatience la création de Yuval Rozman censée clore une trilogie axée sur ses rapports avec Israël, son pays d'origine, lui qui s'est installé en France depuis dix ans. Après l'angle politique de *TBM – Tunnel Boring Machine* et le versant religieux de *The Jewish Hour* – découvert ici –même au Phénix en ces temps reculés de février 2020, quelques jours avant le confinement généralisé de la planète –, voici venu *Ahouvi* – amour en hébreu – qui a fait effraction dans le projet initial souhaitant examiner le conflit israélo-palestinien sous l'angle économique.

Exit la trilogie, bienvenue dans la quadrature du cercle avec son épisode supplémentaire et ô combien nécessaire : l'amour. Qui s'est imposé avec force. Un peu à la façon d'un coup de foudre. Ce dont il sera question tout du long d'*Ahouvi*, agrémenté de coups de tonnerre qui viennent saper la belle harmonie amoureuse, inondant le plateau d'une pluie diluvienne, tels des sanglots inconsolables. Mais le tout avec un humour forcément dévastateur, comme toujours avec Yuval Rozman.

## Rétropédalage

Nous voici donc embarqués dans l'histoire d'amour de Tamar et de Virgile, dont la rupture est annoncée d'emblée. Le récit fait par l'un et l'autre est l'occasion de régler quelques comptes et de tenter d'y voir clair dans la mécanique grippée des relations amoureuses. Un rétropédalage annoncé en fanfare par l'unique élément scénographique : un pédalo aux couleurs délavées qui trône au centre du plateau et tourne sur lui-même. Sa seule présence suffit à donner le ton de l'histoire d'amour qui se délite sous nos yeux, ou comment pédaler dans la semoule en s'imaginant ramer et fendre les flots en direction de la terre promise.

Aux côtés des acteur-ices familiers de Yuval Rozman, Stéphanie Aflalo et Gaël Sall, un régal d'incarnation tout à la fois sensible et déjantée, Roxanne Roux fait une entrée remarquée et pétillante dans l'univers tragi-comique d'*Ahouvi*. Sans oublier le chien Yova et son interprétation toute personnelle de l'improvisation dans le jeu, à base d'abolements et de roulades sur le dos dont le rôle est loin d'être secondaire. C'est lui l'élément fédérateur et perturbateur du couple ou plutôt de ce qu'est censé être l'amour avant de devenir un champ de batailles.

Pour Yuval Rozman, *“dans cette histoire d'amour, il n'y a pas de victime et pas de bourreau. Tout ce qui est infligé est inconscient et, pour moi, le lien avec Israël et la Palestine est là. C'est avec les gens qui te ressemblent le plus et avec qui tu as le plus d'affinités et complicités, quand le noyau est proche, que les conflits deviennent énormes”*. Choyé, chouchouté, le chien agit comme un révélateur du dysfonctionnement amoureux dès lors qu'on veut cadrer, *“dresser l'humain à ses côtés”*. Imparable !



© Frédéric Iovino

## Conte de fées macabre

On l'attendait avec la même ferveur, cette nouvelle création de Lisaboa Houbrechts, signée par la toute nouvelle compagnie gantoise laGeste, née en 2022 de l'union de deux compagnies de danse, les Ballets C. de la B. et kabinets. Là encore, pas de déception. Comme dans *Bruegel*, son précédent opus, l'artiste flamande entremêle dans *Pépé Chat ; ou comment Dieu a disparu* musique et chant classique interprétés live, jeu, danse et déplacements scénographiques pour générer un univers baroque à même d'embrasser d'un seul mouvement les aspects les plus antagonistes de l'âme humaine.

Opératique, le spectacle l'est tant par sa forme que sur le fond, drainant à travers trois générations une "*histoire sombre. Elle ouvre les plaies et déterre des secrets bien enfouis. Il s'agit de la façon dont les enfants sont pris dans une chaîne de violence. L'envie de briser cette chaîne libère une force de vie et une imagination considérables, mais elle peut aussi implorer dans un cycle de destruction*". Les violences sexuelles à répétition sur les enfants par des prêtres ou des proches gangrènent les liens familiaux de manière transgénérationnelle, des années 1930 à aujourd'hui.

Le synopsis a de faux airs de conte de fées macabre : la petite fille de douze ans, personnage principal de la saga, entreprend de faire raconter son histoire à Pépé Chat, celle d'une "*famille égarée dans laquelle Pépé Chat et son fils sacrifient leur foi et clouent Jésus sur la croix. Ceci au grand désespoir de Mémé Chat qui veut garder sa famille pieuse et pure dans un monde des années 1970 de plus en plus laïc*".

Surréaliste, le montage scénographique et la construction dramaturgique s'enchevêtrent pour dessiner le motif sacrificiel de la croix christique : une utilisation horizontale du plateau en ouverture du spectacle où s'alignent les protagonistes de tous âges, enfants, jeunes adultes et personnes âgées, qui donnent corps à ce passage de relais narratif embrassant presque un siècle d'abus et de souffrance.

Les extraits chantés de la *Passion selon saint Jean* chevauchent les scènes jouées ou dansées dans une osmose venimeuse entre trivial et sacré. La part maudite y côtoie sans vergogne l'aspiration spirituelle. Un collage hétéroclite d'éléments combinés jusqu'au renversement de perspective et l'ascension mortifère matérialisée par un escalier caché au centre du cube blanc trônant au centre du plateau.

La verticalité fait écho au martyr du Christ sur le mont Golgotha pour en saper toute dimension sacrée, mettant à nu la violence crue et la domination dans toute sa brutalité. Porté par des interprètes époustouflants, *Pépé Chat...* force le trait avec raison pour faire passer ce message indispensable à une reconstruction : "*Dépêchez-vous âmes inquiètes. Sortez de votre antre de martyr.*"



©Houbrechts

vakepoes; of hoe god verdween, lisaboa  
houbrechts

***Le Cabaret des curiosités* au Phénix de Valenciennes, jusqu'au 4 mars.**

***Ahouvi*, mise en scène Yuval Rozman, les 4 et 5 avril à la Maison de la Culture d'Amiens.**

***Pépé Chat ; ou comment Dieu a disparu*, mise en scène Lisaboa Houbrechts, les 9 et 10 mars à l'Opéra de Lille. Du 16 au 18 mars à la MC93 de Bobigny.**

# Le festival Amiens Tout-monde 2023



**Le festival Amiens Tout-monde ! se déroulera du 31 mars au 7 avril 2023 à La maison de la culture.**

Amiens Tout-monde, c'est une semaine au croisement de la pluralité des disciplines artistiques et de la diffraction des cultures et des métissages. Ce « chaos-monde », cher à Édouard Glissant, dans lequel semblent s'installer aujourd'hui de nouvelles formes de « frérocité ».

Le chorégraphe Fabrice Ramalingom, présente justement le spectacle Frérocité, et nous interroge en effet sur notre capacité à vivre ensemble, tout en nous entre-dévérant. Ce titre inspire en quelques sortes l'ensemble de cette édition 2023.

Comme pour lui trouver un remède, nous embarquons pour un voyage sensible entre les rives de la Méditerranée. À la résolution des poétesses arabes du projet Shaeirat (partagé par quatre théâtres d'Amiens en écho au dernier festival d'Avignon), répond la fragilité du couple d'Ahouvi, contée par Yuval Rozman, tandis que les frères Ceccaldi remontent un temps musical et familial apaisé, jusqu'à Constantine.

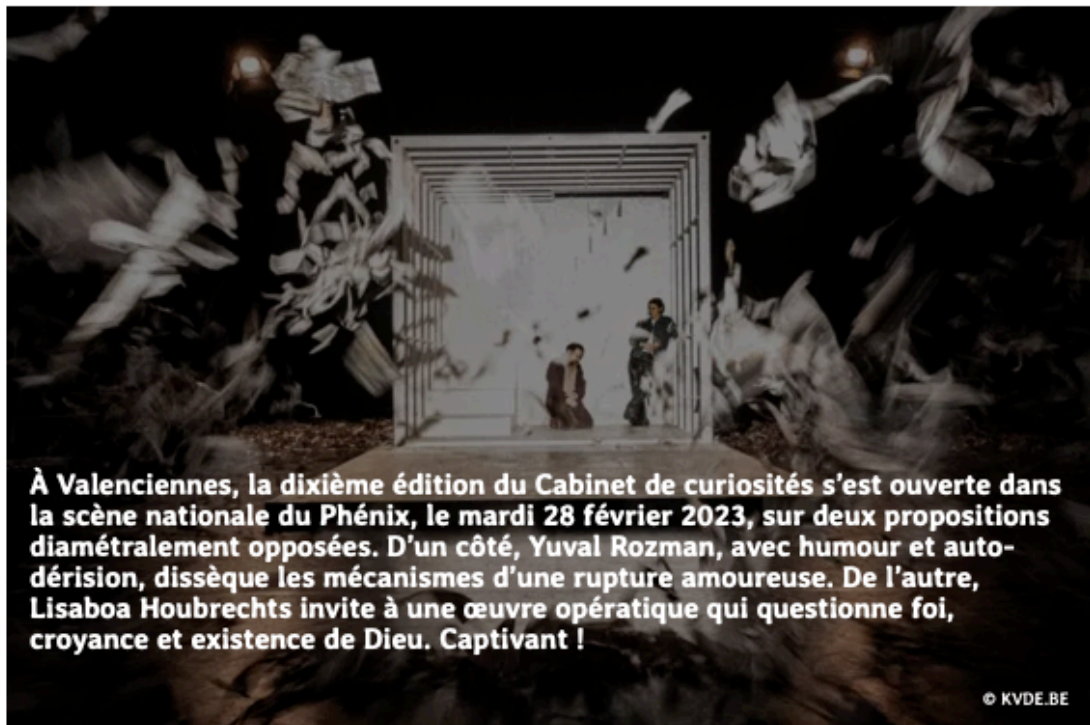
Avec Eva Doumbia, le lynch et Qué Bolero, du collectif cubain Malasangre, nous explorons autant d'autres « frérocités » fruits de filiations et d'exils, d'identités et d'héritages culturels.

Et comme une résistance aux assignations, l'orchestre national de Lille dirigé par la cheffe chinoise Xiang Zhiang invite une violoncelliste russe, la grande Anastasia Kobekina pour un concert magistral de clôture.

Amiens Tout-monde, c'est aussi la résonance des arts visuels avec Passagers d'Edward Perraud et de Célia Charvet et le message d'espoir de Tania Mouraud dans l'exposition Le Spectre du Féminin en lien avec le Printemps du Dessin, de Drawing Now Paris et du 40e anniversaire des Frac.

# Yuval Rozman et Lisaboa Houbrechts, face à face hétéroclite au Cabaret de Curiosités

2 mars 2023



À Valenciennes, la dixième édition du Cabinet de curiosités s'est ouverte dans la scène nationale du Phénix, le mardi 28 février 2023, sur deux propositions diamétralement opposées. D'un côté, Yuval Rozman, avec humour et auto-dérision, dissèque les mécanismes d'une rupture amoureuse. De l'autre, Lisaboa Houbrechts invite à une œuvre opératique qui questionne foi, croyance et existence de Dieu. Captivant !

© KVDE.BE

**E**n cette fin d'après-midi de mars, un froid vif saisit les piétons dans les rues de Valenciennes, baignées par les rayons pâles d'un soleil d'hiver. Sur le parvis du Phénix, immense paquebot rouge situé au cœur de la ville, quelques fumeurs épars tirent quelques taffes sur leurs cigarettes en dissertant sur les spectacles vus en début d'après-midi. C'est à l'intérieur, dans l'univers ouaté du hall et du bar que la plupart des festivaliers se sont réfugiés. Autour d'un café ou d'un thé bien chaud, ils échangent, évoquent les artistes qui attisent leur curiosité. Il faut dire que comme chaque année, le Cabinet des Curiosités fait le grand écart entre petites et grandes formes, entre performances, œuvres opératiques et théâtres de plateau, donnant ainsi le pouls de la création contemporaine et de l'émergence. Après avoir assisté la veille au soir, au Manège de Maubeuge, à la première de *This is not « an act of love and resistance »* d'**Aina Alegre**, la journée est consacrée à la toute nouvelle création de **Yuval Rozman**, un habitué des lieux, ainsi qu'au premier volet de la trilogie lyrique et poétique de **Lisaboa Houbrechts**, qui s'intéresse « à l'ampleur de l'héritage affectif transmis par les mots, et plus encore par les silences. »

### Clôture de la passion

À l'amour, le vrai, le pur, le grand. C'est beau, c'est doux, c'est rassurant. Ça réchauffe les cœurs, ça étouffe, ça blesse. Du premier regard échangé sur Tinder à la guerre des tranchées, il n'y a qu'un pas ou plus exactement cinq ans. Tamar est israélienne, de confession juive. Virgile est né dans le sud de la France. Elle est comédienne, lui photographe. Entre eux, ça matche tout de suite. Il est le roi de la blague facile. Elle est aimante et dévouée. Pour évoquer cette passion intense, qui les a liés jusqu'au point de non-retour, c'est sur un espace quadri-frontal, rappelant un ring de boxe, que Yuval Rozman les réunit. Arrière toute... C'est sous les meilleurs auspices que commence l'histoire de ces trentenaires. Ensemble, ils voyagent, regardent des films, adoptent un chien — tellement présent et adorable qu'il en vole la vedette aux comédiens. Mais derrière les sourires de façade et un bonheur à faire crever d'envie, les premiers signes délétères lézardent le tableau. Les petits défauts *so cute* du début deviennent vite insupportables. Une brutalité sous-jacente tend les rapports. La fin est inévitable. Elle sera celle des rencontres explosives et violentes.



© Frédéric Iovino

Avec humour noir et autodérision, **Yuval Rozman** poursuit son œuvre intime et personnelle, où il porte au plateau son regard sur le monde qui l'entoure, sur ce qui fait sa terre à lui, riche de ses racines, de ses émotions. C'est potache parfois, décalé le plus souvent. Les rires fument avant de se transformer en larmes. L'effroi n'est jamais loin de la tendresse. Comme il est dans la vie, son *Ahovi* — amour en hébreu — est entier, radical. Il captive le spectateur ou le laisse à la marge. Pas de compromis, C'est ce qui en fait la beauté, l'âpreté aussi. À chacun d'y noyer son chagrin, d'y voir des échos à sa propre vie. Une seule certitude : cette histoire d'A ne peut vous laisser indifférent, alors plongez dans le champ de bataille et laissez-vous troubler !

### Et Dieu dans ça...



© KVDE.BE

À peine, le temps de reprendre son souffle que dans la grande salle du Phénix, une autre épopée s'offre les festivaliers. Face aux spectateurs, un immense cube noir trône au centre de la scène. À jardin, un vieil homme en veste de survêt bleu regarde au loin. À ses côtés, une femme, en tailleur blanc, tourne le dos à la salle. Du plus profond des coulisses, un aria religieux signé Bach s'élève. Le son est étouffé. Il vient d'une lecteur CD portatif, que tient entre ses mains une jeune fille de douze ans. Imperceptiblement, la musique devient plus prégnante, plus enveloppante.

D'un cri de douleur venu de ses entrailles, le patriarche rompt l'harmonie. Il n'en peut plus de cette bondieuserie. Pour lui, il n'y a de pardon, pas de nuances : tous les prêtres sont des violeurs d'enfants. Remontant le fil de l'histoire de ses ancêtres sur trois générations, la gamine, habillée en communiant, réveille les blessures enfouies de tout un pays.

Hybridant les arts vivants avec virtuosité, **Lisaboa Houbrechts** signe une fresque opératique noire faite d'allégories, d'images et d'impressions fugaces. C'est au scalpel qu'elle plonge dans les méandres de l'âme humaine, dans les horreurs du monde. Pédophilie, nazisme, cancer, violences conjugales, camp de concentration, castration chirurgicale s'invitent au plateau dans un grand ballet, un grand tout où le beau se confronte au monstrueux, la croyance à l'absence de foi. Avec une intelligence esthétique, une profusion d'inventivité autant artisanale que sophistiquée, la metteuse en scène flamande d'à peine vingt-sept ans, dont on verra en mai la *Médée* à la Comédie-Française, fait feu de tout bois et déploie une incroyable palette d'effets scéniques, opératiques et chorégraphiques. Jouant des contrastes, multipliant les entrées possibles, elle questionne nos propres convictions et laisse libre cours à nos interrogations. Avec **Pépé Chat ; ou comment Dieu a disparu**, tout commence comme une comptine pour mieux vriller en tragédie du temps présent. Prenant à bras le corps une actualité brûlante, elle esquisse un poème tout en tension et rugosité. La proposition est dense, exigeante jusqu'à l'aridité. Le geste est d'une incroyable maîtrise. Il ne peut laisser insensible et confirme le grand talent d'une artiste rare, virtuose, clairement à suivre...

*Olivier Frégaville-Gratian d'Amore – Envoyé spécial à Valenciennes*

---

#### **Festival Le Cabinet des Curiosités**

*Le Phénix – Scène nationale de Valenciennes*

*Jusqu'au 4 mars 2023*

#### **Ahouvi de Yuval Rozman**

*mise en scène de Yuval Rozman assisté Antoine Hirel*

*Avec Stéphanie Aflalo, Roxanne Roux, Gaël Sall et Yova en alternance avec E pops*

*Scénographe et création lumière de Victor Roy*

*Création sonore de Quentin Florin*

*Costumes et regard extérieur de Julien Andujar*

*Création présence animal au plateau Judith Zagury-Shanju*

#### **Tournée**

*le 4 et 5 avril 2023 à La Maison de la Culture d'Amiens – Pôle européen de création et de production*

#### **Pépé Chat ; ou comment Dieu a disparu de Lisaboa Houbrechts | laGeste**

*texte, mise en scène, voix Lisaboa Houbrechts*

*arias, chorals, récitatifs de J. S. Bach*

*avec Alberto Martinez, Boule Mpanya, Driss Vandekerckhove, Eddie Dumont, Elisa Soster, Elsie de Brauw, Ferre Vereecken, Jules Dorné, Pieter Ampe, Philippe Thuriot, Stefaan Degand, Wolf De Graeve, Zofia Hanna*

#### **Tournée**

*les 3 et 4 mars 2023 au KVS en co-présentation avec Kaaitheater, Bruxelles (BE)*

*les 9 et 10 mars 2023 à l'Opéra de Lille (FR)*

*du 16 au 18 mars 2023 à la MC93, Seine-Saint-Denis (FR)*

*du 16 au 18 juin 2023 au Holland Festival, Amsterdam (NL)*



Ahouvi de Yuval Rozman © Frédéric Iovino

SCÈNES - THÉÂTRE

## AHOUVI : LA BAD ROMANCE DE YUVAL ROZMAN

Papillons dans le ventre, sourire niais et échange fébrile de smiley clin d'œil : depuis l'effusion du premier date jusqu'à l'ultime goutte qui fait déborder l'ultime vase, le metteur en scène Yuval Rozman dépeint dans *Ahouvi* une fresque amoureuse profondément banale, dans ses premiers émois comme dans son emprise morbide.

Texte : Agnès Dopff  
Publié le 06/03/2023

Exit les grandes épopées tragiques à la sauce Capulet et Montaigu : les histoires de love s'écrivent aujourd'hui par swipe, DM, et éventuellement par lettres manuscrites pour les plus romantiques. Ça commence rarement au pied d'un balcon, plutôt au coin d'un comptoir, à la sortie d'un after ou à la pendaison de crémaillère de la vieille copine. Par la voix de deux trentenaires bien ancrés dans leur époque, Yuval Rozman met en scène une relation amoureuse ordinaire, et ne laisse pas de côté les crasses habituellement omises pendant les débriefs avec les potes.

Tahmar a grandi en Israël, Virgile dans le sud de la France, et les deux se rencontrent à Paris via l'appli à la petite flamme. Dès le premier *date*, rejoué à l'identique devant nos yeux, l'occupation israélienne alimente les boutades au même titre que les pannes sous la couette, l'humour et l'autodérision s'imposent en principe fondamental de communication dans le duo. Lorsque Tahmar – par le jeu malicieux de la comédienne Stéphanie Aflalo – débute le récit de cette romance parisienne longue de cinq ans, la rupture a déjà été consommée, et la jeune femme assure seule le récit rétrospectif du déclin. Entre les quatre coins de la scène en PVC blanc luisant, bac à sable pour grands enfants, Virgile convoqué seulement en personnage de l'histoire s'invite à la fête par une entrée en chanson. Déjà ça sonne faux, mais voyez, c'est tellement mignon.

## **Le sens de l'humour**

Dans ce décor façon Disneyland, les teintes pastel qui habillent les deux tourtereaux bercent l'assemblée autant que les douceurs et les niaiseries échangées par semi-remorques. Ça balbutie, ça se chamaille, ça boude et ça roucoule jusqu'à plus soif. En ultime symbole de leur union, le « P'tit Couchou », magnifique border collie, anime le plateau de sa présence bien réelle, même si le plus souvent cantonnée à un rôle symbolique plus qu'à celui de véritable partenaire de jeu. Les scènes guimauves qui défilent sous nos yeux dans un débit fleuve, rendues encore plus sirupeuses par le ton tranquille et volontiers moqueur de la narratrice, tout comme le caractère boute-en-train du prince charmant, parachèvent le tableau des lieux communs. Sauf qu'*Ahouvi* - « *mon amour* » en hébreu - ne s'arrête pas à la version instragrammable de la vie de couple : par les interstices, juste pour rire, quelque chose de poisseux s'installe, un malaise diffus mais récurrent. Jusqu'à ce que les contorsions tout sourire de Tahmar ne suffisent plus à camoufler l'éléphant sous le tapis...

Il y a les petites réflexions, les regards assassins sortis de derrière les fourrés, la tension, et puis inévitablement une main qui finit par se lever. Ça, on l'avait moins vu venir. Non pas que la chose soit rare - ce gars-là, c'est le copain « *un peu nerveux* », le frère « *qui a plein de bons côtés* », ou le collègue « *surmené en ce moment* ». Mais ce secret de Polichinelle, habituellement, ne se raconte à personne. Virgile, c'est tout sauf un monstre ou un cas particulier. C'est l'exemple-type du mec pas méchant, pas vraiment violent, qui tout de même tord le bide de sa bien-aimée par ses sauts d'humeur, lui fait perdre un tiers de son poids ou la convainc, l'air de rien, qu'elle fait tout de travers. Comme le pédalo rose-bonbon échoué sur la scène, jadis habitacle des plus belles virées, il faudra une Tahmar à fond de cale, lasse d'être chill, blessée dans son amour au-delà de son égo, pour retourner la claque. Ni grandioses, ni tragiques, les amours d'*Ahouvi* se déroulent à taille humaine, délivrant moins de leçons qu'ils se font les piqûres de rappel d'une dérive ordinaire, et en cela instructive pour chacun.e.

> **Ahouvi de Yuval Rozman** a été présenté du 28 février au 3 mars au Phénix, Valenciennes, dans le cadre du festival Cabaret de curiosités ; les 4 et 5 avril à la Maison de la Culture d'Amiens, dans le cadre du festival Amiens Tout-monde

## THÉÂTRE



### « Ahouvi » : quand la violence s’immisce dans le spectacle de l’amour

05 MARCH 2023 | PAR JULIETTE BRUNET

*Dans le cadre du festival Cabaret de curiosités, **Yuval Rozman** a présenté sa nouvelle création au Phénix Scène nationale de Valenciennes. Ahouvi – mon amour en hébreu – nous raconte l’immixtion de la violence dans la romance, sa genèse et ses limites, ses incohérences et ses conséquences. Et dans cette terre amoureuse brûlée gambade un chien, à la croisée de l’inconditionnel, de la soumission et de la liberté...*

Au premier jour, un coup de foudre. Entre Tamar, actrice israélienne, et Virgile, photographe français. Mais cette évidence foudroyante laissera place à un tonnerre ravageur, grondant crescendo à mesure que la relation dure. La légèreté et l’insouciance de la rencontre étoufferont sous une chape de plomb. Tout du long d’*Ahouvi*, la violence s’immisce dans le spectacle de l’amour, sur la pointe des pieds puis toutes griffes dehors. Si l’idylle ne dure qu’un temps, c’est grâce à son souvenir que l’on refuse de voir ces signaux insidieux. Inexorablement, l’harmonie et la complicité amoureuses finiront noyées dans les sanglots, et le plateau, sera littéralement inondé par une pluie diluvienne. Au fil de cette histoire, on ne peut que s’interroger : jusqu’à quand les yeux de l’amour resteront-ils aveuglés par une lumière idéale, endormis sous des œillères d’excuses ? Comment partir et pourquoi rester dans un amour qui n’en est plus un ?

L'auteur et metteur en scène, Yuval Rozman, présente le troisième volet de la *Quadrilogie de ma Terre*. Débuté en 2015, ce cycle de travail et d'écriture entend aborder le conflit israélo-palestinien sous des thématiques spécifiques, donnant naissance à quatre pièces, à la fois distinctes dans leur angle narratif, mais unies par leur intention d'illustrer cet affrontement qui dure depuis 75 ans. Le premier volet, *TBM – Tunnel Boring Machine* l'exposait avec un angle politique tandis que le deuxième, *The Jewish Hour*, optait pour un point de vue religieux. Comme son nom le laissait présager, *Ahouvi* est consacré à l'amour, cet étrange mélange de douceur et de conflit qui, dans cette pièce, se transforme en terre brûlée sous la mitraille de la violence.

C'est par la voix de Tamar que cette histoire nous est contée. Ce qu'elle nomme « *sa plus belle histoire d'amour* » commence par une rencontre sur une appli. D'un bout à l'autre du plateau, assis parmi le public, les deux amants rejouent leurs dialogues, leurs jeux, leur connivence. Mais de l'amour à la guerre, il n'y a qu'un pas. Une embrouille pour une gourde oubliée ou des sous-titres mal synchronisés. Prétextes d'une colère excessive, d'un geste brutal, d'une phrase acerbe. Vite effacés par des excuses empressées ou une tolérance qui frise l'aveuglement. Sous prétexte de passion, la violence trouve une justification. Ce sont ces liens toxiques, aussi indestructibles que destructeurs, que Yuval Rozman met en scène avec finesse, jonglant avec un humour ravageur et une tension insidieuse. Ce sont ces romances douloureuses et leurs mécanismes pernicieux qui se révèlent sur le plateau, ces « amours » qui n'en portent plus que le nom à force de violence.

Sur un espace quadri-frontal, rappelant un ring de boxe, l'évidence se fissure aussi lentement qu'inexorablement. Cet amour que l'on croyait si fort et si léger s'étiole sur des détails qu'ils ne supportent plus. Seul leur chien, Yoba, garde sa douceur et son insouciance, gambadant dans le champ de bataille. Image d'attachement inconditionnel, de loyauté indéfectible, d'amour expansif ? Ou aveuglement de la soumission, laisse et muselière de l'emprise ? À la fois vestige, idéal et asservissement de l'amour, cet animal témoigne de la complexité de leur relation. Seule trace de leur vie commune, il est à la fois l'échec, la nostalgie et la captivité de cette passion révolue. Et l'amour absolu, l'image de ce couple de vieillards, bras-dessus bras-dessous jusqu'à la tombe, clôture la pièce en traversant le plateau, comme pour mieux témoigner de sa disparition.

En filigrane, le metteur en scène israélien aborde son histoire d'amour avec son pays d'accueil, son installation en France depuis son arrivée il y a 9 ans. La rupture de ce couple apparaît comme une forme de métaphore du divorce France-Israël : l'échec de cette histoire d'amour renvoie à la mort de l'utopie, au désintéressement et à l'abandon de la France depuis le processus de paix d'Oslo commencé en 1993. De la même manière, les ambiguïtés et les contradictions de leur romance apparaissent comme des images des relations irrégulières et conflictuelles que l'auteur entretient avec son pays natal. Et de la manière dont on s'accommode de la violence quotidienne, cachée et discrète dans le couple, mais toujours prête à bondir et à exploser.

Prochaines dates : les 4 et 5 avril 2023 à la Maison de la Culture d'Amiens – Pôle européen de création et de production

# Ahouvi, l'amour en ruines



photo Frederic Iovino

L'auteur et metteur en scène Yuval Rozman a présenté au Phénix de Valenciennes dans le cadre du Cabaret de curiosités sa dernière pièce *Ahouvi*, une bouleversante histoire d'amour déliquescente entre un Français et une Israélienne.

***Ahouvi* signifie « mon amour » en hébreu. Et de l'amour, le théâtre du dramaturge Yuval Rozman en regorge.** Un amour loin d'être doux et tranquille, mais qui se présente plutôt comme un sentiment brut, écorché, torturé, impossible. Dans *TBM Tunnel Boring Machine*, une relation homosexuelle entre le Palestinien Khalil et un soldat Israélien prenait place dans un tunnel creusé sous terre, un lieu à la fois dédié au passage de matériels de guerre et propice aux rencontres sensuelles. Le conflit, aussi bien politique et intime, occupe en filigrane l'histoire que raconte *Ahouvi*. **Ici, un couple hétérosexuel finit par mettre un terme à leur relation aussi intense que toxique.**

Thamar est née à Jérusalem, Virgile est un jeune français. Ils sont de jeunes personnes, de jeunes artistes, des êtres entiers, pleins de vie mais pétris de complexité. Ils ont connu une histoire passionnée et revivent, au moment de leur séparation, leurs cinq années de liaison à travers une foule de récits émaillés de commentaires rieurs ou acerbes, de chansons outrées. Ils relatent divers épisodes faussement anecdotiques, à l'instar d'un pique-nique en forêt suivi d'une marche complètement ratée ou d'une détestable soirée-télé sur le canapé, subjectivement commentés, sur un ton dérisoire, en apparence seulement.

**Tout en finesse et en équilibre, ce théâtre du quotidien oscille en permanence entre le drôle et le drame, le léger et le grave.** Sa chronique d'une existence bousculée par les doutes, les reproches en pagaille, les petites sautes d'humeurs qui deviennent des accès de violence aussi brefs qu'inouïs, fait découvrir l'ambivalence des êtres qu'il met en scène et la crise, le chaos, dans lesquels ils s'enlisent.

**Nouveau maillon d'une série de pièces au cours desquelles Yuval Rozman, né en 1984 en Israël, s'interroge sur sa relation contrastée à son pays natal quitté en 2012, *Ahouvi* chante entre autres thèmes celui du rapport à sa terre.** Ne s'offre aucune autre issue possible que la confrontation. Pas même la fuite. Alors que tout dans le théâtre de Yuval Rozman veut combattre et lever les frontières, celles-ci s'imposent au sein du couple qu'il met en lumière sans échappatoire possible. La destruction est au cœur de leurs heurts tout

comme la recherche de liberté. **Cette quête foudroyante est portée avec une énergie électrique par des acteurs émotionnellement puissants et détonants que sont Stéphanie Aflalo et Gaël Sall, auxquels s'ajoute l'hypersensible Roxanne Roux et Yova, le chien qu'ils ont adopté et qui ne les quitte pas d'une semelle.** Il se fait le premier spectateur – catalyseur de leurs déchirements tout en prenant ses aises dans l'inconfort d'un plateau blanc et nu. L'espace s'offre à la fois comme une aire de jeu neutre où est posé un insolite pédalo, et comme un ring propice à l'expression d'une violence impossible à laver, pas même par la pluie inaltérable qui s'abat tristement, tragiquement.

Christophe Candoni – [www.sceneweb.fr](http://www.sceneweb.fr)

**Ahouvi**

**Écriture et mise en scène Yuval Rozman**

**Assistant à la mise en scène, relecture et regard artistique**

**Antoine Hirel**

**Avec Stéphanie Aflalo, Roxanne Roux, Gaël Sall, Yova (le chien)**

**Avec la participation de Claire Girar et Jean Plouchart**

**Création présence animal au plateau Judith Zagury – ShanJuLab**

**Scénographie et création lumière Victor Roy**

**Création sonore Quentin Florin**

**Chanson du chien Stéphanie Aflalo**

**Costumes et regard extérieur Julien Andujar**

**Régisseur général Christophe Fougou**

**Renfort costumes Céline Thirard**

**Stagiaire à la mise en scène Hao Yang**

**Construction décor atelier de construction du Théâtre du Nord**

**Administration, production, diffusion, communication**

**AlterMachine / Camille Hakim Hashemi, Erica Marinozzi, Marine Mussillon, Ondine Buvat**

**Production Cie Inta Loulou**

**Coproductions le Phénix scène nationale Valenciennes pôle européen de création ; Maison de la culture d'Amiens pôle européen de création et de production ; Théâtre Ouvert ; Le Monfort Théâtre / Théâtre du Rond-Point, Théâtre de Lorient – Centre dramatique national ; Théâtre Garonne, Scène européenne Toulouse, Maison de la culture de Bourges – Scène nationale, Théâtre du Nord – CDN Lille Tourcoing**

**Accueil en résidence d'écriture Institut Français de Chine; Montévidéo Marseille; la Chartreuse de Villeneuve lez Avignon –**

**Centre national des écritures du spectacle; Le 104-Paris**

**Avec le soutien de la DRAC Hauts-de-France, la Région Hauts-de-France, la SPEDIDAM**

**La compagnie Inta Loulou est conventionnée par le ministère de la culture – DRAC Hauts-de-France**

**Durée : 2h**

*Créé Au Phénix – scène nationale de Valenciennes (Cabaret de curiosités)*

*du 28 février au 3 mars*

*Théâtre du Nord*

*du 3 au 6 octobre 2023*



Scène

## « Je veux en finir avec la culture de la victimisation »

Festival Amiens Tout Monde

Hugues Le Tanneur

27/03/2023 - numéro 166 • Critique

Dans *Ahouvi* le dramaturge israélien Yuval Rozman met en scène avec une touche d'humour la fragilité de la relation amoureuse et ses liens avec la politique. À voir dans le cadre du festival Amiens Tout monde.

« Je doute beaucoup. Ça agace parfois ceux qui m'entourent. C'est dans l'écriture que j'affirme mes désirs, mes goûts, mes choix. » Loin d'être un handicap pour Yuval Rozman, le fait d'hésiter, de se sentir partagé entre des aspirations contradictoires ou difficilement conciliables se révèle un moteur efficace pour son travail de dramaturge. Ce déchirement est d'ailleurs au cœur de sa dernière pièce, *Ahouvi*, où Virgile et Tamar ayant vécu une histoire d'amour particulièrement intense sont au bord de la séparation. Tamar est israélienne, Virgile est français. À travers eux, c'est un peu sa propre histoire, complexe, avec la France qu'évoque Yuval Rozman – avec aussi en toile de fond le conflit israélo-palestinien. Ce spectacle s'inscrit dans une série commencée avec *Tunnel Boring Machine* racontant la relation amoureuse à Gaza dans un tunnel construit par le Hamas entre un Palestinien et un Israélien, suivi de *The Jewish Hour* sur la question religieuse.

Ces deux pièces constituaient les premiers pans d'un triptyque dont le troisième volet, *Adesh*, devait traiter de la question économique en Israël et plus particulièrement des colonies. Pour l'écrire, Yuval Rozman a passé deux mois en Cisjordanie. « Je suis parti avec mon chien Elio en me disant qu'en cas de difficultés avec les colons sa douceur aiderait à entrer en relation. Ma situation en Israël n'est pas simple. C'est un pays que j'ai fui du fait de mes prises de position critiques vis-à-vis du gouvernement et en faveur des Palestiniens : je n'avais plus aucun soutien financier en tant qu'artiste. Cela a été une chance pour moi de pouvoir travailler en France. En même temps mon pays me manque. » À la suite de son séjour en Cisjordanie, il s'installe à Marseille dans le cadre d'une résidence d'artiste à Montevideo. Là au lieu de s'attaquer à *Adesh*, il écrit un en temps record *Ahouvi*. « C'est venu d'un coup presque sans que je m'en rende compte. D'habitude il me faut au moins dix-huit mois pour écrire un spectacle. Là je l'ai littéralement vomi. C'est une pièce sur l'amour et la perte de l'utopie. Israël était une utopie pour mes grands-parents. Pour moi la France était une utopie. Mais ce n'est plus le cas aujourd'hui avec la montée de l'extrême droite, de la xénophobie et de l'antisémitisme. »

Précisons qu'en hébreux « ahouvi » signifie « amour ». Par le biais de Tamar et Virgile, Yuval Rozman expose le seuil critique d'une relation amoureuse où continuer à vivre ensemble paraît impossible, mais se séparer aussi est impossible. « Le spectacle démarre dans des tonalités pastel sur un mode *Lalaland*. Sur scène il y a un chien. Symbole de leur amour, mais aussi du refus de regarder la réalité en face. Beaucoup de rancœur s'est accumulée entre eux. La pièce oscille entre raconter et vivre. Le plateau est un dispositif quadrifrontal qui tient à la fois de la cérémonie et du tribunal. Les acteurs prennent le public à partie. Chacun donne sa version des événements ; ce n'est pas manichéen. Il y a de la violence, mais elle est cachée. Ils la vivent, mais ne la montrent pas. Dans ce spectacle, j'interroge la culture de la victimisation. J'essaie de rendre compte des relations politiques qui se tissent entre humains. Dans la Bible, Tamar est une des filles de David. On dit qu'elle est très belle. Elle est violée par son frère. Alors elle sort sur la place publique et après avoir arraché ses vêtements, elle dénonce son frère. Dans la pièce Tamar, qui a d'abord tout fait pour sauver leur amour vacillant, est celle qui dit le non majuscule. »

*Ahouvi*, de et par Yuval Rozman, à la Maison de la Culture d'Amiens, les 4 et 5 avril.  
Dans le cadre du [festival Amiens Tout monde](#).

# Ahouvi, l'amour en ruines



photo Frederic Iovino

**L'auteur et metteur en scène Yuval Rozman présente une bouleversante histoire d'amour déliquescence entre un Français et une Israélienne.**

**Ahouvi** signifie « mon amour » en hébreu. Et de l'amour, le théâtre du dramaturge Yuval Rozman en regorge. Un amour loin d'être doux et tranquille, mais qui se présente plutôt comme un sentiment brut, écorché, torturé, impossible. Dans *TBM Tunnel Boring Machine*, une relation homosexuelle entre le Palestinien Khalil et un soldat Israélien prenait place dans un tunnel creusé sous terre, un lieu à la fois dédié au passage de matériels de guerre et propice aux rencontres sensuelles. Le conflit, aussi bien politique et intime, occupe en filigrane l'histoire que raconte *Ahouvi*. Ici, un couple hétérosexuel finit par mettre un terme à leur relation aussi intense que toxique.

Thamar est née à Jérusalem, Virgile est un jeune français. Ils sont de jeunes personnes, de jeunes artistes, des êtres entiers, pleins de vie mais pétris de complexité. Ils ont connu une histoire passionnée et revivent, au moment de leur séparation, leurs cinq années de liaison à travers une

foule de récits émaillés de commentaires rieurs ou acerbes, de chansons outrées. Ils relatent divers épisodes faussement anecdotiques, à l'instar d'un pique-nique en forêt suivi d'une marche complètement ratée ou d'une détestable soirée-télé sur le canapé, subjectivement commentés, sur un ton dérisoire, en apparence seulement.

**Tout en finesse et en équilibre, ce théâtre du quotidien oscille en permanence entre le drôle et le drame, le léger et le grave.** Sa chronique d'une existence bousculée par les doutes, les reproches en pagaille, les petites sautes d'humeurs qui deviennent des accès de violence aussi brefs qu'inouïs, fait découvrir l'ambivalence des êtres qu'il met en scène et la crise, le chaos, dans lesquels ils s'enlisent.

**Nouveau maillon d'une série de pièces au cours desquelles Yuval Rozman, né en 1984 en Israël, s'interroge sur sa relation contrastée à son pays natal quitté en 2012, *Ahouvi* chante entres autres thèmes celui du rapport à sa terre.** Ne s'offre aucune autre issue possible que la confrontation. Pas même la fuite. Alors que tout dans le théâtre de Yuval Rozman veut combattre et lever les frontières, celles-ci s'imposent au sein du couple qu'il met en lumière sans échappatoire possible. La destruction est au cœur de leurs heurts tout comme la recherche de liberté. **Cette quête foudroyante est portée avec une énergie électrique par des acteurs émotionnellement puissants et détonants que sont Stéphanie Aflalo et Gaël Sall, auxquels s'ajoute l'hypersensible Roxanne Roux et Yova, le chien qu'ils ont adopté et qui ne les quitte pas d'une semelle.** Il se fait le premier spectateur – catalyseur de leurs déchirements tout en prenant ses aises dans l'inconfort d'un plateau blanc et nu. L'espace s'offre à la fois comme une aire de jeu neutre où est posé un insolite pédalo, et comme un ring propice à l'expression d'une violence impossible à laver, pas même par la pluie inaltérable qui s'abat tristement, tragiquement.

Christophe Candoni – [www.sceneweb.fr](http://www.sceneweb.fr)

#### **Ahouvi**

**Écriture et mise en scène Yuval Rozman**

**Assistant à la mise en scène, relecture et regard artistique**

**Antoine Hirel**

**Avec Stéphanie Aflalo, Roxanne Roux, Gaël Sall, Yova (le chien)**

**Avec la participation de Claire Girar et Jean Plouchart**

**Création présence animal au plateau Judith Zagury – ShanJuLab**

**Scénographie et création lumière Victor Roy**

**Création sonore Quentin Florin**

**Chanson du chien Stéphanie Aflalo**

**Costumes et regard extérieur Julien Andujar**

**Régisseur général Christophe Fougou**

**Renfort costumes Céline Thirard**

**Stagiaire à la mise en scène Hao Yang**

**Construction décor atelier de construction du Théâtre du Nord**

**Administration, production, diffusion, communication**

**AlterMachine / Camille Hakim Hashemi, Erica Marinozzi, Marine Mussillon, Ondine Buvat  
Production Cie Inta Loulou**

**Coproductions le Phénix scène nationale Valenciennes pôle européen de création ; Maison de la culture d'Amiens pôle européen de création et de production ; Théâtre Ouvert ; Le Monfort Théâtre / Théâtre du Rond-Point, Théâtre de Lorient – Centre dramatique national ; Théâtre Garonne, Scène européenne Toulouse, Maison de la culture de Bourges – Scène nationale, Théâtre du Nord – CDN Lille Tourcoing**

**Accueil en résidence d'écriture Institut Français de Chine; Montévidéo Marseille; la Chartreuse de Villeneuve lez Avignon – Centre national des écritures du spectacle; Le 104-Paris**

**Avec le soutien de la DRAC Hauts-de-France, la Région Hauts-de-France, la SPEDIDAM  
La compagnie Inta Loulou est conventionnée par le ministère de la culture – DRAC Hauts-de-France**

**Durée : 2h**

*3 – 6 octobre 2023*

*Théâtre du Nord – CDN Lille*

*Tourcoing (59)*

*Du 7 novembre au 25 novembre 2023*

*Théâtre du Rond-Point, Paris*

*les 16 et 17 avril 2024*

*Théâtre l'Aire Libre – St-Jacques de la Landes*

THÉÂTRE - CRITIQUE

## Yuval Rozman signe le texte et la mise en scène d' « Ahouvi », une histoire d'amour qui s'imprègne de violence



THÉÂTRE DU  
ROND-POINT /  
ÉCRITURE ET MISE  
EN SCÈNE YUVAL  
ROZMAN

Publié le 9 novembre 2023 -  
N° 316

Troisième volet de sa *Quadrilogie de ma Terre*, *Ahouvi* (mon amour) de Yuval Rozman ausculte la relation de l'Israélienne Tamar et du Français Virgile qui s'imprègne de violence. Une partition ancrée dans l'ordinaire, nourrie de déchirements qui demeurent souterrains.

On imagine un tumultueux sous-texte, une foule de sentiments violents et contradictoires qui nourrissent cette étonnante partition sur l'amour. À l'inverse de l'intensité tranchante de *Clôture de l'amour* de Pascal Rambert ou de *Scènes de la vie conjugale* d'Ingmar Bergman, la désintégration du couple ici ne se vit pas en direct –

elle est tantôt racontée tantôt incarnée – et elle est irriguée par une forte imbrication de l'intime et du politique, revendiquée par l'auteur et metteur en scène, quoiqu'ici souterraine, diluée ou décalée. Dans un dispositif quadrifrontal, l'Israélienne Tamar et le Français Virgile racontent et revivent leur histoire, passant en un éclair du récit adressé au public à l'incarnation, éclairant ainsi différemment certaines situations (Tamar : « *Après... le voyage n'était pas si bien.* » Virgile : « *Ah bon ?* »). Après *TBM – Tunnel Boring Machine* sous l'angle politique, puis la farce caustique *The Jewish Hour* autour de l'identité et la religion – deux pièces que nous n'avons pas vues –, Yuval Rozman propose avec *Ahouvi* (« mon amour » en hébreu), le troisième volet de sa *Quadrilogie de ma Terre*. La pièce ausculte la relation amoureuse de Tamar et Virgile, qui se dégrade et s'imprègne de violence et de rancœur.

### Utopies écrasées

Yuval Rozman nourrit son écriture et les fictions qu'il construit de son regard sur Israël, son pays qu'il a quitté il y a onze ans, qu'il critique vigoureusement et qui lui manque, et sur la France, sa terre d'accueil qu'il aime aussi. « *Il s'agit de revivre l'échec de cette histoire d'amour, d'un point de vue personnel et politique : avoir le courage de vivre l'écrasement de l'utopie, et trouver sa voix.* » dit-il. Sur une scène d'un blanc immaculé, où se tient un pédalo incongru, qui se fait twingo ou canapé de salon, on assiste aux débuts énamourés et joyeux de la rencontre qui eut lieu en décembre 2015, puis on suit un fil qui mène à la destruction du lien. La légèreté du ton masque ou laisse deviner d'insondables tragédies, sans que les déchirements et les enjeux n'apparaissent vraiment. Une certitude cependant : le surgissement de la violence. Oscillant entre diverses adresses et temporalités, entre raconter et vivre, l'écriture ancrée dans une forme de quotidienneté domestique se décale du réel de manière grinçante, absurde. Les interprétations de Tamar (Stéphanie Aflalo) et Virgile (Gaël Sall) sont absolument remarquables d'intensité et de souplesse, tout comme celle de la meilleure amie Roxanne (Roxanne Roux). Symptôme à la fois terriblement joyeux et terriblement triste de cet amour en voie de ratage, le chien dit Petit-Koushou tient une place primordiale, presque compulsive, objet des attentions et des caresses, lui dont la douceur ne se dément jamais, qui ne déçoit jamais (de son vrai nom Yova, très mignon). À la fin de la représentation Yuval Rozman arbore un T-shirt contre l'antisémitisme et pour un cessez-le-feu. On se dit que le Petit-Koushou pourrait être l'un de ces chiens tués le 7 octobre 2023. Comme le furent des familles entières, par centaines, atrocement mutilées et assassinées.

Agnès Santi

## Valenciennes : le festival Cabaret des curiosités fête ses dix ans

Du 28 février au 4 mars à Valenciennes, le Phénix invite les spectateurs à découvrir des pièces de théâtre, des chorégraphies, des expositions sur le thème des « temps modestes ». Un Cabaret des curiosités. Pas moins de six scènes s'animeront grâce à des créations sur des sujets d'actualité. Florilège.



Yuval Rozman, metteur en scène de la Compagnie Inta loulou, Stéphanie Aflalo et Roxanne Roux dans la pièce "Ahouvi" qui signifie amour en hébreu. PHOTO SAMI BELLOUMI LA VOIX DU NORD. - VDNPQR

« Parti de rien voilà dix ans, ce drôle d'objet qu'est le Cabaret des curiosités répond aux préoccupations des artistes et du public, précise Romaric Daurier, directeur du [Phénix](#), c elles d'aborder des questions d'actualité en y mêlant le plus de disciplines possibles dans une approche sociale. » [Cet anniversaire rend hommage](#) au philosophe, feu Bruno Latour, pour qui, de nos jours, la modestie est essentielle. **Quatre grandes thématiques autour de la fragilité des rapports humains émergent : l'amour, la guerre, le temps qui passe et la mort.**



Né en Israël en 1984, formé au Conservatoire de Tel-Aviv, Yuval Rozman, arrive en France il y a plus de 10 ans pour y écrire des pièces.. PHOTO SAMI BELLOUMI LA VOIX DU NORD. - VDNPQR

## L'amour

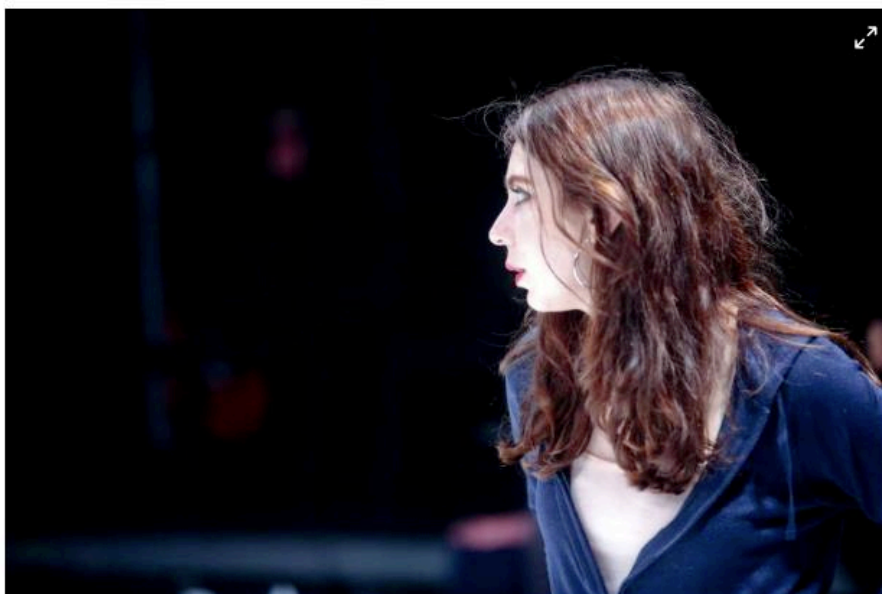
Dans *Ahouvi*, troisième opus de *Quadrilogie de ma Terre*, Yuval Rozman raconte l'histoire d'amour tragique entre un Français et une Israélienne. Dans cette pièce, Marie Fortuit, elle, renverse le mythe d'Orphée pour se placer du point de vue d'Eurydice, transformé en poète devenu rock star vaniteuse dans *Ombre*.



Stéphanie Aflalo, Gaël Sal et le chien Yova dans "Ahouvi", la pièce de Yuval Rozman. PHOTO SAMI BELLOUMI LA VOIX DU NORD. - VDNPQR

## La guerre

*Pépé chat* est une trilogie lyrique dans laquelle une jeune fille de douze ans ouvre les plaies de l'enfance, la guerre et le mariage malheureux de son grand-père, collaborateur du régime nazi. La pièce *Reporters de guerre* interroge : que reste-t-il, vingt-cinq ans après, de la guerre en ex-Yougoslavie ?



Ahouvi avec Roxane Roux est une histoire d'amour entre un français et une israélienne, la séparation d'un couple face à la beauté d'un champ de bataille. PHOTO SAMI BELLOUMI LA VOIX DU NORD. - VDNPQR

## Le temps qui passe

Le film *Histoire du bouc* raconte, notamment, la fermeture, à la fin des années 80, d'Usinor. Tandis que dans *Le bon fruit mûr*, Jeanne Lepers incarne cette femme qui rumine sa gloire passée. Un hymne aux multiples identités successives qui s'opposent en nous.


## La mort

Dans *Je crois que dehors c'est le printemps*, la comédienne Gaïa Saitta incarne Irina Lucidi et son combat face aux deuils impossibles : le suicide de son mari et la disparition de ses filles. *L'enterrement de David B* invite le spectateur aux funérailles hors normes, entre musique électro et poésie incantatoire, de Sonia qui n'est autre que David, un brillant avocat reconnu en matière de droits des immigrés.

Et d'autres œuvres encore à découvrir au Phénix, au Manège de Maubeuge, au Boulon de Vieux-Condé, à la MJC de Saint-Saulve, à l'Imaginaire de Douchy-les-Mines et au Théâtre Léo Ferré d'Aulnoye-Aymeries. Infos et billetterie : [lephenix.fr](http://lephenix.fr) et au 03 27 32 32 32.

# AHOUVI DE YUVAL ROZMAN

## L'amour morcelé

Publié par Michel Voiturier | 4 octobre | Critiques | Théâtre | 0  |   



Quoi de plus banal qu'une histoire d'amour qui naît, grandit et se rompt. Mais, dans son écriture comme dans sa mise en scène, Rozman a pris un parti original, celui du morcèlement. Pas d'ordre chronologique mais d'incessants allers et retours temporels. Pas de lieux définis de manière réaliste par contre la longue liste d'endroits évoqués est cosmopolite.

Aucun décor donc sur la blancheur immaculée du plateau mais cependant quelques accessoires significatifs. Pas d'usage logique de l'espace puisque, par exemple, lorsque Tamar (l'Israélienne) et Virgile (le Français) sont censés attablés à une terrasse de café, ils sont en fait face à face sur les bords opposés d'un plateau quadrilatère autour duquel siège le public. Bien entendu pas vraiment de coulisses dans la mesure où les comédiens sont assis au milieu des spectateurs.

Pas non plus de genre dramatique unique : en effet, le texte est dit ou chanté ; il prend le ton de la comédie ou de la tragédie ; il oscille d'un lyrisme poétique à un discours virulent ; il associe spontanément des sensations et poids des propos chargés d'intentions. Pas davantage de dialogues continus car les interprètes passent de l'oralité du vécu de leur personnage au commentaire sur ce qui se déroule ou s'est dit. Quant aux interprètes, ce sont des comédiens professionnels, mais également un chien très expressif et, au final, des amateurs à signification symbolique forte.

Cette histoire simple nous est présentée de manière complexe. Comme dans la vraie vie. Elle se nourrit aussi de la présence intermittente d'une protagoniste perturbatrice ambiguë qu'est Roxane, l'ex-compagne de l'homme. Le texte est dru, alternant tendresse et violence. Il se déroule avec toute sa densité, heureusement allégée par quelques moments de silences. Il n'est pas toujours audible, ce qui ajoute à l'attention constante réclamée au public.

Il est parfois écueil. Lui et les situations jouées n'arrivent pas véritablement à posséder cette densité que l'auteur leur attribue d'être représentation en filigrane des conflits géopolitiques violents du Moyen Orient, des antagonismes culturels, du déracinement des exils. Il ne se dégage pas de sa dimension d'étude psychologique.

À cause de cela, c'est précisément dans le silence de la fin que le couple de personnes âgées qui traverse lentement l'espace scénique main dans la main impose l'image impressionnante d'un amour ayant duré et durant encore, même si les corps fatigués ne maîtrisent plus leurs fonctions élémentaires.

*Théâtre du Nord – L'Idéal (Tourcoing)*

*Du 3 au 6 octobre 2023*

*Durée du spectacle 1h50*

*Écriture, mise en scène : Yuval Rozman*

*Avec Stéphanie Aflalo, Roxanne Roux, Gaël Sall, Yova (le chien), la participation d'un couple d'amateurs*

*Création présence animal au plateau : Judith Zagury – ShanJuLab*

*Scénographie, création lumière : Victor Roy*

*Création sonore : Quentin Florin*

*Chanson du chien : Stéphanie Aflalo*

*Costumes, regard extérieur : Julien Andujar*

*Régisseur général : Christophe Fougou*

*Renfort costumes : Céline Thirard*

*Stagiaire à la mise en scène : Hao Yang*

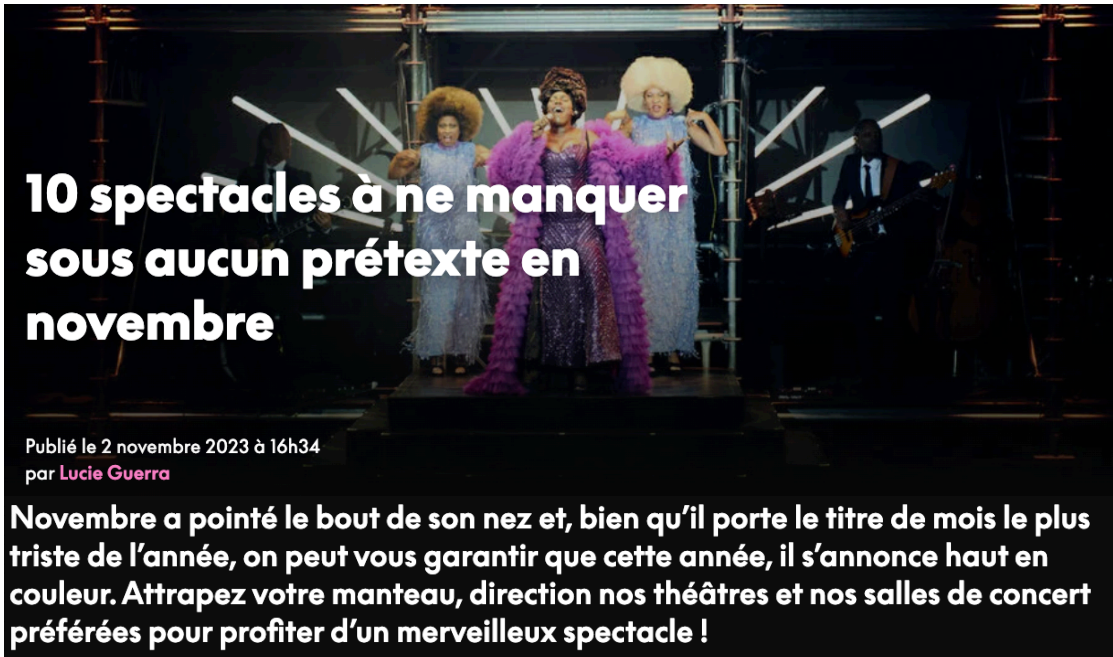
*Construction décor : atelier du Théâtre du Nord*

*Administration, production, diffusion, communication AlterMachine / Camille Hakim Hashemi, Erica Marinozzi, Marine Mussillon*

*Production Cie Inta Loulou*

*Coproduction : le Phénix (Valenciennes) ; Maisons de la Culture (Amiens - Bourges) ; Théâtre Ouvert ; Le Monfort Théâtre / Théâtre du Rond-Point, Théâtre de Lorient ; Théâtre Garonne, Théâtre du Nord*

*Soutien : DRAC Hauts-de-France, la Région Hauts-de-France, la SPEDIDAM*



# 10 spectacles à ne manquer sous aucun prétexte en novembre

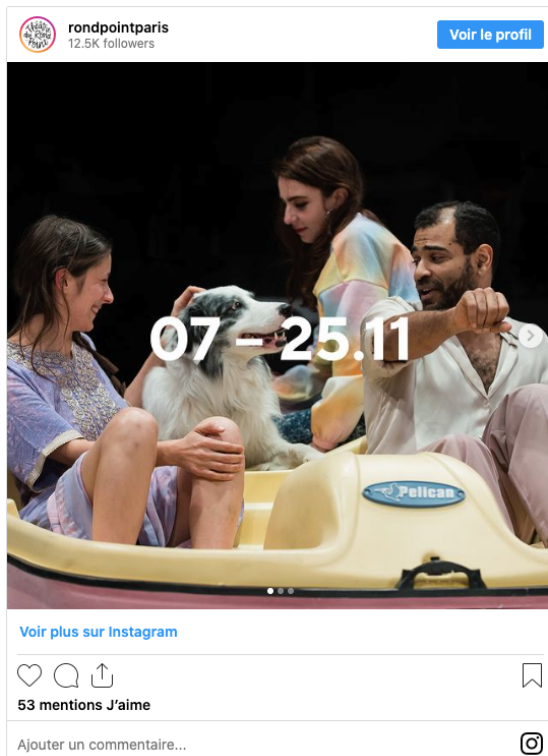
Publié le 2 novembre 2023 à 16h34  
par [Lucie Guerra](#)

Novembre a pointé le bout de son nez et, bien qu'il porte le titre de mois le plus triste de l'année, on peut vous garantir que cette année, il s'annonce haut en couleur. Attrapez votre manteau, direction nos théâtres et nos salles de concert préférées pour profiter d'un merveilleux spectacle !

(...)

## Ahouvi, au Théâtre du Rond-Point

*Ahouvi*, ou « mon amour » en hébreu, c'est l'histoire d'une relation entre une Israélienne et un Français. De leur vie conjugale à leur séparation puis à la violence, on assiste à l'évolution de deux personnalités, entre lui qui rêve de liberté et elle qui se place comme conteuse de leur histoire depuis ses débuts. Une performance d'une immense intensité, mise en scène par Yuval Rozman.



**Ahouvi**  
Théâtre du Rond-Point  
2bis, avenue Franklin D. Roosevelt – 8e  
[Plus d'infos](#)

Lebonbon.fr

Jeudi 9 novembre 2023



# ***Ahouvi*: l'amour amer au Théâtre du Rond-Point**

Publié le 9 novembre 2023 à 11h  
par **Clemence Varene**

Jusqu'au 25 novembre, le metteur en scène Yuval Rozman investit le Théâtre du Rond-Point pour nous faire vivre une histoire d'amour aussi passionnante que passionnelle.

"***Ahouvi***", ça veut dire "mon amour", en hébreu. Un mot commun, que tout le monde a déjà employé un jour, et qui pourtant, pendant près de 2h, sous nos yeux, semble prendre un sens à la fois nouveau, plus grand et plus universel.

## **À l'amour comme à la guerre**

Elle, c'est Tamar, une jeune actrice israélienne. Lui, Virgile, est un photographe français. Et pour nous, ils se racontent, nous livrent les secrets de leur histoire. De leur Histoire. Pendant quelques instants hors du temps, sur scène, du coup de foudre à la déchirure, ils mettent à nu cette idylle en perdition, où la violence s'imisce un peu plus jour après jour.

Devant nous, sur une scène installée au centre du public, **les souvenirs prennent vie**. Certains insignifiants, d'autres essentiels, mais **tous entachés par cette même passion**, celle qui génère l'excès, **celle qui pardonne tout et pourtant ne tolère rien**. L'amour au départ source de bonheur devient très vite source de haine, et s'essouffle.

## La règle de trois

**Au milieu de tout cela, Yova, le chien du couple**. Le lien, mais aussi la bouffée d'air frais qui, tout du long, par monts et par vaux, **traverse les tempêtes et conserve toute son innocence**. Il trotte d'un coin à l'autre de cette scène à 360°, **plus proche du ring de boxe que de la chambre conjugale**, pour passer d'un « amour » à un autre.



© Frédéric Iovino

Devant nous, sur une scène installée au centre du public, **les souvenirs prennent vie**. Certains insignifiants, d'autres essentiels, mais **tous entachés par cette même passion**, celle qui génère l'excès, **celle qui pardonne tout et pourtant ne tolère rien**. L'amour au départ source de bonheur devient très vite source de haine, et s'essouffle.

## La règle de trois

**Au milieu de tout cela, Yova, le chien du couple.** Le lien, mais aussi la bouffée d'air frais qui, tout du long, par monts et par vaux, **traverse les tempêtes et conserve toute son innocence.** Il trotte d'un coin à l'autre de cette scène à 360°, **plus proche du ring de boxe que de la chambre conjugale,** pour passer d'un « amour » à un autre.



© Frédéric Iovino

**Troisième volet d'une quadrilogie** imaginée par Yuval Rozman, cette pièce est **un emblème du vrai, du réel.** L'amour s'y incarne à travers des comédiens remarquables, représentant alors tout ce qu'il peut avoir de puissant, mais aussi de destructeur. **Ce sont toutes les histoires trop fortes pour durer, trop belles pour subsister** auxquelles nous assistons ici.

## Au-delà du nous

Mais, bien plus que l'histoire de Tamar et Virgile, bien plus que l'amour entre deux personnes, **c'est avant tout un récit bien plus personnel** que nous raconte le dramaturge. Celui d'un homme partagé entre son pays de naissance, Israël, et son pays d'adoption, la France. **De la rupture entre ces deux terres, ces deux parts de lui.**

Découvrez **une histoire universelle, intemporelle,** et pourtant tellement ancrée dans l'actualité. Une véritable leçon, pour apprendre à vivre l'échec, et **accepter l'amour, quelle que soit sa forme,** et surtout quelle que soit sa fin.



### *Ahouvi*

**Théâtre du Rond-Point**

**28 bis, av. Franklin-D.-Roosevelt – 8e**

**Jusqu'au 25 novembre 2023**

**Du mardi au vendredi, 19h30 - Samedi, 18h30 - Dimanche, 15h30**

**Relâche les lundis, les 11, 12 et 13 novembre**

**[Plus d'infos et billetterie](#)**

# AHOUVI – THÉÂTRE DU ROND-POINT

PUBLIÉ LE 10 NOVEMBRE 2023 PAR COUP DE THÉÂTRE !



♥♥♥ Tout commence comme une simple et belle histoire d'amour. Elle s'appelle Tamar, elle est israélienne. Lui c'est Virgile, il est français. Cinq ans d'amour mais, aujourd'hui, ils sont au bord de la rupture. Dans un dispositif quadri-frontal où les artistes prennent à témoin le public, le couple rejoue sa rencontre,

l'effusion des premières fois, l'arrivée d'un adorable border collie dans leur vie, qui se balade de l'un à l'autre sur la scène... Et puis les embrouilles, la colère, la violence. L'amour entre Tamar et Virgile, loin d'être doux et tranquille, est un sentiment brut, écorché, torturé, impossible. Après une histoire passionnée, la séparation semble inéluctable tant le couple s'est enlisé dans une crise depuis des années au fil de leurs sautes d'humeur et de leurs désaccords.

Depuis plusieurs années, l'auteur israélien Yuval Rozman construit son œuvre autour de la judéité. Dans *Ahouvi* (« Mon amour » en hébreu), il suit le couple formé par une Israélienne et un Français, puis leur séparation et leur dérive dans la violence et la destruction. Au milieu du drame s'entrecroisent des scènes de comédie. La vie entre rires et larmes.

L'écriture de Yuval Rozman est incisive, sa mise en scène originale. L'interprétation de Stéphanie Aflalo est talentueuse, celle de Gaël Sall déstabilisante de vérité. *Ahouvi* raconte le quotidien d'un couple en cours de destruction, telle l'autopsie d'un amour écorché vif. Comme pour les sentiments humains, le ton tangué entre le grave et le tragique, la légèreté et la drôlerie. Yuval Rozman interpelle, dérange, interroge pour ne pas s'éloigner de son compagnon ou sa compagne de vie, pour apprendre à aimer et à respecter son prochain comme soi-même.

*Le regard d'Isabelle*

**AHOUVI**

**Théâtre du Rond-Point – Salle Jean Tardieu  
2 bis, avenue Franklin-Roosevelt – 75008 Paris  
Jusqu'au 25 novembre 2023**

**Du mardi au vendredi 19 h 30 – samedi 18 h 30 – dimanche 15 h 30  
Relâche les lundis, les 11 et 12 novembre 2023  
Durée 1 h 50**

**En tournée**

**3 – 6 octobre 2023 Théâtre du Nord – CDN Lille Tourcoing (59)  
16 – 17 avril 2024 Théâtre L'Aire-Libre / Saint-Jacques-de-la-Lande (35)**





THÉÂTRE

## AHOUVI

*L'amour trentenaire*

De Yuval Rozman

Mise en scène Yuval Rozman

Avec Stéphanie Aflalo, Roxanne Roux, Gaël Sall et les chiens Yova ou Epops (en alternance)

NOTRE RECOMMANDATION :



### INFOS & RÉSERVATION

#### Théâtre du Rond-Point

2 bis, avenue Franklin-Roosevelt  
75008 PARIS

Tél. : 01 44 95 98 21

<http://theatredurondpoint.fr>

7 au 25 novembre, salle Jean Tardieu. Du mardi au vendredi 19h30. Samedi 18h30 Dimanche 15h30

TAGS : Yuval Rozman Stéphanie Aflalo Roxanne Roux Gaël Sall Yova Epops Théâtre du Rond-Point

LU / VU par **ALYA AGLAN**

Le 15 novembre 2023

### THÈME

- Virgile, photographe, vient de Marseille et Tamar, actrice israélienne, a grandi aux Buttes-Chaumont. Peu après les attentats du Bataclan, le couple, formé grâce à une application de rencontre, s'emballe et se déchire en l'espace de cinq années de vie commune.
- À travers leurs disputes incessantes s'élabore une théorie de l'amour révélatrice des dilemmes et contradictions des jeunes gens de notre époque, marquée par la violence politique.
- En effet, les grandes espérances ne coïncident pas avec la routine de la vie à deux. Un ensemble de qualités et d'attentes semble requis pour adhérer aux manifestations obligatoires du sentiment amoureux. À défaut, l'équilibre des relations est sans cesse remis en cause. Seul le chien Yoba, objet d'amour véritable aussi bien qu'ersatz d'enfant, échappe à la continuelle évaluation et capte toute l'affection.
- Parabole de l'attachement à l'heure du numérique et du terrorisme, l'amour n'échappe pas aux contraintes du marché, et peine à s'inscrire dans le temps long.

## POINTS FORTS

- Une mise en scène originale, portée par d'excellents comédiens, qui rend bien compte de l'état d'exaltation des premiers élans amoureux : l'amour se chante et se danse, avec une pointe d'humour, au moins dans ses débuts...
- Tour de force, Yoba, le chien, considéré comme un comédien à part entière, tient une place considérable dans l'intrigue, où il fait non seulement figure de ciment du couple mais participe également au trio amical.
- Les attentes déçues forment un fil rouge dans les dialogues et servent d'intrigue comme un négatif pour une pellicule photographique. La violence des rapports se lit, dans le langage, à travers des tensions suivant une hiérarchie qui mène à l'escalade jusqu'au point de non-retour.
- Une violence ménagère qui se manifeste par des éclats, résume finalement l'odyssée d'un couple déséquilibré, embourbé dans un bras de fer permanent.

## QUELQUES RÉSERVES

- Une certaine trivialité dans les dialogues, qui oscillent entre poésie et scatologie, ce qui vient parasiter le motif principal où se devine l'inspiration autobiographique.
- Aucun cliché sur le couple n'est évité, comme par exemple l'homme qui aime mieux son chien que sa compagne. Même la meilleure amie, une "ex" de Virgile, ou encore les destinations des voyages n'échappent pas au caractère convenu des comportements.
- Un discours moralisateur sur la thérapie de couple ou la séparation comme issue à l'aporie amoureuse laisse une impression d'inachevé dans le propos.
- L'intrigue perd progressivement en intensité dès qu'elle s'installe dans le flou de la séparation qui devient une colocation. Le récit, fragmenté, s'installe alors dans le tragico-burlesque. La mise en scène se languit dans la fausse mort de Virgile et la veillée mortuaire fictive, chant du cygne du spectacle. La distance du début manque à la fin.

## ENCORE UN MOT...

- L'éducation sentimentale de la génération trentenaire finit-elle par ressembler au monde qui l'entoure ? La légèreté des premiers contacts semble rapidement laisser la place à la pesanteur des projets non aboutis, car non formulés, parce qu'il s'agit de cocher des cases.
- Si l'amour tient une fonction sociale dans un vaste marché de l'offre et de la demande, régi par d'obscures lois, les protagonistes ne font que s'y conformer et trainent dans l'ennui des aspirations et des interrogations impossibles à satisfaire. Comme un menu déroulant, il s'agit de choisir les options offertes par le partenaire selon des critères variables, au gré des humeurs, de l'horloge biologique et des angoisses de chacun.
- Sans optimisme, le couple se consume ainsi dans le reproche perpétuel, chacun ayant entrepris de changer l'autre. L'amour se résume finalement à regarder ensemble un film pas synchronisé.

## UNE PHRASE

« Tu me donnes des ailes. »

« Tu as déjà tué un Palestinien ? »

« Chaque moment est douloureux. »

« Ce n'est pas parce que je pars que je m'en vais. »

[...]

« Mais c'est ça l'amour tu comprends pas ? Ça devient pas mieux, ça c'est l'amour, je te dis, on pète ensemble sous la couette, on fait l'amour follement, je te prépare tes galettes de pommes de terre et tu appelles ma mère quand j'en peux plus, ça c'est l'amour ! »

## L'AUTEUR

- Né en 1984, **Yval Rozman** a quitté Israël pendant son service militaire pour s'installer en France où il mène de front une carrière de comédien, de metteur en scène et d'auteur de théâtre. Après sa formation au Conservatoire national d'art dramatique de Tel-Aviv, il fonde l'ensemble Voltaire en 2010 et se concentre sur ses propres travaux.
- Son spectacle *Cabaret Voltaire*, avec l'acteur palestinien Mohammad Bakri, reçoit les félicitations du jury et le premier prix du C.A.T International Théâtre Festival d'Israël : meilleure pièce, meilleure mise-en-scène, meilleure musique originale et meilleure chorégraphie.
- Sa pièce *The Jewish Hour* a été lauréate de la bourse *Beaumarchais – SACD* en aide à l'écriture de la mise en scène et présentée, en mars 2020, lors du Cabaret des curiosités au phénix, Scène nationale de Valenciennes.

Hottellotheatre.fr

Jeudi 16 novembre 2023

## *Ahouvi, écriture et mise en scène de Yuval Rozman, au Théâtre du Rond-Point.*



Crédit photo: Frédéric Lovino.

**Ahouvi**, écriture et mise en scène **Yuval Rozman**, assisté d'**Antoine Hirel**, scénographie et lumières **Victor Roy** avec **Stéphanie Aflalo, Roxanne Roux, Gaël Sall** et les chiens **Yova et Epops**, en alternance, et des comédiens amateurs.

Yuval Rozman vit en France depuis onze ans. Il a quitté Israël après avoir entamé une carrière théâtrale prometteuse pour se soustraire au service militaire obligatoire. *Ahouvi*, (*mon amour*) en hébreu, est le troisième volet de la « Quadrilogie de ma terre » dont le second opus « The Jewish hour » abordait la question religieuse de façon ouvertement provocante.

*Ahouvi* raconte une histoire d'amour et de dépendance où un chien occupe la place qui aurait pu être celle d'un enfant. Yuval Rozman n'hésite pas à faire un parallèle entre cette histoire et sa relation avec la France, pays

d'accueil, qu'il aime mais dont il vit mal la dérive nationaliste, terme qu'il emploie pour désigner le populisme xénophobe.

Dans un dispositif quadri-frontal, Tamar (Stéphanie Aflalo) et Virgile (Gaël Sall) vont vivre une passion intense qui va se transformer peu à peu en une relation perverse, toxique dont Tamar sera la victime. Tamar est israélienne et Virgile français. Entre eux et avec eux vivent aussi Roxanne (Roxanne Roux), ex-compagne de Virgile, devenue amie du couple et le chien Couchou.

Tamar et Virgile s'expriment sans filtre, se renvoyant leurs états d'âmes, leur désir ou leur rancœur avec une hargne ou des emportements fusionnels. Leur jeu désinhibé alterne les joutes verbales et les pulsions corporelles, partagées avec leurs caresses au chien, enjeu de médiation et de substitution à une tendresse mutuelle absente.

Tamar fait ses commentaires qu'elle livre au public, lucide dans l'échec, elle reste forte dans l'humiliation et sous les agressions. Virgile dépressif, machiavélique, égocentrique, doutant et se mentant à lui-même s'exprime beaucoup pas la force physique et la violence. Roxanne est une fée clochette punkettisée, elle est comme Couchou, indispensable à ce couple qui n'arrive pas à s'aimer et à se parler sans heurts.

Sur un grand carré plastifié sur lequel une averse va s'abattre, les acteurs déploient leur présence physique et verbale comme des performeurs : Roxanne sautille, Tamar joue de sa frêle silhouette, Virgile de sa puissance musculaire.

L'univers scénique a des côtés enfantins et rappelle celui des dessins animés avec notamment une Twingo à pédale rigolote et la présence du chien évidemment, câliné et choyé avec sa fourrure apaisante. Cela fait ressortir d'autant plus la perversité de la situation et la crudité de la

langue. Une langue où le scatologique, le physiologique sont très prégnants, ce qui n'est pas sans rappeler les textes d'Hanokh Levin.

Ce théâtre a une force indéniable, provocatrice, rugueuse mais tient la distance. Si Yuval Rozman voit dans sa pièce une transposition de sa situation personnelle, il est donc lui-même Tamar, mais Virgile, qui est-il : la terre d'accueil ou la patrie originelle ? Un peu des deux sans doute, mais ne peut-on voir une morale simple à cette histoire : les êtres ne doivent-ils pas chercher une relation sincère par delà les besoins et les imperfections des corps, ce que suggère l'image finale dérangeante d'Ahouvi.

Louis Juzot

Du 7 au 25 novembre, du mardi au vendredi 19H30, samedi 18h30, dimanche 15h30, **Théâtre du Rond-Point**, 2bis avenue Franklin D-Roosevelt, 75008, Paris. Tél : 01 44 95 98 21 [theatredurondpoint.fr](http://theatredurondpoint.fr)

## Mouvement

Mars-avril-mai 2023



1

SCÈNES

### Amiens Tout-monde

En plus d'être nos meilleurs amis pour la vie, les toutous s'avèrent aussi de parfaits révélateurs de nos relations inter-humaines. À l'occasion du festival Tout-monde, le metteur en scène Yuval Rozman tire le portrait du fidèle *Ahouvi* – magnifique border collie et enfant adoptif d'un couple de trentenaire – pour dresser un état des lieux post-rupture. Avec *Le iench*, pas de canidé à l'horizon : par l'absence, Eva Doumbia dépeint sans fard et sans fantasme la trajectoire d'une famille noire de France. (AD)

du 31 mars au 7 avril à la Maison de la Culture d'Amiens

---

**RADIO**

France inter

Mardi 14 novembre 2023

<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/la-revue-de-presse/la-revue-de-presse-du-mardi-14-novembre-2023-3163407>

## La Revue de Presse du mardi 14 novembre 2023

Mardi 14 novembre 2023

▶ ÉCOUTER (5 MIN)



Provenant du podcast  
La revue de presse

**Dans le monde.fr et Mediapart s'incarnent dans des visages d'enfants morts le drame de Gaza. Sur le site de Libération un texte qualifie le 7 octobre en Israël de "féminicide de masse". Dans Télérama, 500 personnalités du spectacle nous invitent à marcher pour les Israéliens et les Palestiniens.**

### Vous nous parlez de cobalt...

Un cobalt responsable, disent ses promoteurs, comprenez un cobalt écolo respectueux de la nature et des hommes, que l'on extrait au Maroc près du village de Bou Azzer pour les batteries de nos moteurs électriques, batteries de BMW depuis 2020, batteries des Renault bientôt qui a scellé le marché l'an dernier lors d'une grande fête sous une tente blanche...

La tente était dressée à quelques centaines de mètres d'une décharge toxique séparée du village par une pauvre barrière et dont le vent du désert et les pluies torrentielles emportent les poussières devant les maisons, sous les pieds des enfants qui s'en vont à l'école, dans les cours d'eau les oasis les jardins potagers... Une décharge faite de résidus d'arsenic -ce produit cancérigène utilisé dans les insecticides et que produit également la mine de Bou Azzer, propriété d'une compagnie, Managem, qui elle est propriété de la famille royale du Maroc...

Et Bou Azzer est l'objet d'une enquête que publie le site Reporterre, réalisée avec le media marocain Hawamich, et les media allemands Süddeutsche Zeitung, NDR et WDR, qui sont allés vérifier les plaintes de syndicalistes et de mineurs dont vous verrez la peau rongée... Et vous lirez alors une histoire de poussières d'explosifs de poison lent et long, vous lirez des analyses de sols, des analyses d'eau, vous mesurerez l'envers du chatoyant décor de nos voitures écolos...

Cette histoire d'arsenic est la première partie d'une enquête en deux volets sur ce que ces voitures électriques font au pays du sud, dans la seconde partie vous mesurerez comment les métaux des batteries sont gourmands d'une eau qui se fait rare et qu'il fait disputer aux hommes... La mine de Bou Azzer encore elle, consomme autant qu'une ville de 50.000 habitants, et elle n'est pas seule, construire des voitures signifie donc littéralement importer de l'eau du désert et la retirer aux habitants qui parfois se révoltent contre ces voitures qui assoiffent et sont une nouvelle colonisation... Pour décoloniser avant le drame il faudrait dès maintenant, lis-je, se fixer des limites, bannir les trop grosses voitures électrique, les SUV sont l'ennemi, nous n'en prenons guère le chemin...

Je lis dans Alternatives économiques que nos constructeurs européens veulent fabriquer des électriques de haut de gammes lourdes et chères, quand les chinois vont nous alimenter en petites électriques à 10, 15000 euros, c'est une info glanée dans un dossier de bonne volonté pour nous convaincre de changer nos habitudes et de sortir du tout-voiture... Dans les Echos je lis aussi les plans du gouvernement pour rendre accessibles aux moins riches des voitures électriques à 100 euros par mois via une plateforme de leasing social, c'est un slogan du pouvoir, sera-ce une réalité. Tout ceci ne parle pas beaucoup des mineurs marocains.

Dans le Journal de Saône-et-Loire je lis les détritres improbables que nous jetons dans nos eaux usées, lingettes, slips médicaments seringue, ce n'est pas qu'au Maroc que nous polluons...

Dans les Echos encore, j'apprends que le déclin du sms au profit des messageries type whats app ou messenger va faire perdre 3 milliards de dollars en cinq ans aux opérateurs des télécoms, cela ne parle pas non plus du mineur marocain mais cela montre que les innovations font toujours des dégâts...

### On parle aussi de pétitions...

Qui se nourrissent de souffrance ou de bonne volonté...

[Sur le site de Téléràma](#), 500 actrices acteurs metteurs en scène musiciens scénaristes personnalités du spectacle, Isabelle Adjani Wajdi Mouawad Christophe Honoré Michel Jonasz nous invitent à marcher dimanche prochain pour les morts d'Israël et les morts de Gaza ensemble, pour dire je cite "la voix multiple, polyphonique, vivante, le lien si puissant qui existe en France entre les citoyens juifs, musulmans, chrétiens, athées et agnostiques, la voix (...) de toutes les humanités, toutes les bontés, toutes les empathies et tous les ébranlements.". Le texte a été initié par la comédienne belge d'origine marocaine Lubna Azabal qui depuis le 7 octobre se sentait terrassée dans son humanité...

Peut-on souscrire en même temps à cette espérance et à l'affirmation de l'horreur, si les deux sentiments sont aussi vrais. [Sur le site de Libération](#) depuis samedi, d'autres personnalités, Charlotte Gainsbourg Yvan Attal Marilou Berry, nous invitent à signer une pétition en ligne pour que soit reconnu ceci, que le 7 octobre en Israël a eu lieu un "féminicide de masse", car si des centaines de civils sont morts, les femmes sont mortes autrement, dans d'autres tortures -je vous épargne ici les descriptions.

Le texte de réconciliation de Lubna Azabal commence par ces mots: "Le 7 octobre 2023, le monde s'est réveillé éventré. Les viscères de son humanité entre les mains." Les mots nous hantent quand on sait.

Lisez sur le site du Monde [cette rencontre avec un journaliste palestinien](#), Ahmed Alnaouq, qui vit à Londres et qui est dans le déni depuis le 22 octobre quand 21 membres de sa famille ont été tués dans un bombardement à Gaza, loin de lui, il n'a pas dit au-revoir à ces nièces et neveux, ces enfants avec qui il se prenait en photo au temps des selfies en famille... Nous les voyons donc... Ahmed Alnaouq dans son deuil poursuit son travail, lui qui a créé un site, « [we are not numbers](#) », nous ne sommes pas des numéros et, avec un ami israélien, une page facebook, « [Accross the Wall](#) », pour faire connaître en images en anglais en hébreu les visages des gens de Gaza.

[Lisez aussi sur Mediapart l'article de Joseph Confavreux intitulé "Dans le cimetière numérique de Gaza"](#), qui raconte comment sur internet, depuis le monde en paix, des palestiniens publient les histoires les vies les visages d'habitants de Gaza tués dans cette guerre... Je vois un même au visage buté, il devait être sympa, Bassem Mohammad Al-Kafarneh, 5 ans que câlinait son père et qui est mort à Beith Hanoun, mignon comme les enfants d'Israël dont des imbéciles déchirent les photos sur nos murs...

Dans l'Eveil, je lis des français de bonne volonté, Solange Martine Françoise, des habitants du Puy en Velay qui allaient dans les territoires palestiniens aider à la récolte des olives, qui rencontraient des gens qui avaient accepté l'inacceptable, elles invitaient leurs enfants en France pour qu'ils puissent voir la mer.

### On parle enfin d'un médecin...

[Dans le journal de Saône-et-Loire](#), qui est un homme heureux de sa double vie, Lucas d'Heilly Huberdeau, médecin généraliste à Mellecey, qui en 2019 a repris le domaine viticole de sa famille à Moroges, il est dans les vignes le matin, au cabinet l'après midi, il ne faut pas choisir...

Dans le Dauphiné libéré qui a organisé un concours de nouvelles sur le thème « Montagne et imaginaire », vous lirez [le texte vainqueur intitulé « la faille »](#), qui parle d'un alpiniste en quête d'absolu, qui dans le froid bleuté se rend compte qu'il ne voulait pas gravir la montagne mais parvenir au paradis...


[Dans Libération ce matin](#), après [d'autres journaux](#), vous lisez l'infiniment fort et doux et déchiré dramaturge israélien Yuval Rozman, qui vit à Paris, qui dit des choses belles sur ses espérances, sur la peur qui l'a pris, sur sa famille qui a failli mourir, sur ses amis palestiniens qu'il appelle, et ses ornithologues qui suivent des oiseaux qui survolent Israël et Palestine sans savoir de frontière, pourquoi les hommes n'en sont pas capables? On joue au Rond point, sa pièce « Ahouvi », mon amour, qui raconte un couple qui s'est délité, et dont la femme dit qu'elle voudrait faire l'amour et prendre les événements de manière plus légère», nous en sommes tous là.

France inter

Mercredi 15 novembre 2023


<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/nouvelles-tetes/nouvelles-tetes-du-mercredi-15-novembre-2023-6165439>

VIDÉO



**Yuval Rozman**  
Mercredi 15 novembre 2023

▶ ÉCOUTER (7 MIN)    📌    🔗

 Provenant du podcast  
**Nouvelles têtes**    📶

**Depuis ces dernières semaines, c'est un nom et une voix qui apaise par la justesse de ses mots et la sincérité de son art : le dramaturge et metteur en scène Israélien Yuval Rozman est l'invité de Mathilde Serrell ce matin.**

Il a grandi sous les alarmes et les sirènes de la Guerre du Golfe... à Herzliya, dans la banlieue de Tel Aviv. Sa grand-mère rescapée d'Auschwitz. Son père chef de chantier, et poète. Sa mère artiste-peintre... Il passe son enfance dans son studio !

A 11 ans, sur une chorégraphie de « Like a prayer » de Madonna, c'est la révélation ! Lui qui se rêvait volleyeur ressent l'appel du spectacle vivant. C'est son premier émoi à la fois artistique et sensuel...

La même année, sa première prise de conscience politique. Comme dans les autres manifestations : pour les accords d'Oslo, pour la paix entre Israël et la Palestine... Ce jour de novembre 1995, son père l'avait emmené quand le premier ministre Yitzhak Rabin a été assassiné.

Depuis c'est sur une scène de théâtre qu'il veut continuer de construire la paix. Une première pièce à 21 ans, puis le service militaire. Enfer. Et désertion.

Hommage au cabaret Dada de Zurich de l'entre-guerre, il crée sa deuxième pièce « Cabaret Voltaire », avec l'ami et acteur palestinien Mohammad Bakri. Très critique du gouvernement, le spectacle rafle tous les prix, mais les subventions sont coupées... Et le metteur en scène de s'exiler.

A 39 ans aujourd'hui, il vit et crée depuis une dizaine d'année en France, et présente aujourd'hui le 3ème volet de sa « Quadrilogie de ma terre »



"Ahouvi" de Yuval Rozman - Frédéric Iovino

## "Ahouvi" de Yuval Rozman

Au Théâtre du Rond-Point, puis les 16 et 17 avril 2024 au Théâtre L'Aire-Libre à Saint-Jacques-de-la-Lande

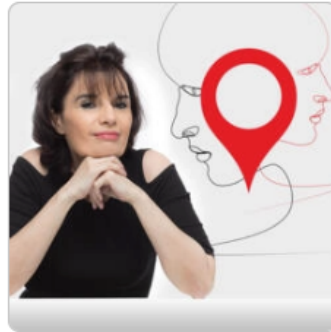
### L'avis des critiques :

- **Anna Sigalevitch** note que la pièce dévoile toutes ses cartes dès le début : *"pour croire à l'intrigue, celle d'un couple qui se déchire, il faut qu'on ait vu un couple s'aimer"*. Elle salue le jeu extraordinaire de Stéphanie Aflalo, *"une de ces actrices qui transportent un monde avec elles"*.
- Selon **Victor Inisan**, c'est un bon spectacle mais qui pêche par excès de générosité : c'est tout simplement trop long. Il note aussi l'aspect déceptif de la pièce, qui semble nous emmener sur un terrain politique et qui finalement se concentre sur *"la violence tristement banale au sein d'un couple"*. Ce qui en soi n'est pas problématique, mais ce contrat non rempli rend la pièce oblique, selon lui.

**RFI – EN SOL MAJEUR**

Samedi 18 novembre 2023

<https://www.rfi.fr/fr/podcasts/en-sol-majeur/20231118-yuval-rozman-un-coeur-isra%C3%A9lien>




**EN SOL MAJEUR**

## Yuval Rozman, un coeur israélien

Publié le : 18/11/2023 - 16:00

 Écouter - 48:30

 Partager

 Ajouter à la file d'attente

L'aveuglement : c'est l'un des mots-clé qui illumine le travail de Yuval Rozman, un metteur en scène franco-israélien qui aime l'amour et la difficulté de l'amour. Autant dire qu'un chantier immense s'est ouvert à lui, le 7 octobre 2023, dans son Moyen-Orient.



Le metteur en scène Yuval Rozman © Antonin Amy Menichetti

**Yuval Rozman** qui a déserté l'armée, il y a presque 20 ans, est un poseur de questions qui dérangent. Comment être israélien sans être juif ? Comment être juif, français et sans couleur politique ? Comment dire l'abandon d'un pays à travers l'histoire d'un couple (France-Israël en quelque sorte) ? Quelques jours après la marche contre l'antisémitisme en France, En Sol Majeur vous invite à prononcer ce mot : **Ahouvi** Mon amour en hébreu, titre du 3ème volet de La Quadrilogie de ma terre présenté au Théâtre du Rond-Point à Paris. Expérience théâtrale, expérience de vie, puisqu'il se sert du plateau pour scruter à la fois son identité israélienne et le conflit israélo-palestinien...

### **Les choix musicaux de Yuval Rozman**

Barbara Streisand *Avinu Malkeinou*

Fairouz *Habbaytak*.

Par : **Yasmine Chouaki** 

**RFI – DE VIVE(S) VOIX**  
Lundi 20 novembre 2023

<https://www.rfi.fr/fr/podcasts/de-vive-s-voix/20231120-th%C3%A9%C3%A2tre-ahouvi-r%C3%A9flexion-sur-la-jud%C3%A9it%C3%A9-vue-par-un-couple-franco-isra%C3%A9lien>




**DE VIVE(S) VOIX**

## **Théâtre : « Ahouvi » : l'histoire d'amour d'un couple mixte franco-israélien**

Publié le : 20/11/2023 - 16:05

 **Écouter - 29:00**

 **Partager**

 **Ajouter à la file d'attente**

« Ahouvi », ça veut dire « mon amour » en hébreu. C'est aussi la dernière pièce de Yuval Rozman, metteur en scène israélien, en exil à Paris, pour pouvoir continuer à travailler.



Yuval Rozman. © Amy Antonin Menichetti

Dans cette pièce, il livre la quatrième partie de son travail sur la judéité et l'identité en mettant en scène un couple franco-israélien, sa rencontre puis sa dissolution, cinq ans après.

**Invité : Yuval Rozman**, comédien et metteur en scène. Sa pièce « **Ahouvi** » (mon amour en hébreu) se joue au Théâtre du Rond-Point jusqu'au 25 novembre 2023.

Et la chronique Ailleurs nous emmène au Bénin pour les **RIAO (Rencontres Internationales des Arts de l'Oralité)** avec **Estamine Vidjingni Mito-Baba**, directrice générale des RIAO-2023, Chargée des communications.

Par : **Pascal Paradou**  [Suivre](#)

France Culture

Samedi 25 novembre 2023

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/tous-en-scene/le-proche-orient-sur-scene-avec-yuval-rozman-ido-shaked-et-lauren-houda-hussein-9548694>



## Le Proche-Orient sur scène avec Yuval Rozman, Ido Shaked et Lauren Houda Hussein

Samedi 25 novembre 2023

▶ ÉCOUTER (59 MIN)



**Yuval Rozman met en scène "Ahouvi", qui veut dire "amour" en hébreu, l'amour et la séparation d'une Israélienne avec un Français. Ido Shaked, Israélien, et Lauren Houda Hussein, franco-libanaise, terminent leur trilogie "Une histoire subjective du Proche-Orient, mais néanmoins valide... Je pense."**

### Avec

- Yuval Rozman
- Ido Shaked Metteur en scène israélien
- Lauren Houda Hussein Comédienne

Yuval Rozman, auteur, metteur en scène, comédien israélien, pour son spectacle *AHOUVI*, en tournée avec une étape au Théâtre du Rond-Point (Paris) tout le mois de novembre ; deux dates bretonnes à suivre au printemps : les 16 et 17 avril 2024 à Sain-Jacques-de-la-Lande. Depuis plusieurs années, Yuval Rozman construit une œuvre captivante sur la judéité. Dans *Ahouvi* ("Mon amour" en hébreu), il suit le couple formé par une Israélienne et un Français, puis leur séparation et la dérive de la violence et de la destruction. À la suite d'une relation intense, à la fois paradis sensuel et tombeau ténébreux, LUI est à bout, il n'en peut plus, il coule, il cherche une nouvelle forme de vie en quête de liberté. Elle nous raconte leur histoire, depuis le premier jour. Au centre de leur vie conjugale : un chien, objet de leur lien comme de leur déni. C'est par cette présence animale et l'humour féroce, dont use Yuval Rozman avec une maîtrise parfaite, que la tragédie peu à peu nous engloutit...



Lauren Houda Hussein, autrice, comédienne franco-libanaise et Ido Shaked, metteur en scène et auteur israélien, pour leur spectacle [Une histoire subjective du Proche-Orient, mais néanmoins valide... je pense](#) en tournée jusqu'au 26 mars : le 09 décembre à Vitry-sur-Seine ; du 12 au 15 décembre à Marseille ; le 08 mars à la Courneuve ; le 26 mars à Aubusson.

Cette épopée contemporaine, écrite et interprétée par Lauren, mise en scène par Ido, s'articule sur trois épisodes portés par une comédienne et un oudiste. Chaque épisode est dédié à une ville : Beyrouth, Jérusalem puis Paris, en mêlant récit et musique live, comme un concert documentaire. À travers l'intime se dessine une cartographie sensible du Proche-Orient. Hussam Aliwat, oudiste palestinien, joue la musique live sur scène dans *Une histoire subjective du Proche-Orient, mais néanmoins valide... je pense*. Il joue un morceau au oud pendant l'émission.



# ***THE JEWISH HOUR***

# Le Monde

## Au Centquatre, le regard caustique de Yuval Rozman sur Israël

L'auteur-metteur en scène présente le deuxième volet de sa trilogie, « The Jewish Hour »

### THÉÂTRE

Israël, suite: Yuval Rozman présente *The Jewish Hour*, deuxième volet de sa trilogie consacrée à son pays. Le premier, *Tunnel Boring Machine*, traitait de la politique, à travers l'histoire d'amour entre un soldat israélien et un Palestinien dans un de ces tunnels de Cisjordanie qui servent au passage d'armes et de denrées, et aussi de « love tunnels ». *The Jewish Hour* affronte la question de la judaïté, toujours dans un endroit clos: un studio de radio où l'on verra Bernard-Henri Lévy assassiné, en direct. Mais n'allons pas trop vite.

Revenons au point de départ: Yuval Rozman, né en 1984, élevé dans une famille de gauche, religieuse. Il écrit sa première pièce à 18 ans, déserte de l'armée au bout de vingt mois, se forme au Conservatoire de Tel-Aviv. En 2012, Yuval Rozman quitte Israël. Il part pour Paris, remet sa carrière en jeu, trouve sa place. Il joue sous la di-

rection d'Hubert Colas, et dirige Laetitia Dosch dans *Hate*. Mais, après cinq années en France, une question le taraude: « Pourquoi ici je me sens plus juif que jamais ? » Ainsi naît « La Trilogie de ma terre ». *The Jewish Hour* a été créé en mars 2020. Le spectacle a payé son tribut au confinement, mais il a reçu le prix Impatience 2021.

#### Excitée comme une puce

Il nous emmène à Netanya, une ville au nord de Tel-Aviv où vivent beaucoup de Français qui ont fait leur alya – retour en Israël. C'est à

**La pièce est une émission faite en direct par Kevin et Stéphanie, un frère et une sœur, dans un studio bricolé**

eux que s'adresse *The Jewish Hour*, une émission faite en direct par Kevin et Stéphanie, un frère et une sœur, dans un studio bricolé. Derrière eux, une étoile de David. Ils accueillent en musique le public, dansent sur leurs chaises pendant le générique. « Bienvenue dans le monde merveilleux du judaïsme ! »

C'est parti. Stéphanie donne des nouvelles qui vantent Israël, appelle aux dons avec insistance, reçoit un sportif qui a fait son alya, présente le texte d'étude de la semaine – l'histoire de Caïn et Abel... Excitée comme une puce, riant à tout bout de champ, elle n'échappe à aucun cliché, avec ses fiches, ses clins d'œil au public, ses minaudeurs. Puis arrive Bernard-Henri Lévy, invité pour son livre *L'Esprit du judaïsme*. Il ne veut pas entendre quand Stéphanie lui parle de l'antisémitisme en France. Elle ne peut pas entendre quand il dénonce le nationalisme israélien. Le dialogue vire au pugilat. Bernard-Henri Lévy, qui passe son temps à avaler des marshmal-

lows, finit par « entarter » Stéphanie, avant de recevoir de Kevin un coup de feu mortel... Et de se relever: nous sommes au théâtre.

*The Jewish Hour* ne craint pas le burlesque, ni l'excès ni la provocation. A la fin, les murs du studio s'effondrent sur un champ de ruines où les comédiens se déchaînent en jouant de la musique, tandis que défile, sur un écran, un texte sexuel et cru sur Israël. Yuval Rozman est caustique, grinçant. Il sait exprimer l'inconfort, et les comédiens savent lui rendre justice. Ils sont trois: Romain Crivellari joue Kevin, Gaël Sall les invités de l'émission, dont Bernard-Henri Lévy, rôle dans lequel il est irrésistible. Quant à Stéphanie Aflalo en journaliste, elle est éblouissante: une virtuose dans l'art et la manière d'incarner les névroses d'un pays à travers un personnage. ■

BRIGITTE SALINO

*The Jewish Hour*, de Yuval Rozman. Au Centquatre, Paris 19<sup>e</sup>. Durée: 1h30. Jusqu'au 23 octobre.



13 octobre 2021

## SCÈNES



THE JEWISH HOUR  
de Yuval Rozman

Primée au dernier festival Impatience,  
une pièce à l'humour féroce pour décrire  
la société israélienne.

## Primée au dernier festival Impatience, une pièce à l'humour féroce pour décrire la société israélienne.

De la suite dans les idées, Yuval Rozman n'en manque pas. Pour preuve, *The Jewish Hour*, le jubilatoire deuxième volet de son projet *La Trilogie de ma terre*. On avait découvert avec enthousiasme le premier chapitre, *Tunnel Boring Machine*, en 2017, où Yuval Rozman imaginait l'histoire d'amour impossible entre le Palestinien Khalil et le soldat israélien Nadav. Changement radical de ton avec *The Jewish Hour*, où il "questionne [sa] propre judéité depuis son arrivée en France, en prenant comme toile de fond le conflit israélo-palestinien". Ce second acte de sa trilogie est atrocement jouissif, politiquement incorrect dans les grandes largeurs, délicieusement insolent et vertement moqueur.

On assiste en direct à l'émission fictive de radio *The Jewish Hour* (dont le podcast est diffusé sur radiojuivefrancophone.israel) animée en direct de Netanya par la journaliste Stéphanie Aflalo, jouée par Stéphanie Aflalo. Elle reçoit ses invités à une heure de grande écoute – un rabbin, un athlète et l'intellectuel français Bernard-Henri Lévy –, tous joués par Gaël Sall (elle et lui, déjà remarquables dans *Tunnel Boring Machine*, font mouche et sidèrent par leurs talents combinés d'acteur-trice, chanteur-ses musicien-ne et clown...). À la régie son, Kevin, le frère de Stéphanie, est joué par Romain Crivellari avec toute la discrétion que sa fonction implique.

La guerre aux clichés est déclarée. Tous vont y passer. Et tant qu'à parler de l'Alya, de l'antisémitisme, de Caïn et Abel, de l'esprit du judaïsme, du nationalisme israélien et des colonies dans les territoires palestiniens, autant le faire avec humour. "Quand j'étais enfant, nous dit Yuval Rozman, mes parents étaient religieux, et ma grand-mère, rescapée des

*camps, venait pour le shabbat. Mais elle n'était pas religieuse du tout et, chaque fois, elle débitait des blagues toute la soirée. Elle me disait toujours que c'était le seul moyen de tenir dans les camps."*

Message reçu. Alors, on rit beaucoup des horreurs qui sont dites. De la parodie des figures invitées : un rabbin poussé à dire une réclame, un athlète ukrainien à l'hébreu inaudible, et un BHL impoli, affublé de multiples perruques, qui entarte l'animatrice, lui jette des quartiers de mandarine, va pisser au milieu d'une question et qui préfère parler de la politique d'Israël plutôt que de l'antisémitisme en France. Jusqu'au silence plateau, la parole étant relayée par un texte projeté sur écran, violent, cru, décapé de toute bienséance pour dire l'insupportable que ce conflit génère, intimement, politiquement. Et que dire de ce finale musical étourdissant, toutes lumières éteintes, le plateau seulement éclairé par une étoile de David clignotante, parfois triangle, parfois étoile ? Message reçu... ♣ **Fabienne Arvers**

*The Jewish Hour* texte et mise en scène Yuval Rozman, avec Stéphanie Aflalo, Gaël Sall et Romain Crivellari. Du 19 au 23 octobre, Le Centquatre, Paris.

**Z**oom

**FESTIVAL IMPATIENCE**  
**Révélation !**



## Yuval Rozman

### L'identité mise en pièce

Lauréate du Prix Impatience 2020, *The Jewish Hour* est une comédie décapante mettant en scène un talk show radiophonique autour de l'identité juive. Son auteur, Yuval Rozman, s'impose comme l'un des auteurs les plus prometteurs du moment.

#### **Pourquoi avez-vous choisi les juifs français comme sujet de votre nouvelle pièce ?**

**Yuval Rozman :** Cette pièce est la seconde partie d'une trilogie que j'ai commencé à travailler en arrivant en France. Elle a pour toile de fond le conflit israélo-palestinien. Le premier spectacle, *Tunnel Boring Machine*, créé en 2017, traitait de la politique. Dans celle-ci, il sera question de religion. Quant à la troisième, elle tournera autour de l'argent. L'inspiration pour *The Jewish Hour* m'est venue le mercredi 28 mars 2018 quand je me suis retrouvé par hasard sur la marche blanche en mémoire de Mireille Knoll, cette femme juive tuée pour des raisons antisémites. C'était un moment très étrange, très politique ; on parlait d'antisémitisme mais aussi de judaïsme, de sionisme... C'était une espèce de mélange idéologique et religieux bizarre. Chacun campait sur son camp avec beaucoup d'intensité sans que l'on comprenne grand chose. J'ai eu envie de retranscrire ces impressions dans une pièce. J'ai toujours eu le sentiment que l'antisémitisme, en France, n'était pas une réalité -

pas de mon point de vue en tout cas ; je travaille dans le milieu de la culture et dans les théâtres - ; mais en fait si, en écrivant *The Jewish Hour*, tout est remonté à la surface.

**La pièce met en scène une émission de radio. Pourquoi avez-vous choisi une forme qui met l'accent sur la voix, le son et le texte ?**

Parce que j'ai trouvé ça contre-intuitif justement. La pièce se joue sur deux niveaux. Et ces deux niveaux de lecture ne révèlent pas forcément la même chose. Il y a ce que l'on entend et ce que l'on voit. On entend une femme, une journaliste, qui, à l'occasion d'un programme d'une heure reçoit des invités pour parler de politique, d'économie et de société à travers le prisme du peuple élu. Et il y a ce que l'on voit. C'est-à-dire le non-dit ; la violence envers cette journaliste et la haine contre Israël. Cette dissociation m'a paru intéressante à traiter, métaphoriquement et théâtralement.

**Et pourquoi cette émission est-elle une émission amateur ?**

C'est une question de goût. J'adore l'amateurisme, ça me fait

rire de dissocier l'envie de réussir de la réussite. Et puis c'est pour une question de moyens. L'émission amateur coûtait moins cher à mettre en scène et à décorer !

**Dans la pièce il est question du meurtre de Bernard-Henri Levy, qui est choquant. Comment se pose pour vous la question de la limite ?**

Je ne me la pose pas. Enfin, c'est compliqué... Je reste fidèle à mes convictions, mes idées et mes envies. Et en même temps, quand je crée, je me demande toujours si cela pourrait blesser ma famille.

Quand c'est le cas j'atténue.  
**Vous avez remporté le Prix Impatience cette année. Qu'est-ce que cela va changer pour vous concrètement ?**

J'ai beaucoup de projets en cours, dont une commande pour la Comédie-Française.

*Propos recueillis par  
Igor Hansen-Love*

■ *The Jewish Hour*, de Yuval Rozman, avec  
Stéphanie Aflalo, Gaël Sall et Romain Crivellari.  
Le 29/06 Maison de la culture d'Amiens, 2 place  
Léon Gontier 80000 Amiens, 03 22 97 79 79.  
Puis en tournée dans toute la France



The Jewish Hour, création de Yuval Rozman qui aborde le nationalisme israélien, a reçu le prix du jury. Jérémie Bernaert

## Théâtre. Le festival de toutes les Impatiences

Lundi 8 Février 2021, par Marie-José Sirach

La douzième édition de la manifestation de théâtre émergent s'est déroulée dans les rëgles de l'art et celles liées à la pandémie.

Depuis sa création, le festival Impatience salue et distingue les travaux de compagnies émergentes. Malgré la fermeture des salles, ses organisateurs ont décidé son maintien en organisant les représentations dans le respect de conditions sanitaires strictes, public masqué, mains hydroalcoolisées, respect du couvre-feu, etc.

Organisé par *Télérama*, le Centquatre-Paris, le Jeune Théâtre national, les Plateaux sauvages (Paris), le Théâtre Louis-Aragon (Tremblay) et le Théâtre de Chelles, le jury était, cette année, présidé par l'actrice Rachida Brakni. Sept spectacles étaient en lice, évoquant des sujets aussi divers que la vieillesse confinée en Ehpad (*Home-Morceaux de nature en ruine*); l'histoire d'un lanceur d'alerte (*Pourquoi Jessica a-t-elle quitté Brandon*); le nationalisme israélien (*The Jewish Hour*); l'amour (*Inconsolables*); le quotidien d'une jeunesse dans un pays gangrené par la corruption (*Sept mouvements Congo*); les rencontres dans un lavomatique (*Voyage voyage*) ou encore la brève histoire du théâtre nô et occidental (*L'Expérience de l'arbre*).

### Le monde continue de tourner

Le jury lycéen a récompensé *Pourquoi Jessica a-t-elle quitté Brandon ?*, une conférence gesticulée rondement menée par deux acteurs qui, à travers l'histoire des jeux vidéo et à coups d'expériences algorithmiques, racontent l'histoire (vraie) d'un lanceur d'alerte, un ancien soldat américain qui, aux manettes d'une console géante, envoie depuis le désert californien des drones tueurs en Afghanistan. Le résultat est à la fois drôle et efficace, effrayant aussi tant le réel rattrape et dépasse le virtuel. Le prix SACD est revenu aux artistes congolais de *Sept mouvements Congo*. Il faut dire que le récit dense, épique, proféré, chanté et dansé de cette

jeunesse révoltée à Kinshasa par les cinq comédiens-danseurs nous a soudain rappelé que le monde continue de tourner, même en temps de pandémie.

Enfin, le prix du jury est revenu à *The Jewish Hour*, un spectacle complètement déjanté où il est question de sionisme, d'antisionisme, d'antisémitisme dans un pays où les idées nationalistes filent bon train. Dans un studio d'une radio associative, une jeune animatrice, Stéphanie Aflalo, formidable, reçoit une heure durant ses invités. Paroles entrecoupées de jingles ratés ou approximatifs, invités aussi quiches que la tarte (un rabbin qui n'hésite pas à psalmodier les pubs ; un basketteur israélien d'origine russe qui baragouine un hébreu borborygmé et incompréhensible), mais c'est lors de l'arrivée de la star (en Israël, c'en est une), BHL, un Bernard-Henri Lévy emperruqué et chemise blanche de rigueur, que tout dérape, se dézingue. C'est gonflé, drôle, ça creuse les questions du nationalisme, ça appuie là où ça fait mal.

*The Jewish Hour* se jouera au Festival d'Avignon cet été. Les autres spectacles seront présentés au Centquatre, au Théâtre de Chelles ou à celui de Tremblay. En attendant la prochaine édition, en décembre 2021.

## Bernard-Henri Lévy, Jessica et Joseph Kabila : au Festival de théâtre émergent Impatience, l'effervescence à huis clos

🕒 5 minutes à lire

Fabienne Pascaud  
Publié le 04/02/21

Partager    



**Drolatique, décapante ou poignante, la 12e édition d'Impatience, sans spectateurs, nous a projetés tout ce mois de janvier entre enfermement et évasion, dominée par l'énergie irrésistible du collectif congolais d'Art-d'Art, et le spectacle-puzzle ultra connecté "Pourquoi Jessica a-t-elle quitté Brandon ?", prix des Lycéens.**

Du 9 janvier au 2 février, au cœur des après-midi — couvre-feu oblige —, ce fut un bien curieux festival que cette 12e édition d'Impatience, réservée aux jurys pour cause de Covid — professionnels sous la houlette de la magnifique comédienne **Rachida Brakni** et jeunes lycéens du Grand Paris. On y vécut pourtant l'effervescence. Dans les salles du Centquatre et du Théâtre de Chelles surgit dans les rangs la fringale de se retrouver face à sept jeunes compagnies francophones dont on espérait de prometteuses audaces. Initié par Télérama, aujourd'hui organisé par le Centquatre, Impatience, délibérément centré sur le théâtre émergent, n'a-t-il pas révélé Thomas Jolly, Julie Deliquet, Fabrice Murgia, Chloé Dabert ou Tommy Milliot ? Mais la pandémie, depuis près d'un an, a sans doute trop élimé nos existences.

## Un ping-pong drolatique

Excepté l'énergie épique et l'urgence de dire le mal-être de son peuple qu'a violemment exprimées le collectif congolais d'Art-d'Art, les formes scéniques présentées sont restées corsetées dans des huis clos douloureux ou virtuoses. En témoigne le prix des Lycéens remis à *Pourquoi Jessica a-t-elle quitté Brandon ?* Pierre Solot, Emmanuel De Candido, Olivier Lenel y ont construit un spectacle-puzzle branché et ultra connecté autour d'un lanceur d'alerte, ex-pilote de drone militaire. Sitcom, jeu vidéo, piano, installation plastique : la jeune compagnie belge imagine entre un acteur et un musicien un ping-pong drolatique, futé et huilé comme un jeu de société. Dans ses désordres, ses incohérences, l'absurde et insensée émission de radio amateur de *The Jewish Hour* (prix du Jury) est autrement dérangement et nourrissante. Sur scène, un studio de Netanya, en Israël, où de jeunes Français sont venus faire leur *alya*. Ils inaugurent sous nos yeux leur premier programme en direct — rien moins que « l'actualité vue par le peuple élu » — et reçoivent autant de figures intégristes que la présentatrice (épatante Stéphanie Aflalo !) interviewe entre dévotion et humour gaffeur.

## La judéité questionnée jusqu'au burlesque

Tout se corse à l'arrivée (un rien caricaturale) de **Bernard-Henri Lévy** et à ses interrogations narcissico-forcenées sur l'identité juive et les obsessions d'Israël... Seul un auteur et metteur en scène juif, Yuval Rozman, 36 ans, pouvait oser cette insolence noire, cet humour rageur envers son pays. Deuxième volet de *Trilogie de ma terre* — le premier contait l'amour impossible entre un soldat israélien et un Palestinien —, il questionne ici jusqu'au burlesque sa judéité. Sans éviter d'évoquer notre antisémitisme. Si on est parfois perdu, choqué par ses réflexions décapantes, sa délirante liberté de penser ne s'efface pas.

## Chairs neuves, âmes vieilles

Ne s'effacent pas non plus les trois vieux reclus de *Home* — ainsi nomme-t-on les maisons de retraite en Belgique —, magistralement dirigés par Magrit Coulon. Deux jeunes actrices et un acteur — admirables de vérité inventée, retrouvée ? — prêtent leurs corps aux voix enregistrées de résidents âgés qui viennent doucement les hanter. Chair neuve, âme vieille : selon un tempo comme immémorial, les trois présences fantomatiques naviguent entre tout et rien. Elles mangent, boivent, écoutent la radio, glissent péniblement sur le sol blanc. Elles disent peu mais expriment tout de la mort à venir et du temps qui fuit. Comment font donc les trois comédiens pour faire suspense de ces pauvres vies sorties de chez Beckett, comme de nos Ehpad ? Quand la littérature et la vie follement se confondent... La poésie aussi. Car ces bouts d'existence misérables acquièrent ici une lancinante dignité. Et l'on repense avec émotion à nos existences rapiécées par le Covid, à celles de nos anciens claquemurés dans leurs chambres... Du

très concret, la metteuse en scène Magrit Coulon a su faire matière à terribles songes et réflexions. Dans ses enfermements et ses envies d'évasion, Impatience 2020 aura été un festival qui étrangement nous ressemble.

### **Du théâtre de combat en République démocratique du Congo**

Que peut faire un artiste de théâtre quand son pays s'enfonce dans la crise politique avec violence ? Et que la corruption grippe les rouages d'une démocratie de façade ? C'est la question brûlante et obsédante que se posent Michael Disanka et les chanteurs-acteurs-danseurs du Collectif d'Art-d'Art, fondé il y a dix ans à Kinshasa. Écrit comme un journal de bord entre août 2016 et mars 2017, *Sept Mouvements Congo* retrace les pérégrinations mentales, créatives ou militantes de Disanka lui-même, dans une République démocratique du Congo en plein désarroi. Le spectateur peu familiarisé avec le profil exact des forces en présence s'y perdra un peu, tant l'auteur et sa bande entrent dans le détail des circonstances. Mais quel souffle dans ce spectacle, arrivé juste à temps à cette dernière édition du festival Impatience pour y remporter haut la main le prix SACD ! Entre deux estrades où ils incarnent soit le dictateur Joseph Kabila accroché à son fauteuil de président, soit le chorus d'un peuple qui s'y oppose, les cinq performeurs racontent élections suspendues, négociations avortées, retournements ou faux espoirs d'accord. Quand plane encore une autre menace idéologique : celle d'une « pureté » nationale à retrouver... Acteur envoûtant, Disanka possède des mots fébriles et imagés qui fécondent à merveille la langue française. S'il monologue souvent, tel l'officiant d'un théâtre cathartique, il dialogue sur scène avec de magnifiques partenaires et bâtit un spectacle total. La chanteuse fait vibrer lingala ou swahili, et les deux musiciens expriment avec puissance toutes les tensions. Ils disent aussi leur condition d'artistes face à un pouvoir menaçant, dans une société qui ne les attend pas forcément. Si l'histoire avance de façon incertaine, leur désir de théâtre est indéfectible.

*Par Emmanuelle Bouchez*

## / actu / Impatience 2021 : un palmarès très politique



photo Louise Quignon

**Réservé cette année aux professionnels, Impatience s'est clôturé le 2 février 2021. Des sept spectacles présentés, les trois jurys du « festival de la jeune création théâtrale » ont récompensé des propositions aux sujets très politiques. Au détriment de pièces plus contemplatives, notamment de la belle *Expérience de l'arbre* de Simon Gauchet.**

Cette année plus encore qu'une autre, venir jouer à Paris dans le cadre du festival Impatience fut pour les jeunes compagnies programmées une chance. En dépit du contexte, huit spectacles sur les dix initialement prévus ont pu se jouer au CENTQUATRE-PARIS et dans les autres lieux partenaires du festival. Seul *Murs-murs* de **Carole Umulinga Karemera**, dont l'équipe est restée bloquée au Rwanda du fait de restrictions de sortie du territoire rwandais de dernière minute, risque de ne pas être reprogrammé. Expérience théâtre en format drive-in incompatible avec les mesures sanitaires en vigueur ces jours-ci, *Radio On (where dreams go to die)* de **Guillaume Bariou** devrait être présenté au printemps. Hors-concours bien sûr, la remise des prix ayant eu lieu le 2 février. Entre professionnels et membres des trois jurys uniquement, comme depuis le début du festival. Verdict ?

### Grand vainqueur : le réel

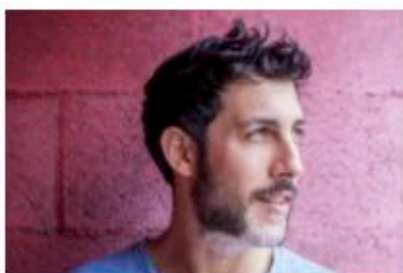
Le Grand Prix revient à *The Jewish Hour* de **Yuval Rozman**, le prix SACD à *Sept mouvements Congo* de **Michael Disanka** et le prix lycéen à *Pourquoi Jessica a-t-elle quitté Brandon* de **Pierre Solot** et **Emmanuel De Candido**. Trois pièces de provenances et de propos divers, qui se rejoignent en un point : leur rapport fort au réel, et leur

## The Jewish hour de Yuval Rozman obtient le Prix Impatience 2020



The Jewish hour de Yuval Rozman

**Le Festival Impatience 2020 n'a pas pu se dérouler comme prévu en décembre. Il a été maintenu du 9 janvier au 2 février 2021, et les représentations se sont déroulées à huis-clos devant des professionnels et le jury présidé cette année par Rachida Brakni. Yuval Rozman obtient le prix 2020 pour *The Jewish hour*. Notre reportage sur l'édition 2021 est à suivre.**



Yuval Rozman

**Prix Impatience 2020** pour *The Jewish hour* de Yuval Rozman  
Avec cette comédie identitaire qui prend la forme d'un talkshow radiophonique, Yuval Rozman signe le deuxième volet de sa Trilogie de ma terre. Toujours sur le fil entre humour corrosif et gravité, le metteur en scène aborde frontalement la question de l'identité juive contemporaine et jette un regard aussi subtil qu'acérbe sur les obsessions et les névroses de son peuple.

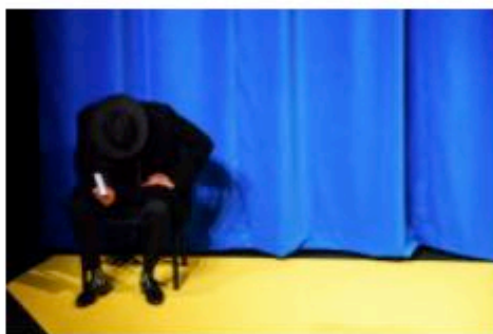
**Prix SACD** pour *Sept mouvement Congo* de Michael Disanka  
Michael Disanka (Congo) vit et travaille à Kinshasa en République Démocratique du Congo. Il est comédien, metteur en scène et

auteur, détenteur d'un diplôme d'art dramatique à l'Institut National des Arts de Kinshasa depuis 2011. En avril de la même année, il cofonde le Collectif d'Art-d'Art.. Chronique de cinq jeunes Kinois qui disent leur rage, leurs angoisses, et rêvent pour survivre : aucun aspect de la dure réalité de leur vie quotidienne au Congo n'échappe à leur tirade. Ça chante, ça vibre, ça crie, c'est envoûtant !

**Prix des lycéens** pour *Pourquoi Jessica a-t-elle quitté Brandon ?* de Pierre Solot et Emmanuel De Candido / Cie MAPS

Tout commence dans un Starbucks autour d'un café latté, comme dans n'importe quelle sitcom. Jessica est sur le point de quitter Brandon. C'est d'ailleurs ce qu'elle va faire, et c'est là que s'arrête l'analogie avec le feuilleton américain. Car pour répondre à la question Pourquoi Jessica a-t-elle quitté Brandon ? Pierre Solot et Emmanuel De Candido partent sur les traces bien réelles de Brandon, ancien pilote de drone militaire devenu lanceur d'alerte.

volonté d'en dénoncer les injustices, dérives. Peut-être confinements, couvre-feux et autres mesures sanitaires qui nous éloignent les uns des autres, qui mettent le monde à distance, y sont-ils pour quelque chose. Pleines d'une colère plus ou moins enrobée d'une couche d'humour ou de fiction, les trois pièces lauréates abordent des sujets à forte teneur politique : la judéité en France, la vie quotidienne au Congo et la guerre à l'ère du drone. Le palmarès de la 12<sup>ème</sup> édition d'Impatience défend ainsi une vision assez homogène du théâtre : engagé, conscient des grandes tragédies du moment et désireux de changer quelque chose à l'ordre du monde.



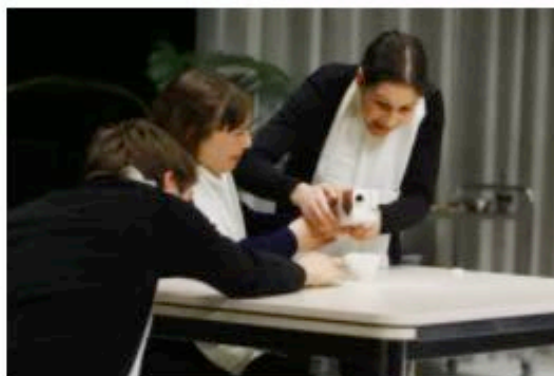
"The Jewish Hour" (c) Jérémie Bernaert

Pour porter leur message, deux des pièces primées adoptent des codes propres à différents médias. Dans *The Jewish Hour*, l'excellente **Stéphanie Aflalo** incarne la présentatrice de l'émission éponyme consacrée à la vie juive, dont l'invité du jour est un Bernard-Henri Lévy plus grossier que de nature. Dans *Pourquoi Jessica a-t-elle quitté Brandon ?*, les Belges Pierre Solot et Emmanuel de Candido imaginent eux aussi une sorte d'émission, plutôt télévisuelle cette fois, où ils présentent leur enquête autour de la figure de Brando Bryant, jeune pilote de drone américain devenu lanceur d'alerte en dénonçant dans les médias le programme d'assassinats auquel il a été forcé de participer.

Ces deux pièces ont beau tenter de jouer avec les cadres dans lesquels se déploient leurs fictions très documentées, elles peinent à s'en affranchir pour développer un langage théâtral vraiment singulier. Le sujet prime sur la forme, ce qui est aussi le cas de *Sept mouvement Congo*, où l'image et la radio n'ont cette fois aucune place : essentiellement basée sur l'écriture – d'où le prix SACD, dans une édition où le texte fut assez secondaire –, cette pièce ne va guère bien au-delà de la dénonciation de la violence politique au Congo.

## L'imaginaire sur le bas-côté

Cette 12<sup>ème</sup> édition d'Impatience présentait pourtant une assez grande diversité d'esthétiques et de récits. Dans notre [premier article](#) sur le festival, nous évoquions par exemple *HOME, morceaux de nature en ruine* de **Magrit Coulon**. Une pièce qui résonne elle aussi fortement avec l'actualité – trois jeunes comédiens y jouent le quotidien d'un EHPAD –, mais d'une manière toute différente des trois pièces primées, qui en plus de se rejoindre dans leur rapport fort au réel le font dans une énergie peu contenue. Dans une efficacité qui laisse peu de place au doute, à l'interprétation. Rien de cela dans *HOME*, qui s'ouvre par une longue traversée de plateau en déambulateur, sans un mot. Le reste est à l'avenant : ponctuée de quelques bribes de récits qui s'achèvent de la manière dont ils ont commencé, sans raisons, la pièce se déroule dans une lenteur tout sauf réaliste. Une lenteur de théâtre, où la distance entre acteurs et personnages est sans cesse exhibée, avec un humour bienvenu.



"Home" (c) Margot Briand

Autre spectacle repartant sans récompense, *L'Expérience de l'arbre* de **Simon Gauchet** est lui aussi d'une lenteur qui ne pourrait exister ailleurs que sur une scène de théâtre. **À notre sens de loin la plus aboutie et singulière des huit pièces présentées cette année à Impatience, cette pièce questionne le geste théâtral à travers un passionnant dialogue entre Simon Gauchet lui-même et le jeune acteur de théâtre Nô Hiroaki Ogasawara.** Lequel a repris pour l'occasion le rôle de son maître Tatsushige Udaka, qui a transmis à Simon Gauchet les bases du théâtre Nô pendant un mois en 2008. Dix ans plus tard, dans le cadre d'une résidence de trois mois à la Villa Kujoyama, c'était au tour du metteur en scène français de partager les fondements de sa pratique. *L'Expérience de l'arbre* est le fruit de cet échange, qui est aussi le sujet principal de la pièce.

## Une jeunesse millénaire

**Autour de la figure de l'arbre, centrale dans le théâtre Nô et dans l'imaginaire de Simon Gauchet, les deux artistes déploient une conversation dont la forme emprunte autant au théâtre occidental qu'asiatique.** Les imaginaires, les mythologies circulent. Elles s'interpénètrent tout en douceur, sans chercher à dire autre chose que cette rencontre. S'il est question de catastrophes écologiques, nul discours n'est asséné sur le sujet. Contrairement aux trois pièces primées, *L'Expérience de l'arbre* n'est pas de son époque. Il n'est pas non plus d'une autre : s'y exprime une jeunesse millénaire capable de se nourrir de traditions, d'auteurs, de théâtralités diverses.

À l'écoute de la nature et des hommes, cette jeunesse tranche avec celle qu'a récompensé cette année le festival Impatience. Qu'importe : sa rencontre avec les 160 professionnels qui l'ont découverte sur le festival devrait lui donner la chance de sortir de Bretagne où la compagnie de Simon Gauchet est bien implantée. N'ayant jusque-là joué qu'une seule fois à Paris, cette dernière y était quasi-inconnue, de même que sur le reste du territoire. Défenseur de la relocalisation des théâtres, notamment en tant que directeur du théâtre-paysage de Bécherel depuis 2018, n'en abandonnera pas pour autant sa région. Il poursuivra son riche va-et-vient entre l'ici et l'ailleurs. Entre les racines et la cime.

Anaïs Heluin – [www.sceneweb.fr](http://www.sceneweb.fr)



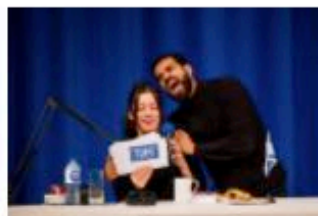
## Festival Impatience : Yuval Rozman dévoile « The Jewish Hour »

29 JANVIER 2021 | PAR ELIE PETIT

*En ce mois de janvier 2021, sous la menace de couvre-feux toujours plus tôtifs, un privilège unique est offert par le festival Impatience aux professionnels du monde du théâtre : assister à des représentations. En ce samedi, c'est The Jewish Hour qui joue au 104. Une pièce drôle, sérieuse et sévère à la fois.*



Herve-Bellamy



Crédit Jeremie-Bernaert



Crédit Jeremie-Bernaert

*The Jewish Hour* est littéralement une création de plateau... de radio. On y découvre un frère et une soeur, qui montent leur première émission, lui à la régie, elle devant le micro. Depuis la ville de Natanya en Israël, elle s'adresse au public des francophones du pays.

TJH 98,6 occupe le créneau juste avant l'entrée de shabbat, le vendredi en fin d'après-midi. Le public entre sur le plateau accueilli par le duo, entre chansons festives traditionnelles juives et modernes israéliennes. Les gradins se remplissent avec la distance supplémentaires et les masques de rigueur. Immédiatement, on retrouve toute l'ambiance d'une radio avec les accessoires, les fiches, les moments, la présentation et la tranche musicale. Et un petit drapeau. La présentatrice, Stéphanie Aflalo (jouée par Stéphanie Aflalo) chausse son casque, tend son micro. La voix est posée. Il y a même un podcast, un site aussi.

Elle excelle dans ses chroniques, drôles et décalées. Le personnage est émouvant tant il veut bien faire, professionnellement, dans un cadre complexe. Ses invités ne l'y aident pas vraiment. Dans la

portion biblique (on étudie une histoire par semaine), c'est au tour de l'épisode de Cain et Abel, le meurtre du frère. Un rabbin chanteur (Gaël Sall, qui incarne de nombreux rôles, dans une performance exceptionnelle) fait des siennes. Puis c'est l'interview d'un athlète ukrainien, Artium Golgoofiat (inspiré du vrai sportif Artem Dolgopyat, joué par Gaël Sall) qui expose devant nos yeux un dialogue difficile entre deux immigrés, elle et lui, venant d'horizons différents, ne parlant pas encore bien la langue du pays. Enfin, et pour un long moment, l'émission accueille un « invité exceptionnel », Bernard-Henri Lévy, venu présenter son nouveau livre, l'Esprit du Judaïsme. Et c'est une des questions en jeu ici, que fait Israël de l'Esprit du Judaïsme ? La discussion, entre flatteries et saillies vexatoires rend le BHL fou, Fuyant puis frappant, vengeur puis réconfort, c'est un numéro complet d'humeurs qui se déploie devant nous (encore Gaël Sall, fantastique). Dans le discours, des positions de juifs de diaspora (ou tout fraîchement israéliens) s'affrontent, comme des arguments coupés, à la fois éculés et actuels.

Derrière le dispositif accueillant, devant les moments drôles voire hilarants, ce sont diverses thématiques propres à la situation des juifs et d'Israël qui nous prennent. Qui est le frère qui combat ? Que font-ils désormais de leur présence sur la terre vers laquelle ils pensaient toujours devoir venir ? Que fait ce pays à ses habitants ? La pièce oscille entre le drôle, l'irrévérencieux, parfois le régressif, dans des modes de jeux très divers, statiques, mobiles, chantés.

La fin, toutefois, grandiloquente, nous a laissé perplexe. Le ton plaqué sur l'écran, hargneux sans y préparer, d'une parole rude qui dénote, par son vocabulaire et sa colère semble être celle du ressenti du metteur en scène face à son propre pays. La pièce, avant, l'émission, en disait peut-être plus et mieux sur ce que tous les autres en disent, en font, de ce pays.

The Jewish Hour de Yuval Rozman, avec Stéphanie Aflalo, Gaël Sall, Romain Crivellari

## France Culture

Samedi 23 janvier 2021

<https://www.franceculture.fr/emissions/tous-en-scene/tous-en-scene-emission-du-samedi-23-janvier-2021>

LE 23/01/2021

Publicité

### L'écriture contre l'inquiétude avec Scali Delpeyrat et Yuval Rozman

ÉCOUTER (1h)

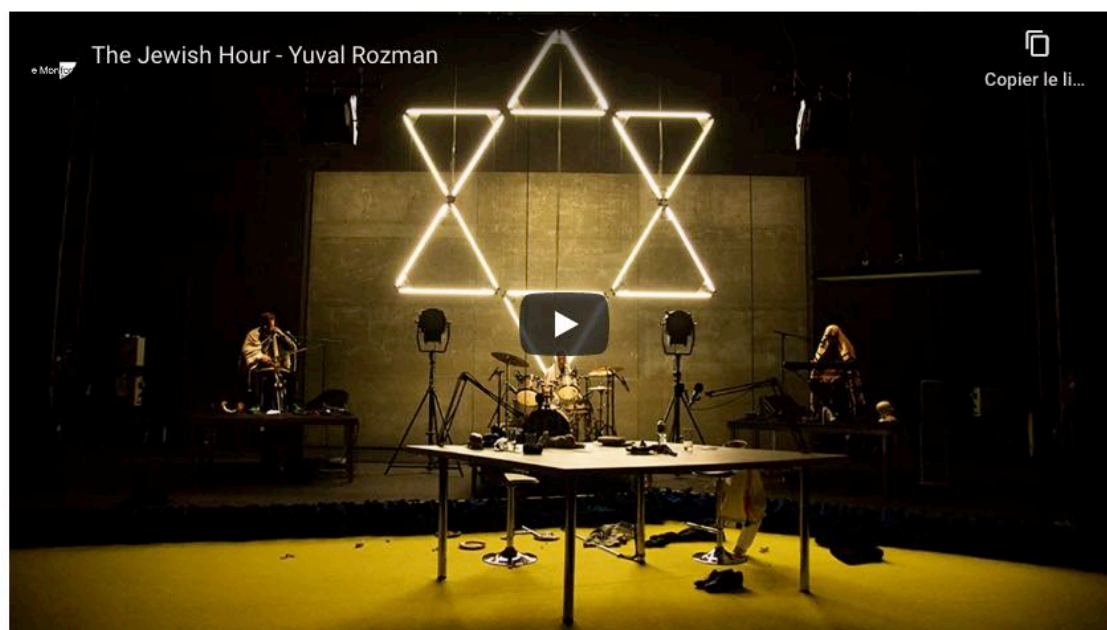
À retrouver dans l'émission  
**TOUS EN SCÈNE** par Aurélie Charon

S'ABONNER CONTACTER L'ÉMISSION

The image shows a dark-themed interface for a podcast episode. At the top left, it says 'LE 23/01/2021'. The main title is 'L'écriture contre l'inquiétude avec Scali Delpeyrat et Yuval Rozman'. Below the title is a blue button with a play icon and the text 'ÉCOUTER (1h)'. To the right is a 'GoToMeeting by LogMeIn' logo. Below the main title, it says 'À retrouver dans l'émission TOUS EN SCÈNE par Aurélie Charon'. At the bottom, there are two white buttons: 'S'ABONNER' with a RSS icon and 'CONTACTER L'ÉMISSION' with a speech bubble icon.

Scali Delpeyrat nous parle du texte qu'il joue et met en scène "Je ne suis plus inquiet" (Actes Sud), "un autoportrait avec père et chat". Le metteur en scène israélien Yuval Rozman sonde son identité juive dans "The Jewish Hour". Live : VOX BIGERRI

Yuval Rozman, metteur en scène. Son spectacle *The Jewish Hour* était notamment programmé le weekend dernier au Centquatre (Paris) dans le cadre du festival Impatience, et au Monfort Théâtre du 19 au 27 mars. La pièce porte le nom de la radio qu'elle met en scène : c'est l'émission d'une journaliste qui commente l'actualité sous le prisme du "peuple élu". Dans ce paysage aussi chaotique que surréaliste, interprété par trois acteurs, un incident en direct fait rapidement glisser la pièce vers un moment de comédie aussi enlevé que cruel sur un peuple, ses obsessions, ses névroses, mais aussi sur la judéité en France... La pièce est le second opus d'une trilogie sur le conflit israélo-palestinien, que l'artiste appelle "Trilogie de ma terre". Le premier volet, *TBM - Tunnel Boring Machine*, en abordait l'angle politique, et le troisième, *Adesh*, traitera de son économie.



Des nouvelles du théâtre dans le monde : [la metteuse en scène et fondatrice du Théâtre Ety Hillesum à Jaffa en Israël, Gal Hurvitz.](#)

## The Jewish Hour : esprit du judaïsme, es-tu là ?

Posted by Yannai Plettener on jeudi, janvier 21, 2021 · [Leave a Comment](#)



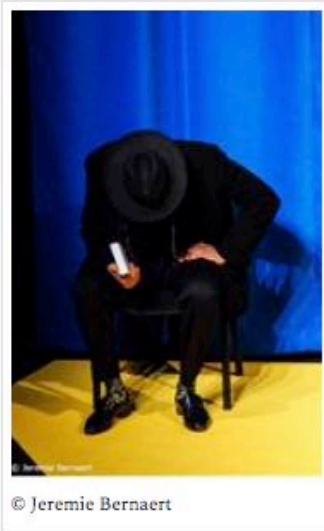
© Jeremie Bernaert

En ces temps de fermeture des salles, la rédaction de Zone Critique a le privilège d'assister à huis-clos aux représentations du festival Impatience, qui nous fait rencontrer les nouvelles voix du théâtre émergent. Aujourd'hui c'est au tour de *The Jewish Hour* : satire médiatico-politique sous forme de talk-show dopé à la fierté juive, le spectacle de Yuval Rozman détonne par son humour décapant et la férocité de ses propositions.

Sur un plateau de radio aux couleurs bleue et blanche du drapeau israélien, Stéphanie Aflalo et son frère Kevin (Romain Crivellari) à la régie accueillent le public pour le premier épisode d'une nouvelle émission francophone consacrée à la célébration de l'identité juive, *The Jewish Hour*. Classe et souriante

derrière son micro, la présentatrice à la voix suave donne le ton de cette émission pas comme les autres, en déroulant son sommaire éclectique : invités exceptionnels, chansons, infos, *parasha* de la semaine (lecture commentée d'un extrait de la Torah - ici agrémentée de jolies photos des paysages de Judée façon PowerPoint), et discussion sur l'antisémitisme en France sont au programme. Le tout bien entendu entrecoupé d'appel aux dons des auditeurs afin d'aider à financer la production de l'émission. *The Jewish Hour* nous entraîne immédiatement dans un tourbillon médiatique sans temps mort, au ton délicieusement ironique et pince-sans-rire, politiquement pas très correct, et c'est drôle, très drôle.

***The Jewish Hour nous entraîne immédiatement dans un tourbillon médiatique sans temps mort.***



Sur le plateau, trois invités (tous joués de manière hilarante par Gaël Sall) se succèdent au micro de Stéphanie Aflalo : un rabbin, un gymnaste ukrainien dont on ne pipe pas un mot, et, surtout, le plus attendu des trois, le philosophe Bernard-Henri Lévy, en panoplie complète veste de costume, chemise blanche et perruque du plus bel effet. Venu présenter la traduction de son ouvrage *L'Esprit du judaïsme* en hébreu, l'écrivain enchaîne pitreries sur pitreries, ne répond pas aux questions, joue avec les nerfs de la journaliste en lui lançant des quartiers de mandarine au visage, est parfois à la limite du harcèlement sexuel et pique une crise lorsqu'elle veut résumer son livre (« le livre qui donne la pêche d'être juif ! »), plongeant progressivement l'émission dans le chaos.

Difficile dans ces conditions d'aborder la douloureuse question de l'antisémitisme latent en France, d'autant plus quand BHL se lance au contraire dans un réquisitoire contre le nationalisme de l'Etat d'Israël. Les sujets graves sont là, bien présents, et infiltrent l'émission, malgré l'imperturbabilité de Stéphanie Aflalo lorsqu'elle annonce au flash info, juste après l'incroyable proportion de Juifs parmi les Prix Nobel de l'année, les tirs de roquettes de Gaza et les représailles de l'armée israélienne. Si le rire désamorce la gêne et la tension pendant une bonne moitié de la pièce, il ne survit pas à un événement soudain qui provoque une rupture radicale de ton.

Du comique mordant, le spectacle bascule alors dans le malaise : la violence plonge la scène dans le noir, l'esprit du judaïsme lui-même s'adresse à nous très crûment et sans aucun filtre depuis l'écran de télé, les rideaux bleus tombent, et l'illusion du joyeux talk-show avec eux. Derrière, sous une grande étoile de David en néons clignotants, les trois acteurs devenus musiciens déversent toute leur énergie et leur rage dans un morceau survolté, avant de conclure par un magnifique chant en hébreu.

***Si le rire désamorce la gêne et la tension pendant une bonne moitié de la pièce, les sujets graves sont bien présents.***

Même sans maîtriser complètement les enjeux, ni bien connaître tous les éléments de la culture juive auxquels il est fait référence, la pièce impeccablement écrite et interprétée nous captive et nous tient concernés. Depuis son humour acide et irrésistible jusqu'à son final explosif, *The Jewish Hour* de Yuval Rozman fait rire, interroge les contradictions du judaïsme au XXIème siècle, s'attaque aux clichés avec férocité, et ne laisse décidément pas indifférent.

*The Jewish Hour* se jouera (normalement...) au Théâtre Monfort du 19 au 27 mars 2021.



Salles fermées, artistes au travail

Melanie Bernhart

Scènes

## Ondes positives

Sélectionné pour le festival Impatience, *The Jewish Hour* de YUVAL ROZMAN manie l'humour avec férocité pour décrire la société israélienne contemporaine.

**D'ABORD REPORTÉ À LA SUITE DU DEUXIÈME CONFINEMENT, IMPATIENCE, LE FESTIVAL DES FORMES ÉMERGENTES**, a bien lieu, malgré l'absence du public, devant des professionnel·les et les prix décernés assureront aux lauréat·es une diffusion dans les théâtres partenaires (cinq structures d'Ile-de-France pour cette douzième édition). Parmi les huit spectacles en lice, on se réjouit de signaler la présence de Yuval Rozman avec le deuxième volet de *La Trilogie de ma terre*, intitulé *The Jewish Hour*. On avait découvert avec enthousiasme le premier chapitre de ce projet, *TBM Tunnel Boring Machine*, en 2017, où Yuval Rozman imaginait l'histoire d'amour impossible entre le Palestinien Khalil et le soldat israélien Nadav.

Changement radical de ton avec *The Jewish Hour*, où il "questionne (sa) propre judéité depuis son arrivée en France, en prenant comme toile de fond le conflit israélo-palestinien". Le second acte de sa trilogie est atrocement jouissif, politiquement incorrect dans les grandes largeurs, délicieusement insolent et

vertement moqueur. On assiste en direct à l'émission de radio *The Jewish Hour*, animée en direct de Netanya par la journaliste Stéphanie Aflalo. Elle reçoit ses invités à une heure de grande écoute – un rabbin, un athlète et l'intellectuel français BHL –, tous joués par Gaël Sall (tous-tes deux, déjà remarquables dans *TBM*, font mouche et sidèrent par leurs talents combinés d'acteur·trices, chanteur·euses, musicien·nes et clowns...). A la régie son, Kevin, le frère de Stéphanie, est joué par Romain Crivellari avec toute la discrétion que sa fonction implique.

**La guerre aux clichés est déclarée. Tous vont y passer.** Et tant qu'à parler de l'*alya* (immigration en Israël), de l'antisémitisme, de Caïn et Abel, de l'esprit du judaïsme, du nationalisme israélien et des colonies dans les territoires palestiniens, autant le faire avec humour. "Quand j'étais enfant, nous dit Yuval Rozman, mes parents étaient religieux et ma grand-mère, rescapée des camps, venait pour le shabbat. Mais elle n'était pas religieuse du tout et chaque fois, elle débitait des blagues

toute la soirée. Elle me disait toujours que c'était le seul moyen de tenir dans les camps."

Message reçu. Alors on rit beaucoup des horreurs qui sont dites. De la parodie des figures conviées : un rabbin invité à dire une réclame, un athlète ukrainien à l'hébreu inaudible et des multiples perruques dont s'affuble ce BHL impoli qui entarte l'animatrice, lui jette des quartiers de mandarine, va pisser au milieu d'une question et qui préfère parler de la politique d'Israël plutôt que de l'antisémitisme en France.

Jusqu'au silence plateau, la parole étant relayée par un texte projeté sur écran, violent, cru, décapé de toute bienséance pour dire l'insupportable que ce conflit génère, intimement, politiquement. Et que dire de ce finale musical étourdissant, toutes lumières éteintes, le plateau seulement éclairé par une étoile de David clignotante, parfois triangle, parfois étoile ?

Message reçu... **Fabienne Arvers**

**The Jewish Hour** texte et mise en scène Yuval Rozman, avec Stéphanie Aflalo, Gaël Sall, Romain Crivellari, dans le cadre du festival Impatience jusqu'au 2 février



SCÈNES

## “The Jewish Hour”, le talk show drôle et féroce de Yuval Rozman

18/01/21 15h49



PAR

Fabienne Arvers  
- 18/01/21 15h49

[Salles fermées, artistes au travail] Sélectionné pour le festival Impatience, *The Jewish Hour* de Yuval Rozman manie l'humour avec férocité pour décrire la société israélienne contemporaine.

D'abord reporté à la suite du deuxième confinement, Impatience, le festival des formes émergentes, a bien lieu, malgré l'absence du public, devant des professionnel·les et les prix décernés assureront aux lauréat·es une diffusion dans les théâtres partenaires (cinq structures d'Ile-de-France pour cette douzième édition). Parmi les huit spectacles en lice, on se réjouit de signaler la présence de Yuval Rozman avec le deuxième volet de *La Trilogie de ma terre*, intitulé *The Jewish Hour*. On avait découvert avec enthousiasme le premier chapitre de ce projet, *TBM Tunnel Boring Machine*, en 2017, où Yuval Rozman imaginait l'histoire d'amour impossible entre le Palestinien Khalil et le soldat israélien Nadav.

Changement radical de ton avec *The Jewish Hour*, où il “questionne (sa) propre judéité depuis son arrivée en France, en prenant comme toile de fond le conflit israélo-palestinien”. Le second acte de sa trilogie est atrocement jouissif, politiquement incorrect dans les grandes largeurs, délicieusement insolent et vertement moqueur.

### **Un rabbin, un athlète et BHL emperruqué**

On assiste en direct à l'émission de radio *The Jewish Hour*, animée en direct de Netanya par la journaliste Stéphanie Aflalo. Elle reçoit ses invités à une heure de grande écoute – un rabbin, un athlète et l'intellectuel français BHL –, tous joués par Gaël Sall (tous-tes deux, déjà remarquables dans *TBM*, font mouche et sidèrent par leurs talents combinés d'acteur·trices, chanteur·euses, musicien·nes et clowns...). A la régie son, Kevin, le frère de Stéphanie, est joué par Romain Crivellari avec toute la discrétion que sa fonction implique.

La guerre aux clichés est déclarée. Tous vont y passer. Et tant qu'à parler de l'*alya* (immigration en Israël), de l'antisémitisme, de Caïn et Abel, de l'esprit du judaïsme, du nationalisme israélien et des colonies dans les territoires palestiniens, autant le faire avec humour. “*Quand j'étais enfant, nous dit Yuval Rozman, mes parents étaient religieux et ma grand-mère, rescapée des camps, venait pour le shabbat. Mais elle n'était pas religieuse du tout et chaque fois, elle débitait des blagues toute la soirée. Elle me disait toujours que c'était le seul moyen de tenir dans les camps.*”

### **La parole est relayée par un texte projeté sur écran, violent, cru, décapé de toute bienséance**

Message reçu. Alors on rit beaucoup des horreurs qui sont dites. De la parodie des figures conviées : un rabbin invité à dire une réclame, un athlète ukrainien à l'hébreu inaudible et des multiples perruques dont s'affuble ce BHL impoli qui entarte l'animatrice, lui jette des quartiers de mandarine, va pisser au milieu d'une question et qui préfère parler de la politique d'Israël plutôt que de l'antisémitisme en France.

### **>> A lire aussi : Marina Rollman : “On est un peu tombé dans les limbes depuis un an”**

Jusqu'au silence plateau, la parole étant relayée par un texte projeté sur écran, violent, cru, décapé de toute bienséance pour dire l'insupportable que ce conflit génère, intimement, politiquement. Et que dire de ce finale musical étourdissant, toutes lumières éteintes, le plateau seulement éclairé par une étoile de David clignotante, parfois triangle, parfois étoile ? Message reçu...

**The Jewish Hour** texte et mise en scène Yuval Rozman, avec Stéphanie Aflalo, Gaël Sall, Romain Crivellari, dans le cadre du festival Impatience jusqu'au 2 février

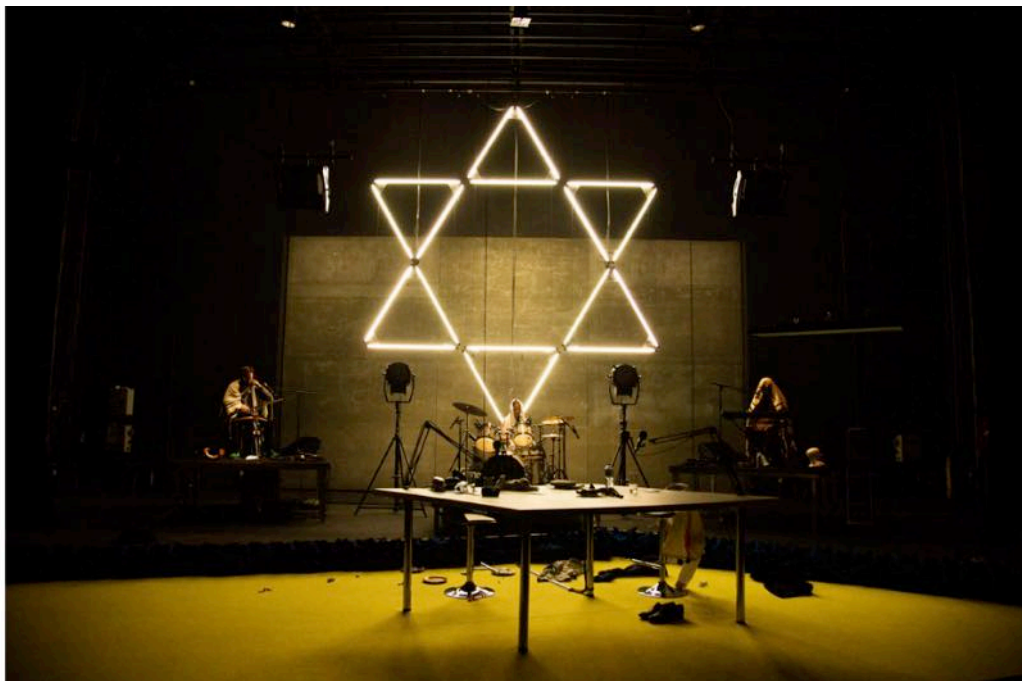
# Le Festival Impatience célèbre les voix et le théâtre est gagnant !

🕒 6 minutes à lire

Joëlle Gayot

Publié le 09/01/21

Partager



**Le Centquatre reçoit une nouvelle édition du festival dédié au jeune théâtre bien particulière puisque sans public. Mais grâce au travail sur le son, Impatience peut continuer.**

Le Festival Impatience, lancé par *Télérama*, devait proposer neuf spectacles d'artistes émergents soutenus par cinq établissements franciliens : le Centquatre, Les Plateaux sauvages, le Jeune Théâtre national, le Théâtre de Chelles et le Théâtre Louis-Aragon, à Tremblay. La prolongation du confinement ne permettant pas l'ouverture des salles, les représentations se joueront uniquement devant des professionnels. Décernant plusieurs prix, dont celui du jury, présidé cette année par l'actrice Rachida Brakni, Impatience est le creuset d'esthétiques dopées par une génération qui s'empare du théâtre avec l'audace de la jeunesse et le souci de l'époque.

## Place aux sons

Hasard ou intuition ? Alors que la pandémie restreint les occasions de rencontre, la part faite à l'écoute est frappante. Comme si, face à la fermeture des salles, qui les prive du regard du public, les créations misaient sur l'ouïe autant (voire plus) que sur la vue. La médecine affirme que lorsqu'on perd un sens les autres redoublent d'acuité. En sollicitant l'oreille plus que l'œil, Impatience version 2021 met un pied dans l'avenir. Grâce au travail sur le son (de sa mise en scène à sa spatialisation, de son amplification à ses chuchotis), c'est une révolution de l'adresse à l'autre qui se trame.



Ariane Mnouchkine sur le vaccin : "Ministres, n'êtes-vous donc pas prêts ?"

🕒 85 minutes à lire

Que peut le son que ne peut pas l'image ? Quels espaces ouvre-t-il que cette dernière échoue à investir ? De quelle manière modifie-t-il le jeu des comédiens ? Que donne-t-il à entendre au-delà de ce qui est audible ? Ces questions traversent les propositions. Elles se déclinent sous forme radiophonique : c'est le cas des projets de Yuval Rozman (*The Jewish Hour*) et de Guillaume Bariou (*Radio On*). Elles se déploient avec la musique (*Voyage voyage*, d'Anne-Lise Heimburger). Elles troublent les lignes entre réalité et fiction, comme en témoigne l'aventure signée par Magrit Coulon (*Home. Morceaux de nature en ruine*). Cette dernière, metteuse en scène belge, s'est installée durant de longs mois dans une maison de retraite. Elle y a enregistré des résidents, laissé courir la bande au fil des conversations, recueilli des paroles tremblantes qu'elle restitue, sans gommer leurs aspérités ni supprimer les plages de silence. Les voix des personnes âgées nous parviennent à l'état brut. Et ce, alors qu'au même moment trois acteurs mutiques les miment en play-back, leurs corps adoptant instinctivement les postures, les moues, les mimiques des interviewés. Fascinantes morphoses qui imposent le surgissement de l'infime sur la scène : « *Pour les résidents des maisons de retraite, tout fait événement : un oiseau qui pépie derrière le rideau, traverser une salle pour gagner son fauteuil, s'asseoir dans ce fauteuil*, dit Magrit Coulon. *Le travail sur le son, qui aiguise l'oreille du spectateur, le rend attentif aux détails et aux silences, à cet environnement minimal que parasite trop souvent la saturation de signes dans nos quotidiens.* » En faisant de l'écoute l'instrument qui allège le trop-plein de spectacularisation, la metteuse en scène montre la légende du tableau plutôt que le tableau lui-même. Et confie à l'imaginaire le soin de remplir le vide en accueillant les visions intérieures.

## “Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend.”

Le son tient la dragée haute à l'image. Quitte, même, à suggérer le contraire de ce que cette image postule. Yuval Rozman révèle une telle dissociation dans *The Jewish Hour*, une (fausse) émission de radio enregistrée en Israël. Une table, des micros, des comédiens qui débattent de l'actualité. Mais, alors que la discussion se déroule sans accroc, les gestes des interprètes basculent dans la violence. Au point que le spectacle joue sur deux tableaux : « *Si l'on écoute la pièce, elle peut être perçue comme une comédie identitaire. Si on regarde la scène, on voit une tragédie existentielle* », dit Yuval Rozman. Le metteur en scène provoque l'instabilité d'un public qui doit trouver le moyen de concilier les deux messages antinomiques émis depuis le plateau. À l'en croire, il semble que les mots nous baladent. Mais, si nous sommes dupes, n'est-ce pas aussi parce que nous sommes sourds ? Car, comme le suggère Anne-Lise Heimbürger, conceptrice de *Voyage voyage*, spectacle de « *théâtre et musique* », entendre, c'est aller au-delà des évidences. L'artiste évoque une citation du psychanalyste Jacques Lacan : « *Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend.* » La formule la renvoie illico vers ce qu'elle attend du théâtre : « *Notre travail d'interprète, c'est d'échauffer les lunettes de l'oreille.* » Déployée dans le décor d'une laverie automatique, « *où il n'est censé se passer que du banal et du quotidien* », la représentation s'élabore entre parlé et chanté. « *Lorsqu'on fait une percée par le chant, on retombe sur ce qu'on disait, mais pas à l'identique. On a accompli un voyage.* » C'est la raison pour laquelle cette metteuse en scène est sensible « *aux timbres de voix* » et cherche, au-delà du sens des propos, « *l'incarnation que trahissent le rythme et le souffle des voix* ».



Puissance et magie d'un son qui traverse les miroirs et charme les solitudes. *Radio On*, de Guillaume Bariou, en est l'exemple type. Assis dans leur voiture, les spectateurs captent via l'autoradio les échanges des acteurs qui, équipés de micros, arpentent une scène que bordent en partie les véhicules. Leurs gestes s'observent à travers les vitres closes, mais leurs propos jaillissent dans l'intimité de l'habitacle. Une dichotomie qui individualise l'écoute et procure une surprenante expérience où le public, mi-témoin, mi-voyeur, dispose « *d'une liberté totale, puisqu'il peut couper le son, manger, discuter comme il le ferait devant un film* ». En créant un spectacle aux allures de drive-in américain (cinéma en plein air où l'on regarde les films depuis sa voiture), Guillaume Bariou disjoint les outils du théâtre. Le son et l'image font bande à part. L'écoute devient indépendante. L'émission de voix, de musique, de bruits est un langage autonome. Façon de dire que, même privé de regard, le théâtre a les moyens de continuer à parler à l'oreille du public.

---

Festival Impatience. 12e édition du festival du théâtre émergent. Du 9 janvier au 2 février. festivalimpatience.fr

Le Centquatre-Paris : 5, rue Curial, 19e, 01 53 35 50 00. Les Plateaux sauvages : 5, rue des Plâtrières, 20e, 01 83 75 55 70. Théâtre de Chelles : place des Martyrs-de-Châteaubriant, 77 Chelles, 01 64 21 02 10. De 6 à 12 €. Pass Impatience : de 30 à 35 €.

Prix décernés au Centquatre-Paris le 2 février, à 20h30.

*Home (morceaux de nature en ruine)* : Magrit Coulon, 9 et 10 jan. 15h, Théâtre de Chelles. *Murs-murs* : Carole Karemera, 9 et 10 jan. 17h, Théâtre de Chelles. *The Jewish Hour* : Yuval Rozman, 16 jan. 14h, 17 jan. 15h30, Centquatre. *Pourquoi Jessica a-t-elle quitté Brandon ?* : Pierre Solot et Emmanuel de Candido, 15 jan. 18h, 16 jan. 15h30, 17 jan. 14h, Centquatre. *Sept Mouvements Congo* : Michael Disanka, 23 jan. 15h, 24 jan. 14h, Les Plateaux sauvages. *Inconsolable(s)* : Nadège Cathelineau et Julien Frégé, 23 jan. 18h, 24 jan. 17h, Centquatre. *Voyage voyage* : Anne-Lise Heimburger, 24 et 25 jan. 18h30, Centquatre. *L'Expérience de l'arbre* : Simon Gauchet, 1er et 2 fév. 18h, Centquatre. *Radio On* : Guillaume Bariou, spectacle à retrouver au printemps.

théâtre Festival Impatience

Rachida Brakni

Mouvement.net

Mercredi 14 octobre 2020

# Mouvement

magazine culturel indisciplinaire



Critiques Théâtre

## The Jewish Hour

Une pièce de théâtre documentaire sur le système médiatique israélien, qui est-ce que ça intéresse encore aujourd'hui ? Pas le metteur en scène Yuval Rozman en tout cas. Avec *The Jewish Hour* – second opus d'une trilogie consacrée à la judaïté contemporaine – il opte pour la fiction : une émission de radio satirique pétrie d'anecdotes autobiographiques.

Par Agnès Dopff



Parmi les spectateurs qui se pressent à l'entrée de la salle où se prépare la représentation de *The Jewish Hour*, un homme en tenue traditionnelle juive fait frémir les laïcards venus assister au spectacle. Sur l'espace de la scène, pourtant, le décor réaliste d'un plateau radio fait baisser l'angoisse d'un cran. L'homme aperçu dans le public rejoint sur la scène deux autres acolytes, tout aussi trépidants de leur show à venir. Cerise sur le gâteau de la fébrilité ambiante, le faisceau rouge d'un minuteur digital qui surplombe le plateau lance bientôt les chronos.

Dans le format excessivement fidèle d'une émission radio de société, une présentatrice au débit de cockée présente son journal consacré à l'actualité en Israël, enchaînant massacres organisés, relevés de faits antisémites et jingle en hébreu des plus claqués. Ses invités défilent au micro, dans une composition indigeste et par là même fidèle au modèle médiatique, français comme israélien. Pendant que l'une interroge et anime, un second comédien joue le frère ingé-son, et un troisième passe successivement les costumes de boxeur, de rabbin, et d'un Bernard-Henri Lévy mal emperruqué. La grossièreté de l'artifice fait sourire, invalide d'entrée de jeu les propos des invités, et rend le débat mené sur l'antisémitisme en France de plus en plus difficile à saisir. Les ruptures de ton déroutantes de la comédienne Stéphanie Aflalo étourdissent et malmènent les efforts de vigilance exigés par le sujet. À peine a-t-on le temps de tirer un trait sur le sérieux des invités – pourvoyeurs de tarte à la crème, comique de répétition franchement lourdingue et attouchements physiques l'air de rien-, que le BHL de service marque un revirement soudain avec une tirade argumentée sur le nationalisme latent en Israël. Le repérage est flingué, les maigres repères sont encore à redéfinir.

### Rire de tout

L'anxiété cultivée par l'entrain discontinu de la présentatrice aidant, le spectacle se déroule à vive allure, dans un curieux mélange de données fondées et de bullshit médiatique. Et c'est bien l'effet recherché par Yuval Rozman. Pour le metteur en scène, il n'était pas pensable d'aborder le climat politique de sa terre d'origine autrement que sur le registre de la satire. Formé en Israël, puis rapidement dans le viseur des services de sécurité pour ses pièces critiques à l'égard du pouvoir, Yuval Rozman s'installe en France. Arrivé au « Pays des Lumières », le jeune homme déchanté rapidement et se voit contraint d'admettre la réalité d'un antisémitisme diffus. Pourtant, le réalisme théâtral ne lui semble pas être une réponse adéquate à la cacophonie médiatique des deux pays qu'il connaît. Il préfère investir les ressorts comiques pour partager son sentiment de confusion, encore décuplé par son installation en France. Une heure et demie de performance fébrile et de gags embarrassants surchargent donc le public d'un malaise durable, avant que le décor du studio radio cède pour révéler, en fond de scène, les trois mêmes comédiens en musiciens survoltés. Les premiers coups de batterie tombent en rafale, bientôt rejoints par un clavier et une guitare électrique. Le son sature l'espace plongé dans la pénombre et semble crier sans verbe la colère d'une jeunesse semée sur le borborygme de l'histoire. Mais la rage laisse bientôt place à la chaleur d'un poème en hébreu, celui-là même chanté par la mère de Yuval Rozman à son arrivée au monde, ouvrant la voie à ce qui semble résister, même au cœur du marasme : l'amour et ces mouvements vers l'autre, impossible à contenir.

> **The Jewish Hour de Yuval Rozman**, a été présenté les 3 et 4 mars dans le cadre du festival Cabaret de Curiosités au Phénix, Valenciennes. Du 19 au 27 mars 2021 au Théâtre du Monfort, Paris

### VOIR LE SITE

[du Phénix](#)

[du Théâtre du Monfort, Paris](#)

CABINET DE CURIOSITÉS CRITIQUES THÉÂTRE

# Ecce Houmous

*The Jewish Hour*

Par marianededouhet

© 23 mars 2020



DR

« Pas Jewish shower non ! » précise la présentatrice bordélique d'une émission de radio consacrée à la vie du peuple élu, enregistrée en direct de Netanya, destination phare des français nouvellement israéliens – *alya* en poche, zèle en prime. Ce spectacle est bien une douche, un jet ultra-puissant d'humour jouissif et de gravité latente sortant d'un robinet déchaîné passant inopinément du chaud au froid : la violence monte, s'insinue sur fond de scènes hilarantes, de clichés tirés jusqu'à l'absurde, et finit, sans qu'on la voie venir, par exploser avec la radicalité de ce qui obsède et macère au fond d'un être (et d'un pays). Il faut dire que Yuval Rozman aborde une des questions les plus polémiques, aussi pesante que talmudique, aussi impossible que constamment reprise : qu'est-ce qu'être juif aujourd'hui ? Juif en France ? Israélien ? Créé au Phénix de Valenciennes, dans le cadre du Festival Cabaret de Curiosités, « *The Jewish Hour* » est d'une densité torrentielle, faisant se succéder à un rythme effréné les différentes figures d'un judaïsme multiple, spirituel, social, intellectuel (un rabbin, un athlète juif ukrainien, BHL en inénarrable gros dégueulasse), plongeant avec une liberté caustique et l'air d'en avoir totalement rien à foutre dans la centrifugeuse des clichés (appels au don exorbitants, chants caricaturalement prosélytes), laissant son spectateur rincé par une hallucinante amplitude de sentiments : on pleure de rire (l'interprétation de BHL par le comédien Gael Sall est la chose la plus drôle qu'on aie vu au théâtre depuis très longtemps), puis, entre deux hoquets, on se raidit, glacé par l'irruption de la violence, celle d'abord, d'un BHL qui

réduit à néant la présentatrice, littéralement défaite, puis, plus profondément, celle qui noue le metteur en scène à son pays d'origine, Israël, et qui culmine dans un déchaînement d'insultes projetées sur écran. Le rire de « The Jewish Hour » est protéiforme : hystérique et nerveux chez la présentatrice radio – qui assiste au déraillement en direct et totalement *no limit* de son émission suite à l'arrivée d'un BHL rotant et se baffrant de chamallow entre deux remarques prosélytes sur Rashi -, il est ce qui permet d'introduire la violence, la condition pour ne pas l'édulcorer. Sur les corps, dans les mots, la violence est puissante. Elle et le rire s'exacerbent dans une proximité malaisante, et l'insolence potache avec laquelle metteur en scène et comédiens traitent des questions abyssales et douloureuses est totalement jubilatoire.

12



#### INFOS

FESTIVAL : **CABINET DE CURIOSITÉS**

***The Jewish Hour***

**Genre** : Théâtre

**Texte** : Yuval Rozman

**Conception/Mise en scène** : Yuval Rozman

**Distribution** : Gaël Sall, Romain Crivellari, Stéphanie Aflalo

**Lieu** : Le Phénix (Valenciennes)

**A consulter** : <https://scenenationale.lephenix.fr/programmation/cabaret-de-curiosites-2020/the-jewish-hour/>

## RONAN AU THÉÂTRE

Ronan Ynard  
10 mars 2020



Lien de la vidéo : <https://www.youtube.com/watch?v=PW3aOh-duA4>



SCÈNES

## L'épatant coup d'envoi du Cabaret de Curiosités à Valenciennes

05/03/20 17h08



PAR

Fabienne Arvers  
- 05/03/20 17h08

Chaque année, le Cabaret de Curiosités initié au Phénix de Valenciennes par Romaric Daurier, offre un panel excitant de la jeune création.

*Tristes Tropismes* annonce l'édition 2020, se faisant fort d'explorer "l'anthropologie d'un présent parfois sombre, souvent abasourdissant, mais pouvant révéler des alliances fabuleuses". La soirée d'ouverture du 3 mars fut à cet égard exemplaire, avec les deux créations de Noémie Ksicova et de Yuval Rozman. Une soirée contrastée, aussi bien dans le ton que dans la forme, mais témoignant, dans les deux cas, d'un goût du risque et de l'aventure théâtrale réjouissants chez de jeunes artistes. Deux propositions soutenues par le Pôle européen de création, lancé par le ministère de la culture et mis en œuvre à Valenciennes depuis 2016, désormais rejoint par la Maison de la Culture d'Amiens qui les accueille en mars lors du festival Amiens Tout-monde. Un soutien et un accompagnement de poids, qui va de la création à la diffusion, nationale et internationale.

### **Loss, conception et mise en scène Noémie Ksicova**

Dans *Loss*, Noémie Ksicova choisit de donner vie aux morts et d'empêcher les vivants de tomber dans la morbidité. Point de départ, le suicide – inexplicable, inexplicable – d'un adolescent. Une mort qui l'a marquée et l'a poussée à introduire le spectacle en venant sur le plateau parler à cet ado, Rudy, à nous le présenter en annonçant directement sa mort à venir et nous laissant ensuite, le temps de la représentation, le découvrir en famille. D'abord, encore vivant le soir où il fête ses 17 ans en famille, puis, après sa mort, constamment rappelé, évoqué et ranimé par le biais des souvenirs, des reconstitutions de moments gravés dans les mémoires de sa sœur, de ses parents et de sa petite amie. "On croit que c'est les morts qui ont besoin des vivants. C'est le contraire, c'est les vivants qui ont besoin des morts pour survivre", nous avertit d'emblée Noémie Ksicova.



"Loss" de Noémie Ksicova (Jérémy Bernaert)

### **Un levier de vie pour supporter la douleur**

La mise en scène réussit à rendre sensible cet espace-temps troué, en suspens, où plonge la mort d'un proche, par la succession des lumières, la répétition des questions du quotidien qui meublent le silence sans attendre de réponse, la prostration des corps, la musique assourdissante, en écho à la brutalité du choc de la mort d'un enfant. Autour des parents joués par Anne Cantineau et Antoine Matthieu, acteurs confirmés et touchants dans leur insistance à chercher la faille qu'ils n'ont pas su voir sans sombrer dans le pathos, trois jeunes acteurs font leurs débuts sur un plateau. Et c'est un choc.

Dans le rôle de Rudy, Théo Oliveira Machado, sidère par sa plasticité, physique et ludique, creusant à chaque apparition le mystère de sa disparition. Encore lycéenne, Lumir Brabant, donne à Noémie, la petite amie de Rudy qui vient s'installer chez lui après sa mort pour saisir et capter des bribes de sa présence, une fraîcheur saisissante, un entêtement rêveur à ne pas enterrer son amour encore vivace en elle. Enfin, Juliette Launay, la sœur de Rudy, traduit à merveille la complexité de sa place dans cette famille désormais bancal. Amputée d'un frère, ne pouvant le remplacer dans le cœur de ses parents, n'acceptant pas la présence de sa petite amie avant d'y trouver elle aussi un levier de vie pour supporter la douleur. Le deuil, ce n'est pas accepter la mort, c'est accepter la place qu'elle prend dans notre vie. Un déplacement mental qui allège le corps, soutient l'âme et redonne du sens à la vie.

### ***The Jewish Hour*, texte et mise en scène Yuval Rozman**

Changement radical de ton avec *The Jewish Hour*, deuxième volet de *La trilogie de ma terre*, à travers laquelle Yuval Rozman "questionne (sa) propre judéité depuis son arrivée en France, en prenant comme toile de fond le conflit israélo-palestinien". On avait découvert avec enthousiasme le premier chapitre de ce projet, *TBM Tunnel Boring Machine*, déjà au Cabaret de Curiosités de 2017, où il imaginait l'histoire d'amour impossible entre le Palestinien Khalil et le soldat israélien Nadav.

Le second acte de sa trilogie est atrocement jouissif, politiquement incorrect dans les grandes largeurs, délicieusement insolent et vertement moqueur. On assiste en direct à l'émission de radio *The Jewish Hour* (podcast sur [radiojuivefrancophone.israel](http://radiojuivefrancophone.israel)) animée en direct de Netanya par la journaliste Stéphanie Aflalo. Elle reçoit ses invités à une heure de grande écoute – un rabbin, un athlète et l'intellectuel français BHL –, tous joués par Gaël Sall (tous deux, déjà remarquables dans *TBM*, font mouche et sidèrent par leurs talents combinés d'acteurs, chanteurs, musiciens et clowns...). A la régie son, Kevin, le frère de Stéphanie, est joué par Romain Crivellari avec toute la discrétion, qui hélas confine parfois à la lâcheté, que sa fonction implique.

La guerre aux clichés est déclarée. Tous vont y passer. Et tant qu'à parler de l'Alya, de l'antisémitisme, de Caïn et Abel, de l'esprit du judaïsme, du nationalisme israélien et des colonies dans les territoires palestiniens, autant le faire avec humour. "*Quand j'étais enfant*, nous dit Yuval Rozman après le spectacle, *mes parents étaient religieux et ma grand-mère, rescapée des camps, venait pour le shabbat. Mais elle n'était pas religieuse du tout et chaque fois, elle débitait des blagues toute la soirée. Elle me disait toujours que c'était le seul moyen de tenir dans les camps.*" Message reçu. Alors, on rit beaucoup des horreurs qui sont dites. De la parodie des figures invitées : un rabbin invité à dire une réclame, un athlète ukrainien à l'hébreu inaudible et des multiples perruques dont s'affuble ce BHL impoli qui entarte l'animatrice, lui jette des quartiers de mandarine, va pisser au milieu d'une question et qui préfère parler de la politique d'Israël plutôt que de l'antisémitisme en France.

Jusqu'au silence plateau, la parole étant relayée par un texte projeté sur écran, violent, cru, décapé de toute bienséance pour dire l'insupportable que ce conflit génère, intimement, politiquement. Et que dire de ce finale musical étourdissant, toutes lumières éteintes, le plateau seulement éclairé par une étoile de David clignotante, parfois triangle, parfois étoile ? Message reçu... Cet automne, Yuval Rozman va passer quelques mois en Cisjordanie pour préparer l'acte 3 de sa trilogie, *Adesh*, qui abordera le conflit sous l'angle économique. Certes, après la guerre, le sexe et les médias, le nerf de la guerre est bien économique.

**Tristes Tropismes – Cabaret de Curiosités, du 3 au 6 mars au Phénix de Valenciennes.**

**Loss, de Noémie Ksicova, les 10 et 11 mars au festival Amiens Tout-monde, Maison de la Culture d'Amiens.**

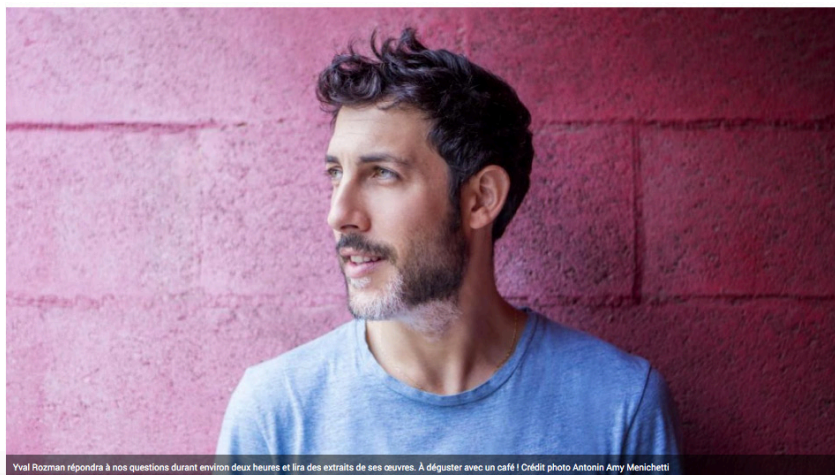
**The Jewish Hour, de Yuval Rozman, les 16 et 17 mars, au festival Amiens Tout-monde, Maison de la Culture d'Amiens.**

## Mercredi, l'hôpital de Valenciennes invite à un café littéraire avec Yuval Rozman

Auteur et metteur en scène israélien, Yuval Rozman sera, ce mercredi, au CHV, où il lira quelques-uns de ses textes. Un moment partagé entre « La Voix du Nord » et le Phénix. Gratuit et ouvert à tous.

Diane Lenglet | 25/11/2019

Partager Twitter



Yuval Rozman répondra à nos questions durant environ deux heures et lira des extraits de ses œuvres. À déguster avec un café ! Crédit photo Antonin Amy Menichetti

Yuval Rozman est installé en France depuis sept ans, terre de création pour ce jeune auteur et metteur en scène israélien, puisqu'il y multiplie les résidences. Deux fois, déjà, en 2015 et 2017, il a posé ses valises au Phénix, scène nationale, qui accueille les nouveaux talents pour leur permettre de mettre au point leurs spectacles dans des conditions optimales.

THEATRE-CONTEMPORAIN



Yuval ROZMAN

pôle européen de création

Yuval Rozman, artiste du campus

Entretien avec Yuval Rozman ...

[Lire ceci sur theatre-contemporain.net >](#)

powered by embedly

Profondément politique, Yuval Rozman n'a de cesse de s'interroger sur la situation de son pays. Dans ses textes, le conflit israélo-palestinien est ultra-présent tout comme la religion mais aussi le quotidien et ses aberrations. Il pointe des choses complexes, des choses tristes mais « toujours avec humour ». Il aime aussi laisser une grande place à la musique.

L'idée de venir, ce mercredi, dans le hall du centre hospitalier, a tout pour plaire à Yuval Rozman parce que « *c'est très important, pour moi, d'aller à la rencontre d'un public qui ne viendrait pas forcément au théâtre* ».

Il répondra à nos questions durant environ deux heures et lira des extraits de ses œuvres (notamment « TBM » et « The Jewish Hour »). À déguster avec un café avant de le retrouver, début mars, au Phénix, dans le cadre des Cabarets de curiosités.

Café littéraire, ce mercredi 27 novembre, de 14 h à 16 h, dans le hall de l'hôpital Jean-Bernard.

## France Culture

Samedi 23 janvier 2021

<https://www.franceculture.fr/emissions/tous-en-scene/tous-en-scene-emission-du-samedi-23-janvier-2021>

LE 23/01/2021

Publicité

### L'écriture contre l'inquiétude avec Scali Delpeyrat et Yuval Rozman

ÉCOUTER (1h)

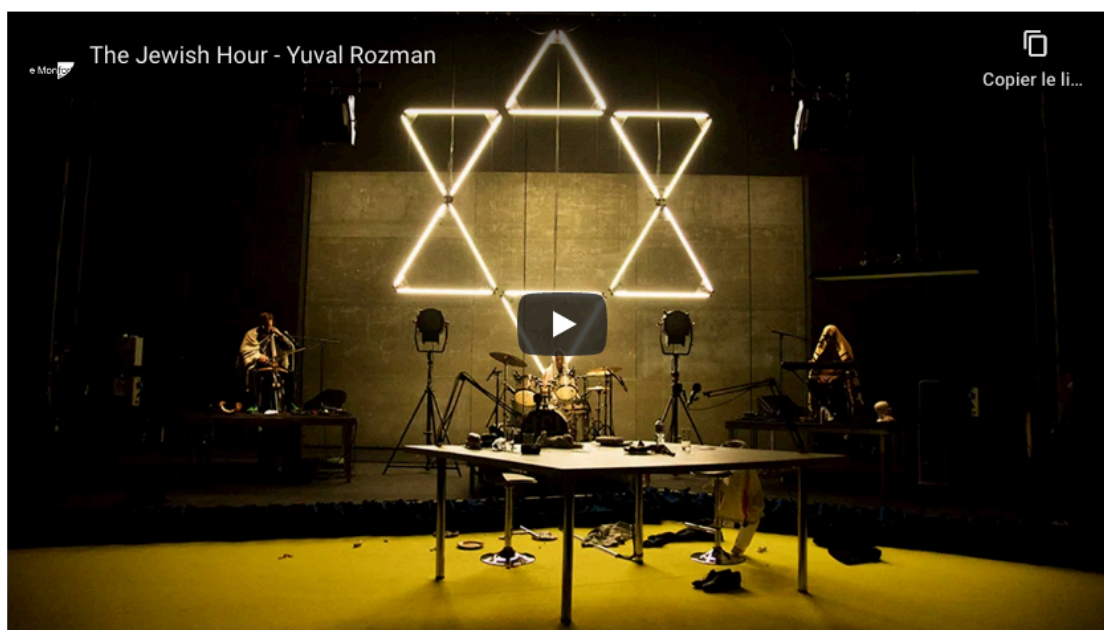
À retrouver dans l'émission  
**TOUS EN SCÈNE** par Aurélie Charon

S'ABONNER CONTACTER L'ÉMISSION

The screenshot shows a dark-themed interface for a podcast episode. At the top left, it says 'LE 23/01/2021'. The main title is 'L'écriture contre l'inquiétude avec Scali Delpeyrat et Yuval Rozman'. Below the title is a blue button with a play icon and the text 'ÉCOUTER (1h)'. To the right is a 'GoToMeeting by LogMeIn' logo. Below the main title, it says 'À retrouver dans l'émission TOUS EN SCÈNE par Aurélie Charon'. At the bottom, there are two white buttons: 'S'ABONNER' with a radio icon and 'CONTACTER L'ÉMISSION' with a speech bubble icon.

Scali Delpeyrat nous parle du texte qu'il joue et met en scène "Je ne suis plus inquiet" (Actes Sud), "un autoportrait avec père et chat". Le metteur en scène israélien Yuval Rozman sonde son identité juive dans "The Jewish Hour". Live : VOX BIGERRI

Yuval Rozman, metteur en scène. Son spectacle *The Jewish Hour* était notamment programmé le weekend dernier au Centquatre (Paris) dans le cadre du festival Impatience, et au Monfort Théâtre du 19 au 27 mars. La pièce porte le nom de la radio qu'elle met en scène : c'est l'émission d'une journaliste qui commente l'actualité sous le prisme du "peuple élu". Dans ce paysage aussi chaotique que surréaliste, interprété par trois acteurs, un incident en direct fait rapidement glisser la pièce vers un moment de comédie aussi enlevé que cruel sur un peuple, ses obsessions, ses névroses, mais aussi sur la judéité en France... La pièce est le second opus d'une trilogie sur le conflit israélo-palestinien, que l'artiste appelle "Trilogie de ma terre". Le premier volet, *TBM - Tunnel Boring Machine*, en abordait l'angle politique, et le troisième, *Adesh*, traitera de son économie.



Des nouvelles du théâtre dans le monde : la metteuse en scène et fondatrice du Théâtre ETTY HILLESUM à Jaffa en Israël, Gal Hurvitz.